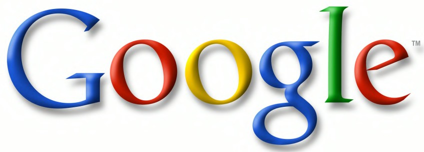
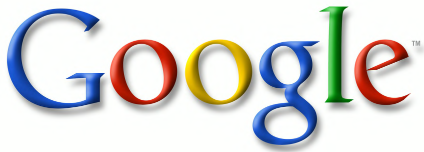

Google






SIGILLVM ✠ ACADEMIÆ : HARVARDIANÆ : IN : NOV : ANG :
CHRISTO ET ECCLESIÆ


3 2044 102 850 856

LE

LECTEUR FRANÇAIS

DE LA JEUNESSE,

OU CHOIX D'HISTORIETTES MORALES, ANECDOTES, FABLES EN PROSE ET EN VERS, &C. &C.

PRÉCÉDÉ DES PREMIERS ÉLÉMENS DE LA PRONONCIATION ET DE LA CONVERSATION.

RÉDIGÉ

PAR F. B. G

Maître de Langue Française à L'Ecole de la Colline Ronde.

(ROUND HILL SCHOOL.)

NORTHAMPTON, MASS.

SE VEND CHEZ
SIMEON BUTLER, *Libraire*, NORTHAMPTON.
BERARD ET MONDON, *Libraires*, NEW-YORK.
BEHR ET KAHL, *Libraires*, NEW-YORK.
HILLIARD, GRAY, ET CO. *Libraires*, BOSTON.

IMPRIMÉ PAR H. FERRY.

1826.

AVERTISSEMENT.

Quoique ce volume soit particulièrement destiné à la Jeunesse, il peut être également utile aux personnes d'un âge plus avancé, qui commencent à apprendre la Langue Française. Elles ont besoin d'un style aussi simple que si, à l'âge de sept ans, elles lisaient dans leur langue maternelle.

Télémaque, Gilblas, &c. &c. *ouvrages auxquels on borne d'ordinaire les lectures dans la plupart des Ecoles Américaines sont, pour les enfans, à peu près comme du Grec; aussi n'est-il pas étonnant de rencontrer dans ce pays-ci des personnes qui ne peuvent plus gôuter ces chefs-d'œuvre, parce qu'il leur est resté une impression facheuse de l'ennui qu'elles ont éprouvé en les traduisant.*

Cette réflexion m'a dirigé naturellement vers le but que doivent se proposer ceux qui se consacrent à l'enseignement de leur propre Langue.

Après avoir donné, dans la première partie, les principes d'une bonne prononciation et quelques élémens de conversation, ce volume a le double objet d'offrir un recueil d'historiettes morales et amusantes, sous des formes variées en dialogues, en récits et en actions.

Les personnes qui feront usage de ce livre voudront bien suppléer aux expressions mal rendues en Anglais, dans les dialogues, et passer légèrement sur les fautes qu'une connaissance très imparfaite de la Langue Anglaise a pu me faire

commettre. J'ai voulu travailler uniquement pour les Etrangers qui commencent le Français. Mais c'est surtout parmi les enfans que je cherche mes juges, pour le choix que j'ai fait, parcequ'ils y trouveront leur langage simple et naïf, et que les sentimens qu'on cherche à leur inspirer ne sont point au dessus des forces de leur âme.

Les fautes d'impression que, malgré la plus grande attention, on ne peut éviter, seront signalées et corrigeés dans un Errata.

F. B. G......

Round Hill, Northampton, 15, Novembre 1826.

ERRATA.

Page	*Line*		*Read*
5	10th from bottom	e Gree	e Grec.
6	1st from top	TROES	TROIS.
22	3d. " "	we married	we were married.
28	3d. " "	put off	pull off.
32	11th " "	fait uu	fait un.
53	26th " "	enminiature	en miniature.
80	1st " "	composé	composés.
83	2d. from bottom	sit	si.
86	5th " "	quelques	quelque.
132	3d. from top	ffairae	affaire.
132	19th " "	uue	une.
157	7th " "	qnand	quand.
157	7th from bottom	abanné	abandonné.
159	6th from top	iucluse	incluse.
160	4th from bottom	seconrir	secourir.
183	13th from top	recontrai	rencontrai.
203	1st " "	uu	un.
208	21st " "	amant	amans.

THE

ALPHABET.

Roman.		*Italic.*		*Sounds of Letters.*
a	A	*a*	*A*	ah
b	B	*b*	*B*	be
c	C	*c*	*C*	ke
d	D	*d*	*D*	de
e	E	*e*	*E*	a
f	F	*f*	*F*	fe
g	G	*g*	*G*	ghe
h	H	*h*	*H*	he
i	I	*i*	*I*	e
j	J	*j*	*J*	je
k	K	*k*	*K*	ke
l	L	*l*	*L*	le
m	M	*m*	*M*	me
n	N	*n*	*N*	ne
o	O	*o*	*O*	o
p	P	*p*	*P*	pe
q	Q	*q*	*Q*	ke
r	R	*r*	*R*	re
s	S	*s*	*S*	se
t	T	*t*	*T*	te
u	U	*u*	*U*	*
v	V	*v*	*V*	ve
x	X	*x*	*X*	kse
y	Y	*y*	*Y*	egree
z	Z	*z*	*Z*	ze

DOUBLE LETTERS.

æ, œ, fi, ffi, fl, ffl, ff, & w.

*The sound of the French U, to which there is no similar, nor approximate sound in English, must be heard from the Master, and it may be necessary to add, that though we have attempted to exhibit the French sounds by English letters, yet *they can only be correctly learnt by hearing them from the lips of a Native.* In particular, the nasal sounds cannot be conveyed by any combination of English Letters.

PONCTUATION.

Apostrophe	(')	l'or, l'homme.
Trait-d'union	(-)	Porte-feuille.
Guillemet	(")	
Parenthèses	( )	
Virgule	(,)	
Point et Virgule	(;)	
Deuxpoints	(:)	
Point	(.)	
Point d'interrogation	(?)	
Point d'exclamation	(!)	

VOYELLES.

a e i o u & y.

SYLLABES.

ba	be	bi	bo	bu	ab	eb	ib	ob	ub
ca	ce	ci	co	cu	ac	ec	ic	oc	uc
da	de	di	do	du	ad	ed	id	od	ud
fa	fe	fi	fo	fu	af	ef	if	of	uf
ga	ge	gi	go	gu	ag	eg	ig	og	ug
ha	he	hi	ho	hu	ah	eh	ih	oh	uh
ja	je	ji	jo	ju	ak	ek	ik	ok	uk
ka	ke	ki	ko	ku	al	el	il	ol	ul
la	le	li	lo	lu	am	em	im	om	um
ma	me	mi	mo	mu	an	en	in	on	un
na	ne	ni	no	nu	ap	ep	ip	op	up
pa	pe	pi	po	pu	aq	eq	iq	oq	uq
qua	*que*	*qui*	*quo*	*quu*	ar	er	ir	or	ur
ra	re	ri	ro	ru	as	es	is	os	us
sa	se	si	so	su	at	et	it	ot	ut
ta	te	ti	to	tu	av	ev	iv	ov	uv
va	ve	vi	vo	vu	ax	ex	ix	ox	ux
xa	xe	xi	xo	xu	az	ez	iz	oz	uz
za	ze	zi	zo	zu					

bla	ble	bli	blo	blu	gna	gne	gni	gno	gnu
bra	bre	bri	bro	bru	gra	gre	gri	gro	gru
cha	che	chi	cho	chu	pha	phe	phi	pho	phu
cla	cle	cli	clo	clu	pla	ple	pli	plo	plu
cra	cre	cri	cro	cru	pra	pre	pri	pro	pru
dra	dre	dri	dro	dru	tla	tle	tli	tlo	tlu
gla	gle	gli	glo	glu	tra	tre	tri	tro	tru

LETTRES ACCENTUEES.

é	(Aigu)	bonté.
à è ù	(Grave)	voilà, procès, où.
â ê î ô û	(Circonflexe)	plâtre, rêve, épître, apôtre, bûche.
ë ï ü	(Tréma)	poëte, heroïne.
ç	(Cedille)	façon, façade.

Pâ-té, Le-çon, Maî-tre, Hé-ro-ï-ne,
Mè-re, Mê-me, A-pô-tre.

MOTS QUI N'ONT QU'UN SON, OU QU'UNE SYLLABE.

Pain	Champ	Moins
Chat	Vent	Eau
Four	Vert	Veau
Mort	Vin	Pré
Trop	Rat	Dent
Art	Blé	Rond
Marc	Corps	

MOTS A DEUX SONS, OU DEUX SYLLABES A EPELER.

Pa-pa	Pom-me	Cha-meau
Ma-man	Cou-sin	Tau-reau
Bal-lon	Ver-tu	Oi-seau
Bal-le	Gâ-teau	Ton-neau
Bou-le	Cou-teau	Mou-ton
Chai-se	Cor-don	Vi-ce
Poi-re	Cor-beau	

MOTS A TROIS SONS, OU TROES SYLLABES A EPELER.

Or-phe-lin
Scor-pi-on
Ou-vra-ge
Com-pli-ment
Nou-veau-té
Cou-tu-me
Mou-ve-ment
His-toi-re
Li-ber-té
Li-ma-çon
A-pô-tre
Vo-lail-le
Ci-trouil-le
Mé-moi-re
Car-na-ge
Ins-tru-ment
Su-a-ve
Fram-boi-se
Gui-mau-ve

MOTS A QUATRE SONS OU QUATRE SYLLABES A EPELER.

E-ga-le-ment
Phi-lo-so-phe
Pa-ti-en-ce
O-pi-ni-on
Con-clu-si-on
Zo-di-a-que
E-pi-lep-sie
Co-quil-la-ge
Di-a-lo-gue
Eu-cha-ris-tie

MOTS A CINQ SONS OU CINQ SYLLABES A EPELER.

Na-tu-rel-le-ment
Cor-di-a-li-té
Ir-ré-sis-ti-ble
Cou-ra-geu-se-ment
In-con-vé-ni-ent
A-ca-ri-â-tre
In-do-ci-li-té
Ad-mi-ra-ble-ment
Cu-ri-o-si-té
In-ex-o-ra-ble

MOTS A SIX SONS, OU SIX SYLLABES A EPELER.

In-con-si-dé-ré-ment
Per-fec-ti-bi-li-té
O-ri-gi-na-li-té
Ma-li-ci-eu-se-ment
As-so-ci-a-ti-on
Va-lé-tu-di-nai-re

PHRASES A EPELER DIVISEES PAR SYLLABES.

J'ai-me mon pa-pa.
Je ché-ris ma-man.
Mon frè-re est o-bé-is-sant.
Ma sœur est bi-en ai-ma-ble.
Mon cou-sin m'a don-né un beau li-vre.
Mon grand pa-pa m'a a-che-té un che-val.

J'i-rai de-main me pro-me-ner sur les bou-le-varts a-vec mes ca-ma-ra-des.

Thé-o-do-re a un beau cerf-vo-lant, a-vec le-quel je m'a-mu-se-rai bi-en.

La mai-son de ma tan-te à Spring-field est très jo-lie. Il y a dans la cour un beau jeu de quil-les.

Mon on-cle Tho-mas a a-che-té un pe-tit é-cu-reuil que je vou-drais bi-en a-voir pour me di-ver-tir.

Di-man-che je n'i-rai pas à l'é-co-le; mon cou-sin Au-gus-te vi-en-dra me cher-cher pour al-ler à la pro-me-na-de.

PHRASES A EPELER.

Il n'y a qu'un seul Dieu qui gou-ver-ne le ciel et la ter-re.

Ce Dieu ré-com-pen-se les bons et pu-nit les mé-chans.

Les en-fans qui ne sont pas sa-ges ne sont pas ai-més de Dieu, ni de leurs pa-rens.

Il faut fai-re l'au-mô-ne aux pau-vres, car on doit a-voir pi-tié de son sem-bla-ble.

Un en-fant ba-bil-lard et rap-por-teur, est tou-jours re-bu-té par ses ca-ma-ra-des.

On ai-me à ins-tru-i-re les en-fans stu-di-eux.

PHRASES A LIRE.

Un enfant doit être poli.

Un enfant boudeur est haï de tout le monde.

Un enfant qui est honnête et qui a bon cœur, est chéri de tous ceux qui le connaissent.

L'Enfant raisonnable est la joie de son père.

Le lion est le roi des animaux.

L'aigle est le roi des oiseaux.

La rose est la reine des fleurs.

L'or est le premier des métaux: il est le plur dur et le plus rare.

La baleine est le plus gros des poissons de la mer.

Le brochet est un poisson vorace, qui détruit les autres poissons des rivières et des étangs.

L'homme a cinq sens, ou cinq manières d'apercevoir et de sentir ce qui l'environne.

Il voit avec les yeux.

Il entend par les oreilles.

Il goute avec la langue.

Il flaire ou respire avec le nez les odeurs.

Il touche avec tout le corps et principalement avec les mains.

Les quatre élémens qui composent notre globe, sont: l'air, la terre, l'eau et le feu.

Sans air, l'homme ne peut respirer.

Sans la terre l'homme ne peut manger.

Sans eau l'homme ne peut boire.

Sans feu l'homme ne peut se chauffer.

La reúnion de ces quatre élémens est donc nécessaire à l'homme pour vivre.

C'est l'air agité qui produit les Vents, qui cause les orages, les tempêtes et qui est la source de mille phénomènes qui arrivent journellement dans l'atmosphère.

C'est la terre qui produit toutes les substances végétales dont l'homme se nourrit ainsi que les animaux qui la couvrent; c'est au fond de la terre qu ón trouve le marbre, l'or, l'argent, le fer, et tous les métaux.

C'est dans l'eau, c'est à dire dans la mer, les fleuves et les rivières qu'on pêche cette quantité prodigieuse de poissons de toutes grandeurs et de toutes grosseurs, qui servent d'alimens à l'homme.

C'est le feu qui échauffe la terre, qui anime et vivifie toute la nature. C'est le feu qui nous éclaire dans les ténébres.

Les fleurs sont la parure de la terre, et l'ornement de nos demeures, qu'elles parfument de leurs odeurs agréables.

On récompense les enfans qui sont laborieux, et on les propose pour modèles à leurs camarades.

Les pères et mères doivent être aimés, craints et respectés; les affliger, c'est en vouloir à soi-même.

Puisque Dieu aime les hommes, on doit lui plaire en les aimant.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, on est toujours estimable.

Ceux qui emploient mal leur tems sont les premiers à se plaindre de sa brièveté.

Les premiers jours du printems ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.

L'utilité de la vertu est si manifeste que les méchans la pratiquent par intérêt.

Il n'y a rien qui contribue plus à la douceur de la vie que l'amitié, et au vrai bonheur qu'une conscience pure.

La douceur de la société subsiste par les petits plaisirs qu'on se fait mutuellement; les négliger, c'est s'exposer à ne point paraître aimable, et par conséquent à n'être point aimé.

L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

Celui qui ne sait rien, croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même.

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique.

Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, et d'avoir quelque chose à se reprocher.

S'il est vrai que nos joies soient courtes, la plupart de nos afflictions ne sont pas longues.

La modestie est au mérite, ce que les ombres sont aux figures dans un tableau: elle lui donne de la force et du relief.

Ne jugeons pas d'une personne à une première vue, comme on ferait d'un tableau, ou d'une statue.

Parler et offenser, pour de certaines gens, est précisément la même chose.

Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé.

Le premier soupir de l'enfance est pour la liberté.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

Les jeunes gens souffrent moins de leurs fautes que de la prudence des vieillards.

Les passions ont appris aux hommes la raison.

Les orages de la jeunesse, sont environnés de jours brillans.

Nos plus surs protecteurs sont nos talens.

La Probité est un attachement à tous les devoirs civils.

La Méchanceté suppose un goût à faire du mal:

La Malignité suppose une méchanceté cachée;

La Noirceur suppose une méchanceté profonde.

L'Insensibilité à la vue des misères, peut s'appeler dureté; s'il y entre du plaisir, c'est cruauté;

La Sincérité me parait l'expression de la vérité;

La Franchise, une sincérité sans voiles;

La Candeur, une sincérité douce;

L'Ingénuité, une sincérité innocente;

L'Innocence, une pureté sans tache.

La Sincérité ne dit que ce qu'on lui demande, la franchise dit souvent ce qu'on ne lui demande pas.

C'est toujours un devoir d'être sincère, c'est quelquefois une imprudence d'être franc.

L'Imposture est le masque de la vérité;

La Fausseté, une imposture naturelle;

La Dissimulation, une imposture réfléchie;

La Fourberie, une imposture qui veut nuire;

La Duplicité, une imposture qui a deux faces.

La Libéralité est une branche de la générosité;

La Bonté, un goût à faire du bien et à pardonner le mal;

La Clémence, une bonté envers nos ennemis.

La Simplicité nous présente l'image de la vérité et de la liberté.

L'Affectation est le dehors de la contrainte et du mensonge.

La Fidélité n'est qu'un respect pour nos engagemens;

L'Infidélité, une dérogeance;

La Perfidie, une infidélité couverte et criminelle.

La Bonne-foi est une fidélité sans défiance et sans artifice.

L'Humeur est une inégalité qui dispose à l'impatience.

La Complaisance est une volonté fléxible.

La Douceur est un fonds de complaisance et de bonté.

La Brutalité est une disposition à la colère et à la grossièreté.

L'Irrésolution est une timidité à entreprendre.

L'Incertitude est une irrésolution à croire.

La Perplexité est une irrésolution inquiète.

La Prudence est une prévoyance raisonnable;

L'Imprudence est tout le contraire.

L'Activité naît d'une force inquiète;

La Paresse, d'une impuissance paisible.

La Mollesse est une paresse voluptueuse.

L'Austérité est une haine des plaisirs;

La Sévérité, une haine des vices.

La Solidité est une consistance et une égalité d'esprit;

La Légèreté, un défaut d'uniformité de passions et d'idées.

La Constance est une fermeté raisonnable dans nos sentimens;

L'Opiniatreté, une fermeté déraisonnable;

La Sagesse est la connaissance et l'affection du vrai bien.

Il n'est point de meilleure école, ni plus nécessaire, que la familiarité.

Ce n'est que dans un commerce libre et ingénu qu'on peut bien connaitre les hommes:

Il ne faut pas être timide de peur de faire des fautes:

La plus grande faute de toutes est de se priver de l'expérience

Voulez vous que tout ce qui vous environne montre un visage content, vos enfans, votre femme, vos domestiques, vos amis et vos ennemis, soyez libéral.

Faisons généreusement et sans compter tout le bien qui tente nos cœurs: on ne peut être dupe d'aucune vertu.

DE L'ARTICLE DÉFINI.

ÉLÉMENS DE LA CONVERSATION.

VERBES

AVEC AFFIRMATION, NÉGATION ET INTERROGATION.

DE L'ARTICLE DÉFINI.

	SINGULIER.			PLURIEL.	
	Masc.	*Fem.*	*Masc. & Fem.*	*M. & F.*	
Nom.	le	la	l'	les	*The*
Gén.	du	de la	de l'	des	*Of the*
Dat.	au	à la	à l'	aux	*To the*
Acc.	le	la	l'	les	*The*
Voc.	ô!	ô!	ô!	ô	*O!*
Abl.	du	de la	de l'	des	*Of or from the*

Modèle de déclinaison avec l'article défini:

	SINGULIER.	Translation	PLURIEL.	Translation
Nom.	Le père,	*The father, &c.*	Les pères,	*The fathers, &c.*
Gén.	Du père,		Des pères,	
Dat.	Au père,		Aux pères,	
Acc.	Le père,		Les pères,	
Voc.	O père!		O pères!	
Abl.	Du père.		Des pères,	

	SINGULIER.	Translation	PLURIEL.	Translation
Nom.	La mère,	*The mother, &c.*	Les mères,	*The mothers, &c.*
Gén.	De la mère,		Des mères,	
Dat.	A la mère,		Aux mères,	
Acc.	La mère,		Les mères,	
Voc.	O mère!		O mères!	
Abl.	De la mère,		Des mères,	

	SINGULIER.	Translation	PLURIEL.	Translation
Nom.	L'eau,	*The water, &c.*	Les eaux,	*The waters, &c.*
Gén.	De l'eau,		Des eaux,	
Dat.	A l'eau,		Aux eaux,	
Acc.	L'eau,		Les eaux,	
Voc.	O eau!		O eaux!	
Abl.	De l'eau.		Des eaux.	

DIALOGUES.

French	English
Bonjour { Monsieur. / Madame.	*Good morning { Sir. / Madam.*
Comment vous portez vous?	*How do you do?*
Très bien, je vous remercie.	*Very well, I thank you.*
Je ne me porte pas bien.	*I am not well.*
Je suis bien aise de vous voir.	*I am very glad to see yon.*
Comment se porte votre { père? / mère? / frère? / sœur? / femme? / mari?	*How is your { father? / mother? / brother? / sister? / wife? / husband?*
Il, elle, se porte bien, assez bien, le mieux du monde, à ravir.	*He, she is well, tolerably well, extremely well, as well as can be.*
Ayez la bonté de vous asseoir, d'entrer, de vous reposer.	*Be pleased to sit down, to come in, to rest yourself.*
Qu'êtes vous devenu?	*What is become of you?*
Il y a un siècle que nous n'avons eu le plaisir de vous voir.	*It is an age since we had the pleasure of seeing you.*
Vous me faites honneur	*You do me honour.*
J'aime mieux rester debout.	*I rather stand.*
Je ne le puis.	*I cannot.*
Je suis pressé.	*I am in a hurry.*
J'étais à la campagne.	*I was in the country.*
Je suis resté chez moi.	*I have staid at home.*
Vous avez bien de la bonté.	*You are very kind.*
Vous êtes bien honnête.	*You are very obliging.*

LES NOMBRES.

un. une.	*one.*	le premier.	*the first* 1*st.*
deux.	*two.*	le deuxième.	*the second* 2*d.*
trois.	*three.*	le troisième.	*the third* 3*d.*
quatre.	*four.*	le quatrième.	*the fourth* 4*th.*
cinq.	*five.*	le cinquième.	*the fifth* 5*th.*
six.	*six.*	le sixième.	*the sixth* 6*th.*
sept.	*seven.*	le septième.	*the seventh* 7*th.*
huit.	*eight.*	le huitième.	*the eighth* 8*th.*
neuf.	*nine.*	le neuvième.	*the ninth* 9*th.*
dix.	*ten.*	le dixième.	*the tenth* 10*th.*
onze.	*eleven.*	premièrement.	*first* 1*st.*
douze.	*twelve.*	deuxième-ment.	*secondly* 2*dly.*
treize.	*thirteen.*		
quatorze.	*fourteen.*	troisième-ment.	*thirdly* 3*dly.*
quinze.	*fifteen.*		
seize.	*sixteen.*	cinquième-ment.	*fifthly* 5*thly.*
dix-sept.	*seventeen.*		
dix-huit.	*eighteen.*	sixièmement.	*sixthly* 6*thly.*
dix-neuf.	*nineteen.*	le centième.	*the hundredth.*
vingt.	*twenty.*	le millième.	*the thousandth.*
vingt-un.	*twenty one.*		
trente.	*thirty.*	une centaine.	*one hundred.*
quarante.	*forty.*	un millier.	*one thousand.*
cinquante.	*fifty.*	une douzaine.	*a dozen.*
soixante.	*sixty.*	une demi-douz.	*half a dozen.*
soixante dix.	*seventy.*		
quatre-vingts.	*eighty.*	le tout.	*the whole.*
quatre-vingt-dix.	*ninety.*	la moitié.	*the half.*
		le tiers.	*the third.*
cent.	*one hundred.*	le quart.	*the fourth.*
mille.	*one thousand.*		

un siècle.	*an age, a century.*	un an.	*a twelvemonth.*
une année.	*a year.*	une semaine.	*a week.*
un mois.	*a month.*		

Quel âge avez-vous?	*How old are you?*
a-t-il?	*is he?*
ont-ils?	*are they?*
a-t-elle?	*is she?*
ont-elles?	*are they?*
avait-il?	*was he?*
aviez-vous?	*were you?*
auriez-vous?	*would you be?*
auraient-ils?	*would they be?*

J'ai vingt ans.	*I am twenty.*
Il vient d'avoir huit ans.	*He is just eight.*
Elle n'a que trente ans.	*She is but thirty.*
J'aurai vingt cinq ans le mois prochain.	*I shall be five and twenty next month.*

Quelle heure est-il?	*What o'clock is it?*
Votre montre va-t-elle bien?	*Is your watch right?*
L'avez vous reglée au soleil?	*Did you set it by the sun?*
Il est midi.	*It is twelve.*
Il est neuf heures et demie.	*It is half past nine.*
Il est trois heures moins un quart.	*It wants a quarter to three.*
Quatre heures vont sonner.	*It is going upon four.*
Huit heures viennent de sonner.	*It just struck eight.*
J'ai dix heures moins sept.	*I want seven minutes to ten.*
Je crois que je vais bien.	*I believe I am right.*

Il y a quatre élémens, la terre, l'eau, l'air, le feu.	*There are four elements the earth, the water, the air, the fire.*
Les quatre saisons sont: Le printems, l'été, l'automne, l'hiver.	*The four seasons are: spring, summer, autumn, winter.*

LES JOURS DE LA SEMAINE ET LES MOIS DE L'ANNEE.

Lundi,	*Monday,*	Janvier,	*January,*
Mardi,	*Tuesday,*	Février,	*February,*
Mercredi,	*Wednesday,*	Mars,	*March,*
Jeudi,	*Thursday,*	Avril,	*April,*
Vendredi,	*Friday,*	Mai,	*May,*
Samedi,	*Saturday,*	Juin,	*June,*
Dimanche,	*Sunday.*	Juillet,	*July,*
		Août,	*August,*
		Septembre,	*September,*
		Octobre,	*October,*
		Novembre,	*November,*
		Décembre,	*December.*

Quel jour est-ce aujourd'hui?	*What is to-day?*
C'est aujourd'hui.	*To day is . . . . .*
Quel jour était-ce hier?	*What day was yesterday?*
C'était hier	*Yesterday was . . . . .*
En quel mois sommes-nous?	*What month is this?*
Nous sommes en	*This is . . . . .*
Quel quantième est-ce aujourd'hui?	*What day of the month is this?*
C'est aujourd'hui le	*To day is the . . . . .*
Je suis né en	*I was born in . . . . .*

Mon père est mort le 30 Octobre.	*My father died October the 30th.*
Nous nous sommes mariés le 9 d'août.	*We married August the 9th.*
Il y a plus de deux mois que	*It is better than two months since . . . .*
Il y aura deux ans au mois de Novembre que . . .	*Next November will be two years since . . .*
Il vient nous voir tous les ans.	*He comes to see us every year.*
Nous l'attendons au mois de Décembre.	*We expect him in December.*

DE LA TEMPERATURE, &C.

Quel tems fait-il?	*What weather is it?*
Il fait beau tems.	*It is fair weather.*
Fait-il jour?	*Is it day light?*
Le soleil est levé.	*The sun is up.*
Le soleil est couché.	*The sun is down.*
Fait-il du soleil?	*Does the sun shine?*
Non, il pleut.	*No, it rains.*
Il fait tout noir.	*It is quite dark.*
Il fait bien du vent.	*It blows very hard.*
Il fait du brouillard.	*There is a fog.*
Il fait bien crotté dans la rue.	*It is very dirty out of doors.*
Le tems est bien étoilé.	*It is star light.*
Il gèle.	*It freezes.*
Il neige.	*It snows.*
Il grèle.	*It hails.*
Il dégêle.	*There is a thaw.*
Il éclaire.	*It lightens.*
J'ai vu un éclair.	*I saw a flash of lightning.*

Il tonne.	*It thunders.*
J'ai bien froid.	*I am quite cold.*
Avez-vous froid?	*Are you cold?*
Il fait bien humide.	*It is very damp.*
J'ai bien chaud.	*I am quite warm.*
Nous aurons de l'orage.	*We shall have a storm.*
Je crains qu'il ne pleuve.	*I am afraid it will rain.*
Vous êtes trop frileux.	*You are too chilly.*
Voici un tems charmant.	*This is charming weather.*
Les jours accourcissent.	*The days begin to shorten.*
Les jours augmentent.	*The days are getting long.*
Il fait bien mauvais tems.	*It is very bad weather.*
Il pleut sans discontinuer.	*It constantly rains.*
Il ne fait ni froid ni chaud.	*It is neither cold nor warm.*
Nous avons nouvelle lune.	*Is is new moon.*
Il a plu cette nuit.	*It rained in the night.*
Il pleut à verse	*It rains very hard.*
Le soleil est brulant.	*The sun is scorching.*
Il fait un tems bien sec.	*It is quite dry.*
Il fait un vent terrible.	*It blows a storm.*
A peine y peut-on voir.	*One can hardly see.*
Le tems est chargé.	*It is cloudy weather.*
Je suis tout mouillé.	*I am all over wet.*
Il bruine.	*It is drizzling.*
C'est aujour d'hui pleine lune.	*It is full moon.*
Il gèle à pierre fendre.	*It freezes very hard.*
La rivière est prise.	*The river is frozen over.*
J'ai vu de la glace.	*I have seen ice.*
Le feu commence à être de saison.	*Fire begins to be of season.*
Approchez vous du feu.	*Come near the fire.*
Attisez le feu.	*Stir the fire.*

Soufflez le feu.	*Blow the fire.*
Fermez la porte.	*Shut the door.*
Ouvrez la porte.	*Open the door.*
Ouvrez la fenêtre.	*Throw up the window.*
Cette cheminée fume.	*This chimney smokes.*
Il fait bien du vent.	*There is much wind.*
Sortons!	*Let us go out!*
De tout mon cœur.	*With all my heart.*

LES PARTIES DU CORPS.

La tête,	*the head.*	La cheville,	*the ankles.*
Le front,	*the forehead.*	Les jointures,	*the knuckles.*
Les joues,	*the cheeks.*	Les ongles,	*the nails.*
Les yeux,	*the eyes.*	La peau,	*the skin.*
La prunelle,	*the eye-ball.*	La ceinture,	*the waist.*
Les épaules,	*the shoulders.*	Le dos,	*the back.*
La poitrine,	*the breast.*	L'épine du dos,	*the back-bone.*
Le sein,	*the bosom.*		
Le corps,	*the body.*	Les bras,	*the arms.*
La taille,	*the shape.*	Le coude,	*the elbow.*
Les cils,	*the eye-lids.*	Le poignet,	*the wrist.*
Les sourcils,	*the eye-brows.*	Le poing,	*the fist.*
Les oreilles,	*the ears.*	La main,	*the hand.*
Le nez,	*the nose.*	Les doigts,	*the fingers.*
Les lèvres,	*the lips.*	Le pouce,	*the thumb.*
La bouche,	*the mouth.*	Les hanches,	*the hips.*
Les dents.	*the teeth.*	Le côté,	*the side.*
Les gencives,	*the gums.*	Les côtes,	*the ribs.*
La langue,	*the tongue.*	Les cheveux,	*the hair.*
Le menton.	*the chin:*	La barbe,	*the beard.*
La mâchoire,	*the jaw bone.*	Les rides,	*the wrinkles.*
La gorge,	*the throat.*	Les cicatrices,	*scars.*

Le cou,	*the neck.*	Le teint,	*the complexion*
Le palais,	*the palate.*	Le tempérament,	*the constitution.*
Les entrailles,	*the entrails.*	La santé,	*the health.*
Le cœur,	*the heart.*	L'haleine,	*the breath.*
Le foie,	*the liver.*	L'enfance,	*the childhood.*
Les poumons,	*the lungs.*	La jeunesse,	*youth.*
Le sang,	*the blood.*	La virilité,	*manhood.*
Les os,	*the bones.*	La vieillesse,	*old age.*
Les membres,	*the limbs.*	Les maladies,	*diseases.*
Les nerfs,	*the nerves.*	La vie,	*life.*
Les genoux.	*the knees.*	La mort,	*death.*
Les jambes,	*the legs.*	Une vieille fille,	*an old maid.*
Le mollet,	*the calf.*	Une vieille dame,	*an old lady.*
Le cou-de-pied,	*the instep.*	Un vieux garçon,	*an old bachelor.*
Les talons,	*the heels.*		
Les pieds,	*the feet.*		
Les orteils,	*the toes.*		

Vous n'avez pas bonne mine.	*You don't look well.*
Qu'avez-vous?	*What is the matter with you?*
Qu'est-ce qui vous fait mal?	*What ails you?*
J'ai bien mal à la tête.	*I have a bad head ache.*
J'ai mal au cœur.	*I am sick at my stomach.*
Il faut vous purger.	*You must take a purge.*
Pourquoi votre sœur n'est-elle pas venue?	*Why don't your sister come?*
Elle a mal à la gorge.	*She has a sore throat.*
Elle a mal aux dents.	*She has a tooth ache.*
Il faut qu'elle la fasse arracher.	*She must have it drawn.*
Elle a une toux terrible.	*She has a worrying cough.*
Je crains qu'elle n'ait les poumons attaqués.	*I am afraid her lungs are affected.*

Qui est-ce qui la traite?	*Who attends her?*
Quel est son médecin?	*Who is her doctor?*
Monsieur B	*Mr. B....*
Vous êtes enrhumé	*You have a cold.*
Que faites-vous pour votre rhume?	*What do you do for your cold?*
Qu'avez-vous à l'œil.	*What is the matter with your eye?*
Il m'a donné un coup de poing.	*He gave me a cuff.*
Il m'a donné un coup de pied.	*He kicked me.*
M'en voulez-vous?	*Do you bear me spleen?*
Donnons-nous la main.	*Let us shake hand.*
Savez-vous l'accident qui est arrivé à mademoiselle?...	*Did you hear of the accident that befel miss?...*
Elle s'est cassé le bras.	*She broke her arm.*
Elle saigne du nez.	*Her nose bleeds.*
Elle est d'un tempérament délicat.	*She is of a flimsy constitution.*
Comment se porte votre cousin?	*How is your cousin?*
Beaucoup mieux.	*A great deal better.*
Outre le mal de tête, j'ai mal au côté.	*Besides the head ache I have a pain in my side.*
La femme a mal aux yeux et le mari a mal à la jambe.	*The wife has sore eyes, and the husband a sore leg.*

PHRASES SUR L'HABILEEMLNT.

Un chapeau,	*a hat.*	Une redingote,	*a great coat.*
Un habit,	*a coat.*	Une cravate,	*a cravat.*
Une veste,	*a waistcoat.*	Des caleçons,	*drawers.*
Un gilet,	*an under waist-coat.*	Des pantalons,	*trousers.*
		Des culottes,	*breeches.*

Des bas, *stockings.*
Des bottes, *boots.*
Des souliers, *shoes.*
Des escarpins, *pumps.*
Des pantoufles, *slippers.*
Des boucles, *buckles.*
Un bonnet de nuit, *a night cap.*
Des gants, *gloves.*
Une cbemise, *a shirt.*
Des poches, *pockets.*
Un mouchoir, *a handkerchief.*
Des jarretières *garters.*
Une canne, *a cane.*
Un bâton, *a stick.*
Une épée, *a sword.*
Un sabre, *a broad sword.*
Un pistolet, *a pistol.*
Un fusil, *a gun.*
Des éperons, *spurs.*
Des étriers, *stirrups.*
Une selle, *a saddle.*
Un rasoir, *a razor.*
Un cuir à rasoir. *a razor strop.*
Un chapeau de paille, *a straw hat.*
Un bonnet, *a bonnet.*
Une robe, *a gown.*
Un tablier, *an apron.*
Un collier, *a necklace.*
Un fichu, *a neck handkerchief.*
Une bague, *a ring.*
Des boucles d'oreilles, *ear rings.*
Un anneau, *a wedding ring.*
Des cordons, *strings.*
Des rubans, *ribbons.*
Du galon, *a tape.*
Une ceinlure, *a sash.*
Un habit d'amazone, *a riding habit.*
Un mantelet, *a silk cloak.*
Une pelisse, *a satin cloak.*
Un voile, *a veil.*
Une ménagère *a house wife.*
Des aiguilles, *needles.*
Du fil, *thread.*
Des épingles, *pins.*
Un dé, *a thimble.*
Un étui, *a needle case.*
Des ciseaux, *scissars.*
Un cure-dent, *a tooth pick.*
Un peigne, *a comb.*
Des bijoux, *jewels.*
Un sac à ouvrage, *a work bag.*

Quel habit mettrez vous? *What coat will you put on?*
Je mettrai mon . . . . *I will put on my. . . .*

Défaites votre redingote.	*Take off your great coat.*
Elle vous échauffe trop.	*It keeps you too warm.*
Otez moi mes bottes.	*Put off my boots.*
Où est le tire-bottes?	*Where is the boot-jack?*
Avez-vous néttoyé mes souliers?	*Have you cleaned my shoes?*
Avez-vous raccommodé mes bas?	*Did you mend my stockings?*
Ourlez ce mouchoir.	*Hem this handkerchief.*
Cousez cette manche.	*Sew up this sleeve.*
Il manque un bouton à votre habit.	*There is a button wanting to your coat.*
Cela n'y fait rien.	*Never mind.*
Que ne vous habillez-vous?	*Why do you not dress?*
Voulez-vous un mouchoir de soie ou de batiste?	*Will you have a silk handkerchief or a cambrick one?*
Cela m'est égal.	*I don't care.*
Comme vous voudrez.	*As you choose.*
Prenez garde de gâter vos hardes.	*Take care you do not spoil your clothes.*
Levez la tête.	*Hold up your head.*
Tenez vous droit sur votre chaise.	*Set up upon your chair.*

OBJETS QUI ONT RAPPORT A LA TABLE.

Un pain,	*a loaf.*	Du thé,	*tea.*
Du pain,	*some bread.*	Du café,	*coffee.*
La mie,	*the crumb.*	Du lait,	*milk.*
La croute,	*the crust.*	De la crème,	*cream.*
L'entame,	*the first cut.*	Du chocolat,	*chocolate.*
De la rotie,	*some toast.*	Du sucre,	*sugar.*
Du beurre,	*butter.*	De la cassonade,	*brown sugar.*

Du miel,	*honey.*
La théïre,	*the tea pot.*
La bouilloire,	*the tea kettle.*
La cafetière,	*the coffee pot.*
Les cuillers à café,	*the tea spoons.*
Le sucrier,	*the sugar dish.*
Les tasses,	*the cups.*
Les soucoupes,	*the saucers.*
Le pot au lait,	*the milk pot.*
De la viande,	*some meat.*
Du bœuf,	*beef.*
Du mouton,	*mutton.*
Du veau,	*veal.*
De l'agneau,	*lamb.*
Du gras,	*fat.*
Du maigre,	*lean.*
Du porc,	*pork.*
Du lard,	*bacon.*
Du jambon,	*ham.*
Un os,	*a bone.*
La moëlle,	*the marrow.*
De la volaille,	*poultry.*
Une volaille,	*a fowl.*
Une poule,	*a hen.*
Un coq,	*a cock.*
Un poulet,	*a chicken.*
Un dinde,	*a turkey.*
Une oie,	*a goose.*
Un canard,	*a duck.*
Un pigeon,	*a pigeon.*
Du gibier,	*game.*
De la venaison,	*venison.*
Une becasse,	*a wood cock.*
Une becassine,	*a snipe.*
Une perdrix,	*a partridge.*
Un lièvre,	*a hare.*
Un lapin,	*a rabbit.*
Un faisant,	*a feasant.*
Une sarcelle,	*a teal.*
Du poisson,	*fish.*
Du saumon,	*salmon.*
Du merlan,	*whiting.*
De l'éperlan,	*smelt.*
Du maquereau,	*mackerel.*
De la morue,	*cod-fish.*
Du hareng,	*herring.*
Une truite,	*a troute.*
Une carpe,	*a carp.*
Des anguilles,	*Eels.*
De la raie,	*Thorn lakc.*
Des soles,	*soles,*
Une alose,	*a shad.*
Des œufs,	*eggs.*
De la moutarde,	*mustard.*
Du poivre,	*pepper.*
Du sel,	*salt.*
De l'huile,	*oil.*
Du vinaigre,	*vinegar.*
De la patisscrie,	*pastry.*
Des légumes,	*vegetables.*

Des choux verts,	*greens.*
Des pommes de terre,	*potatoes.*
Des choux,	*cabbage.*
Des navets,	*turnips.*
Des panais,	*parsnips.*
Des carottes,	*carrots.*
Des pois,	*peas.*
Des fêves,	*beans.*
Des haricots,	*French beans.*
Des asperges,	*asparagus.*
Des artichauds,	*artichokes.*
Des épinards,	*spinage.*
De l'oseille,	*sorrel.*
Des oignons,	*onions.*
Des poireaux,	*leeks.*
De la ciboule,	*scallion.*
Du persil,	*parsley.*
Du cerfeuil,	*chervil.*
Des choux-fleurs,	*colly flowers.*
Des salsifis,	*salsify.*
Des raves,	*radishes.*
Des radis,	*turnip-rad.*
Du céleri,	*celery.*
De la chicorée,	*endive.*
De la laitue,	*lettuce.*
Des betteraves,	*red beats.*
Des concombres,	*cucumbers.*
Des melons,	*mellons.*
Des melons d'eau,	*water mellons.*
Des giraumonds,	*pumpkins.*
Des échalottes,	*shalots.*
La nappe,	*table cloth.*
Une serviette,	*a napkin.*
Un essuie-mains,	*a towel.*
Un plat,	*a dish.*
Une assiette,	*a plate.*
Une soupière,	*a soup dish.*
Un couteau,	*a knife.*
Une fourchette,	*a fork.*
Une cuiller,	*a spoon.*
Un gobelet,	*a tumbler.*
La salière,	*the salt cellar.*
L'huilier,	*the cruet stand*
Les carafes,	*the decanters.*
Le dessert,	*the dessert.*
Les fruits,	*the fruits.*
Une pomme,	*an apple,*
Une poire,	*a pear.*
Une pêche,	*a peach.*
Un abricot,	*an apricot.*
Un brugnon,	*a nectarine.*
Une prune,	*a plumb.*
Une orange,	*an orange.*
Un citron,	*a lemon.*

Des nêfles,	*medlars.*	D'Opporto,	*port.*
Des cerises,	*cherries.*	Du Madère,	*madeira.*
Des merises,	*small cherries.*	Du vin d'Espagne,	*sherry.*
Des mures,	*mulberries.*		
Des fraises,	*strawberries.*	Du Bordeaux,	*claret.*
Des framboises,	*raspberries.*	De l'eau de vie,	*brandy.*
Des groseilles,	*gooseberries.*	Du rum,	*rum.*
Des figues,	*figs.*	Du genièvre,	*gin.*
Du raisin,	*grapes.*	Du cidre,	*cider.*
Des noix,	*walnuts.*	De la bière,	*beer.*
Des noisettes,	*small nuts.*	A boire,	*some drink.*
Des avelines,	*filberts.*	Du bouillon,	*some broth.*
Des amandes,	*almonds.*	De la sauce,	*some sauce.*
De la compote,	*preserves.*	Du jus,	*some gravy.*
Des confitures,	*sweetmeets.*	Du hachis,	*a hash.*
De la gelée,	*gelly.*	Un rôti,	*a roast.*
Des bombons,	*sugar plumb.*	Un gigot,	*a leg of mutton*
Du pain d'épice,	*ginger bread.*	Une cuisse de poulet,	*a leg of chicken.*
Du sucre d'orge,	*barley sugar.*	Une aile,	*a wing.*
		Le croupion,	*the back bone.*
Des gaufres,	*wafers.*	Le gésier,	*the gizzard.*
Du fromage,	*chéese.*	Du blanc,	*some of the breast.*
Des liqueurs,	*liquors.*		
Du vin,	*wine.*	De la farce,	*some of the stuffing.*
Du Bourgogne,	*Burgundy.*		
Du Champagne,	*Champaign.*		

PHRASES ELEMENTAIRES.

Avez vous déjeuné?	*Have you breakfasted?*
Avez vous diné?	*Have you eat your dinner?*

Ont ils fini de diner?	*Have they done dinner?*
Je vous prie de me donner....	*I beg you for...*
Je vous serai obligé de me donner....	*I shall trouble you for....*
Que vous servirai-je?	*What shall I help you to?*
Ce qu'il vous plaira.	*Any thing you please.*
Je n'ai point de choix.	*It is all the same to me.*
Que préférez vous?	*What do you like best?*
Que mangerez vous?	*What are you for?*
J'ai fini.	*I have done.*
Deja! vous avez fait nn pauvre diner.	*Already! you ate no dinner.*
Pardonnez moi.	*I beg your pardon.*
Je m'en suis fort bien tiré.	*I have done very well.*
Prenez un morceau de rôti.	*Try a little of roast.*
L'aimez vous bien cuit?	*Do you like it well done?*
Je ne l'aime pas trop cuit.	*I like it under done.*
Ne prendrez vous pas un peu de salade?	*Won't you take some sallad.*
Non j'aime mieux m'en passer.	*I rather not.*
Elle me fait mal.	*It does not agree with me.*
Qui est-ce qui veut du pâté?	*Who will have a bit of pye.*
Il a fort bonne mine.	*It looks very nice.*
J'avais bien faim.	*I was very hungry.*
Et moi aussi.	*So was I.*
Desservez, et apportez du vin.	*Take away, and bring wine.*
Mr. B. voulez vous me faire l'amitié de prendre un verre de vin avec moi?	*Mr. B. will you do me the favour to take a glass of wine with me?*
Avec plaisir; à votre santé.	*With pleasure; your health.*
Mr. C... voulez vous faire comme nous?	*Mr. C... will you join us?*

Vous allez me mettre en train.	*You will make me tipsy.*

NOMS PROPRES NATIONAUX, TERMES DE MARINE, ETC.

L'Asie,	*Asia.*
L'Afrique,	*Africa.*
L'Amérique,	*America.*
L'Europe,	*Europe.*
La Norwége,	*Norway.*
La Suède,	*Sweden.*
Le Danemarck,	*Denmark.*
La Russie,	*Russia.*
La Prusse,	*Prussia.*
La Pologne,	*Poland.*
L'Allemagne,	*Germany.*
L'Autriche,	*Austria.*
La Hongrie,	*Hungary.*
La Hollande,	*Holland.*
La Flandre,	*Flanders.*
Les Pays-Bas,	*the Netherlands.*
La France,	*France.*
Genève,	*Geneva.*
La Suisse,	*Switzerland.*
L'Italie,	*Italy.*
La Sardaigne,	*Sardinia.*
Gênes,	*Genoa.*
Livourne,	*Leghorn.*
L'Espagne,	*Spain.*
Le Portugal,	*Portugal.*
La Turquie,	*Turkey.*
Les Iles Britanniques,	*The British Isles.*
L'Angleterre,	*England.*
L'Ecosse,	*Scotland.*
L'Irlande,	*Ireland.*
Les grandes Indes,	*the East-Indies.*
Les Indes occidentales,	*the West-Indies.*
La Jamaïque,	*Jamaica.*
La Trinité,	*Trinidad.*
Un Asiatique,	*an Asiatic.*
Un Africain,	*an African.*
Un Américain,	*an American.*
Un Européen,	*an European.*
Un Norvégien,	*a Norwegian.*
Un Suédois,	*a Swede.*
Un Danois,	*a Dane.*
Un Russe,	*a Russian.*
Un Prussien,	*a Prussian.*
Un Polonais,	*a Pole.*
Un Allemand,	*a German.*
Un Autrichien,	*an Austrian.*
Un Hongrois,	*an Hungarian.*
Un Hollandais,	*a Dutchman.*

Un Flamand,	*a Flemming.*
Un naturel de, etc.	*a native of the etc.*
Un Français,	*a Frenchman.*
Un Genévois,	*a Genevese.*
Un Suisse,	*a Switzer.*
Un Italien,	*an Italian.*
Un Piémontais,	*a Piedmontese.*
Un Génois,	*a Genoese.*
Un citoyen de, etc.	*a citizen of, etc.*
Un Espagnol,	*a Spaniard.*
Un Portugais,	*a Portuguese.*
Un Turc,	*a Turk.*
Un Breton,	*a Briton.*
Un Anglais,	*an Englishman.*
Un Ecossais,	*a Scotchman.*
Un Irlandais,	*an Irishman.*
Un Indien,	*an Indian.*
Un créole de, etc.	*a creole of, etc.*
Un habitant de, etc.	*a planter of, etc.*
Un insulaire,	*an islander.*
La mer,	*the sea.*
Les vagues,	*the waves.*
La marée,	*the tide.*
Une tempête,	*a storm.*
Un navire,	*a ship.*
Un vaisseau de guerre.	*a man of war.*

Un navire marchand.	*a merchant man.*
Une frégate,	*a frigate.*
Un bateau,	*a boat.*
Une chaloupe,	*a sloop.*
Un canot,	*a canoe.*
Une goëlette,	*a schooner.*
Un corsaire,	*a privateer.*
Les avirons,	*the oars.*
Le gouvernail,	*the rudder.*
La barre,	*the helm.*
La boussole,	*the compass.*
La cale,	*the hold.*
Le pont,	*the deck.*
Les mâts,	*the masts.*
Le grand mât,	*the main-mast.*
Les voiles,	*the sails.*
La grand'voile.	*the main-sail.*
Le grand-hunier,	*the main top sail.*
Les haubans,	*the shrouds.*
Les cordages,	*the rigging.*
Les câbles,	*the cables.*
Le virevaut,	*the windlass.*
Un anspect,	*an hand spike.*
Les vergues,	*the yards.*
La grand'vergue,	*the main yard.*
La poupe,	*the stern.*
La chambre,	*the cabin.*
Les vents,	*the winds.*
Le nord,	*the north.*
Le sud,	*the south.*

L'est,	*the east.*	Les étoiles,	*the stars.*
L'ouest,	*the west.*	La lune,	*the moon.*
Une côte,	*a coast.*	Le ciel,	*the sky.*
Un cap,	*a cape.*	Le rivage,	*the shore.*
Une rade,	*a harbour.*	Les débris,	*the wrecks.*
Le port,	*the port.*	Un naufrage,	*a ship wreck.*
Le quai,	*the wharf.*	Les ancres,	*the anchors.*
Un bon vent,	*a fair wind.*	Mouiller,	*to cast anchor.*
Un vent contraire.	*a foul wind.*	Lever l'ancre,	*to weigh anchor.*
Un vent frais,	*a gale.*	La bouée,	*the buoy.*
Les canons,	*the guns.*	Une montagne,	*a mountain.*
La quille,	*the keel.*	Une colline,	*a hill.*
Un porte-voix,	*a speaking trumpet.*	La terre,	*the earth.*
Une lunette d'approche,	*a spy glass.*	Un tremblement de terre.	*an earthquake.*

PHRASES ELEMENTAIRES.

Voici un de vos compatriotes.	*Here is a country man of yours.*
D'où êtes vous?	*Where were you born?*
Je suis né à ...	*I was born at ...*
Mon père est Anglais.	*My father is an English gentleman.*
Et ma mère est Française.	*And my mother is a French lady.*
Mon grand père était Allemand et moi je suis Américain.	*My grandfather was a German and I am an American.*
Je vous ai pris pour un Espagnol.	*I took you for a Spaniard.*

Je m'habille à la Polonaise.	*I dress like a Pole.*
J'ai demeuré plusieurs années en Italie.	*I lived many years in Italy.*
Combien de tems restâtes vous à Malte?	*How long did you stay at Malta?*
Plus de dix mois.	*Ten months and better.*
J'imagine que vous parlez Italien.	*I suppose you speak Italian?*
Je le comprends, mais je ne saurais le parler.	*I understand it but I cannot speak it.*
Avez-vous jamais été à Londres?	*Were you ever in London?*
Je n'y ai jamais été.	*I never was there.*
Votre frère est-il revenu de ses voyages?	*Has your brother returned from his travels?*
Il est débarqué cette semaine à . . .	*He landed this week at . . .*
Il a vu bien du pays.	*He has seen much of the world.*
Comment trouvez-vous Paris?	*How do you like Paris?*
Que pensez-vous des Anglaises?	*What do you think of the English ladies?*
Parlez franchement.	*Speak candidly.*
Elles sont fort aimables et en général bien instruites.	*They are very agreeable and in general well informed.*
Elles ne sont pas si gaies que les Françaises; mais elles font de bonnes ménagères.	*They are not so sprightly as the French ladies; but they make good wives.*
Le croyez vous?	*Do you think so?*
Oui je le crois.	*Yes I do.*
D'ailleurs elles ont un air de	*Besides they have a modest*

modestie qui enchante.	*deportment truly engaging.*
Nous sommes en guerre avec l'Espagne.	*We are at war with Spain.*
Nous avons la paix avec l'Angleterre.	*We made peace with England.*
Nous avons remporté la victoire à la bataille d'Austerlitz.	*We gained the victory at the battle of Austerlitz.*
Les puissances belligérantes ont recommencé les hostilités.	*The contending powers have renewed hostilities.*
Nous allions en France.	*We were bound to France.*
Nous avons essuyé une tempête.	*We fell in with a storm.*
Nous fumes jetés à la côte.	*We were cast a shore.*
Nous avons pensé périr.	*We came near being lost.*
Trois de nos vaisseaux ont échoué.	*Three of our ships were stranded.*
Etes-vous malade en mer?	*Are you sea sick?*
Extrêmement.	*Very much so.*
Avez-vous eu une courte traversée?	*Had you a fine passage?*
Elle a été passable.	*A middling one.*
Etiez-vous beaucoup de passagers?	*Were there many passengers?*
Nous etions six dans la chambre.	*We had six cabin passengers.*
Et il y en avait huit dans l'entrepont.	*Besides eight in the steerage.*
De quel côté vient le vent?	*How is the wind?*
Regardez la girouette.	*Look at the weathercock.*

Nous avons vent arrière.	*The wind is aft.*
Nous avons vent debout.	*The wind is a head.*
Le vent varie.	*The wind shifts about.*
Nous avions un bon équipage.	*We had a fine crew.*
Nous avions une voie d'eau.	*We had a leak.*
Nous relâchames à la Martinique.	*We put back to Martinico.*
Le vent est bon.	*The wind is fair.*
Nous allons appareiller.	*We will get under way.*
Hissez les voiles.	*Hoist the sails.*
Amenez le hunier.	*Lower the top sail.*
Amenez le pavillon.	*Strike the colours.*
Ce batiment est un fin voilier.	*This is a fast sailer.*
Il file huit ou dix nœuds.	*She runs eight or nine knots.*
Que Dieu vous conduise!	*God speed you!*

ADVERBES DE TEMS, &c. &c.

Hier,	*yesterday.*	Tantôt,	*by and by.*
Avant-hier,	*the day before yesterday.*	Bientôt,	*soon.*
		Tard,	*late.*
Demain,	*to morrow.*	Dernièrement,	*lately.*
Après demain,	*the day after tomorrow.*	Tôt ou tard,	*sooner or later.*
		Sous peu,	*shortly.*
Le lendemain,	*the next day.*	Dans peu,	*in a little while.*
Aujourd'hui,	*to day.*		
Ce matin,	*this morning.*	Il y a longtems,	*long ago.*
Dans la matinée,	*in the fore noon.*	Il n'y a pas longtems,	*not long ago,*
Dans l'instant,	*this minute.*	A présent,	*now.*
Tout-à-l'heure,	*directly.*	Dorénavant,	*hereafter.*
Dans un moment,	*presently.*	Jamais, toujours,	*ever.*

Ne.... jamais,	*never.*
Souvent,	*often.*
Toujours,	*always.*
Rarement,	*seldom.*
Presque jamais,	*hardly ever.*
Ce soir,	*to night.*
Cette nuit,	*in the night.*
Hier au soir,	*last night.*
De bonne heure,	*early.*
De grand matin,	*early in the morning.*
Dans la journée,	*in the course of the day.*
Cette semaine,	*this week.*
La semaine prochaine,	*next week.*
La semaine passeé,	*last week.*
Tous les jours,	*every day.*
Tous les deux jours,	*every other day.*
A chaque instant,	*every minute.*
A tout moment	*every moment.*
Toutes les semaines,	*every week.*
Tous les mois,	*every month.*
Tous les ans,	*every year.*
Dans quelques jours,	*in a few days.*
Il y a deux jours,	*these two days.*
Cette anneé,	*this year.*
Il y a deux ans,	*these two years*
Quelques fois,	*some times.*
Quelque jour,	*some time or other.*
De tems-en-tems,	*now and then.*
Assez souvent,	*pretty often.*
Dans huit jours,	*this day sen'night.*
Dans quinze jours,	*this day fort'night.*
D'aujourd'hui en huit,	*this day week.*
Dans deux jours,	*in two days hence.*
Le jour de l'an,	*new-year's day*
Le jour des rois,	*the twelfth day.*
Pâques,	*Easter-day.*
La Pentecôte,	*White sunday*
La Toussaint,	*All saints.*
La Saint-Michel,	*Michaelmas.*
Noël,	*Christmas.*
La chandeleur,	*Candlemas.*
Le Carême,	*Lent.*

Etiez-vous chez vous?	*Were you at home?*
Non Monsieur.	*No sir.*
Viendrez vous?	*Will you come?*
Je partirai,	*I shall set off.*
Vous ne paraissez pas bien.	*You don't appear well.*
Envoyez sur le champ chercher le	*Send immediately for the . . .*
Il sera ici tout à l'heure.	*He will be here presently.*
Il a dit qu'il viendrait tantôt.	*He said he would come by and by.*
On dirait que vous boitez.	*One would think you are lame.*
Je boite tout bas.	*I walk quite lame.*
J'ai des cors.	*I have corns.*
Peut être vos souliers sont trop petits?	*Perhaps your shoes are too small.*
Non, ils me vont bien.	*No, they fit me nicely.*
Cet enfant a l'air sournois.	*That child looks sulky.*
Il l'est en effet.	*He is so really.*
Quel méchant enfant!	*What a naughty child!*
Il me met en colère.	*He makes me angry.*
Vous êtes un polisson.	*You are an impudent boy.*
Réellement vous êtes trop hardi.	*Indeed you are too bold.*
Ne vous fachez pas, je vous prie.	*Don't be angry, pray.*
Vous êtes un paresseux.	*You are an idle boy.*
Vous ne savez jamais votre leçon.	*You never know your lesson.*
Ne soyez par si entêté.	*Do not be so stubborn.*
C'est honteux.	*It is a shame.*

Vous devriez rougir de honte,	*You ought to be ashame.*
Taisez vous.	*Hold your tongue.*
On ne saurait s'entendre.	*We cannot hear each other speak.*
Que faites vous là?	*What are you doing there?*
Monsieur, je cherche ma grammaire.	*Sir I am looking for my grammar.*
Où est votre ardoise?	*Where is your slate?*
Je viens de la prendre.	*I have just now taken it.*
Quelle heure est-il?	*What o'clock is it?*
Nous pouvons donc sortir.	*Then we may go out.*
Avez vous reçu des nouvelles?	*Have you received any news?*
Oui.	*Yes.*
Est-il vrai?	*Is it true?*
Certainement.	*Certainly.*
Le croyez-vous?	*Do you believe it?*
Je l'ai ouï dire.	*I heard it.*
Qui-est-ce qui vous l'a dit?	*Who told you so?*
Une personne digne de foi.	*A credible person.*
Les bruits sont quelquefois sans fondement.	*Reports are sometimes unfounded.*
Vous le saurez demain.	*You will know it to-morrow.*
Savez vous votre leçon?	*Do you know your lesson?*
Pas encore.	*Not yet.*
Elle est très difficile.	*It is very difficult.*
Vous êtes un paresseux.	*You are a lazy.*
Je vous demande pardon.	*I beg your pardon.*
Je vous accorde dix minutes de plus.	*I give you ten minutes more:*
A présent je la sais.	*Now I know it.*
Etes-vous sûr de cela?	*Are you sure of it?*
La savez vous parfaitement?	*Do you know it perfectly?*

Oui, Monsieur.	*Yes, sir.*
Avez vous fait votre thême?	*Have you done your exercise?*
Oui, Monsieur.	*Yes, sir.*
Voyons.	*Let us see.*
Il est plein de fautes.	*It is full of faults.*
Vous n'avez pas lu les règles.	*You did not look at the rules.*
Vous ne faites point de progrès.	*You do not improve.*
Allez le refaire et me l'apportez.	*Go and do it again, and bring it to me.*
Combien êtes-vous?	*How many are you?*
Vingt.	*Twenty.*
Appelez Francis.	*Call Francis.*
Faites vite, la cloche sonne.	*Make haste, the bell is ringing.*
Où en sommes nous restés?	*Where did we leave off?*
Jusqu'où lirons nous?	*How far shall we read?*
Vous lisez trop vite et trop bas.	*You read too fast too low.*
Lisez plus doucement.	*Read more slowly.*
Je ne vous comprends pas.	*I do not understand you.*
Vous ne faites que bredouiller.	*You do nothing but stammer.*
Qui est-ce qui fait ce bruit là?	*Who makes that noise?*
Silence!	*Silence!*

ADVERBES DE MANIERE.

Sagement,	*wisely.*	Honnêtement,	*civilly.*
Sottement,	*foolishly.*	Amicalement,	*friendly.*
Bêtement,	*sillily.*	Avec douceur,	*gently.*
Sérieusement,	*seriously.*	Doucement,	*softly.*

Lentement,	*slowly.*	Sans raison.	*without a cause.*
A la hâte,	*hastily.*	Sans cérémonie.	*without ceremony.*
Tout beau!	*fair and softly!*	Tout-à-coup,	*suddenly.*
A dessein.	*designedly.*	Tout de suite,	*abruptly.*
Sans le vouloir.	*unintentionally.*	Avec gourmandise,	*greedily.*
Par mégarde,	*unawares.*	Avec colère,	*angrily.*
Inconsidérément,	*inconsiderately.*	Rudement,	*roughly.*
Volontiers,	*willingly.*	Heureusement,	*luckily.*
A regret,	*unwillingly.*	Par bonheur,	*happily.*
De bon cœur.	*heartily.*	Malheureusement,	*unfortunately*
Pour rire,	*for fun.*	Misérablement,	*wretchedly.*
En badinant,	*in jest.*	Vitement,	*quickly.*
Avec malice,	*slyly.*	Grandement,	*handsomely.*
Avec vivacité,	*smartly.*	Secrètement,	*privately.*
Exprès,	*on purpose.*	Ouvertement,	*openly.*
Au hasard,	*at random.*		
Au naturel,	*to the life.*		

PHRASES ELEMENTAIRES.

Vous avez agi fort sagement.	*You have done very wisely.*
Il se comporte comme un sot.	*He behaves very foolishly.*
Elle répondit bêtement qu'elle ne parlait pas sérieusement.	*She answered sillily that she didn't speak seriously.*
Il nous traita fort honnêtement.	*He treated us quite civilly.*

Dites-lui amicalement ce que c'est.	*Tell him friendly what it is.*
Surtout parlez-lui avec douceur.	*Above all speak to him gently.*
Avancez doucement.	*Come on softly.*
Que vous marchez lentement!	*How slowly you walk!*
Vous parlez trop à la hâte.	*You speak to hastily.*
Tout beau, je vous prie!	*Fair and softly, pray!*
Il ne l'a pas fait à dessein.	*He did not do it designedly.*
Il l'a dit sans le vouloir.	*He said it unintentionally.*
Je l'ai pris par mégarde.	*I took it unawares.*
Ne parlez pas inconsidérément.	*Do not speak inconsiderately.*
J'y consens volontiers.	*I consent to it willingly.*
Il nous a laissés à regret.	*He left us unwillingly.*
Elle rit de bon cœut.	*She laughs heartily.*
Ce que j'en dis c'est pour rire.	*I say so for fun.*
Elle l'a dit en badinant.	*She spoke so in jest.*
Il la regardait avec malice.	*He was looking at her slyly.*
Elle la réprimanda sévèrement.	*She reproved him smartly.*
J'irai exprès.	*I will go on purpose.*
Ne parlez jamais au hasard.	*Never speak at random.*
Ce tableau est fait au naturel.	*This picture is done to the life.*
Vous me punissez trop sévèrement.	*You punish me too severely.*
L'enfant a été fouetté sans sujet.	*The child was whipped without a cause.*

Il s'assit sans cérémonie.	*He sat down without ceremony.*
Ma grand'mère mourut subitement.	*My grandmother died suddenly.*
Il se leva tout de suite, parla avec colère,	*He rose abruptly, spoke angrily,*
Et traita tout le monde fort durement.	*And treated all very roughly.*
Heureusement il s'en alla promptement.	*Luckily he went away quickly.*
Nous fûmes bien récompensés.	*We were handsomely rewarded.*
Ils sont dans une misérable situation.	*They are wretchedly situated.*
Je ne voudrais pas dire en particulier ce que je ne dirais pas en face.	*I would not say in private, what I would not speak openly.*
Quelques-uns étaient à pied, d'autres étaient à cheval.	*Some were on foot, others were on horseback*
Plusieurs vinrent par eau.	*Many came by water.*
Il me traite en père et me parle toujours avec bonté.	*He uses me fatherly and always speaks to me kindly.*
J'avoue franchement que j'ai parlé avec un peu d'humeur.	*I candidly confess I spoke somewhat peevishly.*

PRÉPOSITIONS.

Loin de,	*far from.*	A côté de,	*close to.*
Auprès de,	*by.*	Proche,	*near.*
Tout près de,	*just by.*	A couvert,	*under shelter.*

A l'abri de,	*secured from.*
A l'insu de,	*unknown to.*
Le long de,	*along the.*
Faute de,	*for want of.*
A raison de,	*at the rate of.*
Sur, hors de,	*out of...*
A cause de,	*on account of.*
Par rapport à moi,	*on my account.*
Par rapport à lui,	*on his account.*
A cause d'eux,	*on their account.*
Jusqu'à,	*till.*
Pour l'amour de,	*for the sake of.*
Pour l'amour de Dieu,	*for God's sake.*
Pour l'amour d'elle,	*for her sake.*
En moins de,	*In less than.*
Quant à,	*as to.*
A l'égard de,	*as for.*
Au milieu de,	*in the middle of....*
Malgré...	*in spite of...*
Après,	*after.*
Avant, devant,	*before.*
Derrière,	*behind.*
Durant, pendant,	*during.*

A, en, dans, chez,	*at, in.*
De la maison,	*from home.*
Envers, vers,	*towards.*
A l'égard de,	*with regard to.*
A l'égard de,	*with respect to.*
A travers, par,	*through.*
Par-dessus,	*over.*
Sur, dessus,	*on, upon.*
Sous, dessous,	*under.*
Entre,	*between.*
Entre, parmi,	*amongst.*
Autour de,	*round, around.*
Avec,	*with.*
Sans,	*without.*
Outre,	*besides.*
Selon, suivant,	*according to.*
A force de.	*by dint of.*
Voici,	*here is.*
Voilà,	*there is.*
Voici,	*here are.*
Voilà,	*there are.*
Le voici,	*here it is.*
Le voici,	*here he is.*
La voici,	*here she is.*
Les voici,	*here they are.*
Pour,	*for.*
Au-devant de,	*to meet.*
Hors de,	*outside of.*
Au-dedans de,	*inside of.*

Depuis,	*since.*	Conformément à,	*agreeably to.*
A, dans,	*to, into.*		
Au lieu de,	*instead of.*		

PHRASES ELEMENTAIRES.

Demeure-t-il loin d'ici?	*Does he live far from here?*
Il demeure auprès de l'église.	*He lives by the church.*
Tout près de la prison.	*Just by the goal.*
A côté de la comédie.	*Close to the play house.*
Proche la maison de ville.	*Near the town house.*
Mettez-vous à l'abri de la pluie.	*Get yourself under shelter from the rain.*
Personne n'est à l'abri de la médisance.	*None is secured from slander.*
Il l'a fait à mon insu, et à l'insu de tout le monde.	*He did it unknown to me, and unknown to every body.*
Nous nous promenions le long de la rivière.	*We were walking along the river.*
Il est mort faute de secours.	*He died for want of assistance.*
Il l'a vendu à raison d'une guinée.	*He sold it at the rate of a guinea.*
Sur quatre, il y en eut trois de tués.	*Out of four, three were killed.*
N'allez pas hors de la maison.	*Don't go out of the house.*
Je ne resterai pas par rapport à lui.	*I shall not stay on his account.*
Faites-le à cause de moi.	*Do it on my account.*
Je ne le ferai pour personne.	*I shall not do it on any one's account.*

Pour l'amour de Dieu soyez tranquille!	*For God's sake be quiet!*
Je le veux bien, pour l'amour d'elle.	*I will, for her sake.*
En moins d'une heure il fut prêt.	*In less than an hour he was ready.*
Quant à cela, c'est bien vrai.	*As for that it is very true.*
Pour moi, je n'en savais rien.	*As for me I knew nothing of it.*
A l'égard de ce qu'il a dit, ne le croyez pas.	*As to what he said dont believe it.*
Je me suis levé avant le jour.	*I rose before day.*
Ne vous tenez pas devant moi.	*Do not stand before me.*
Pourquoi restez vous derrière nous?	*Why do you stand behind us?*
Il est venu après vous.	*He came after you.*
Notre maison est bâtie au milieu de la cour.	*Our house stands in the middle of the yard.*
Il l'a fait malgré son père.	*He did it in spite of his father.*
Il lisait pendant le dîner.	*He was reading during dinner.*
Il n'a rien mangé depuis hier.	*He ate nothing since yesterday.*
Ils sont allés au Mexique.	*They are gone to Mexico.*
Ils tombèrent dans le fleuve.	*They fell into the river.*
Je m'en vais chez mon père.	*I am going to my father's.*
J'étais alors à Paris.	*I was then at Paris.*
Vous le trouverez dans la cour.	*You will find him in the yard.*
Il vient de chez lui.	*He is coming from home.*

Soyons reconnoissans envers lui.	*Let us be grateful towards him.*
Nous vînmes à travers les bois.	*We came through the woods*
Il regarda par le trou de la serrure.	*He looked through the key-hole.*
Il y avait de l'eau par-dessus la tête.	*There was water over one's head.*
Asseyez-vous sur mes genoux.	*Sit on my lap.*
Mettez-le sur la table.	*Lay it upon the table.*
Regardez sous le lit.	*Look under the bed.*
Asseyez-vous entre ces deux dames	*Sit between these two ladies.*
Point de querelle parmi nous!	*Let's have no quarrel amongst us!*
Il a fait le tour du monde.	*He went round the world.*
Il y a une promenade autour de la ville.	*There is a walk around the city.*
N'est-il pas venu avec vous?	*Did'nt he come with you?*
Nous sommes venus sans elle.	*We came without her.*
Il a deux fils, outre une nièce.	*He has two sons besides a niece.*
Selon vous, il a raison.	*According to you he is in the right.*
A force d'industrie il a réussi.	*By dint of industry he succeeded.*
Le voici! la voilà!	*Here he is! there she is!*
Les voici! les voilà!	*Here they are! there they are!*
Voici votre chapeau, voilà le vôtre.	*Here is your hat, there is yours.*
Ils vinrent au-devant de nous,	*They came to meet us agree-*

conformément à leur promesse.	*ably to their promise.*
Nous étions en dehors de la porte.	*We were outside of the gate.*

CONJONCTIONS.

Quand, lorsque.*	*When.*	Au moins,	*at least.*
Toutes les fois que,	*Whenever.*	Néanmoins,	*nevertheless.*
Aussitôt-que, dès que.	*As soon as.*	Nonobstant, malgré,	*notwithstanding.*
Comme, tout comme.	*As, just as.*	Autrement,	*otherwise, else.*
Puisque, depuis que.	*Since.*	Que (comparatif,)	*than.*
Pourvu que.	*Provided.*	Soit que,	*whether.*
Afin que, pour que.	*That.*	Ne . . . que,	*but, only.*
De manière que.	*So that.*	si ce n'est que,	*if but.*
Parce que,	*because.*	Plût à Dieu que,	*would to God.*
Pendant que,	*while.*	A Dieu ne plaise que,	*God forbid.*
Tandis que,	*whilst.*	Si (conditionnel,)	*if.*
Cependant,	*yet.*	Si (dubitatif,)	*whether.*
Quoique, quand même,	*though.*	Ou,	*either, or.*
Quoique, quand même,	*although,*	Ni,	*neither, nor.*
Mais,	*but.*	Car, en effet,	*for.*
Toutefois,	*however.*	Tant s'en faut que.	*so far.* —
		Jusqu'à ce que,	*till, until.*
		Dieu veuille que,	*God grant.*

PHRASES ELEMENTAIRES.

Venez quand il vous plaira.	*Come when you please.*
J'écris toutes les fois que je le peux.	*I write whenever I can.*
Allez-vous-en aussitôt que vous le voudrez.	*Go as soon as you choose.*
Il mange dès qu'il est levé.	*He eats as soon as he is up.*
Il se conduit comme son frère.	*He behaves as his brother.*
Comme il était tard, nous nous en allâmes.	*As it was late, we went away.*
Puisque vous le voulez, j'y consens.	*Since you will have it so, I agree to it.*
Il a maigri depuis qu'il est marié.	*He has fallen away since he married.*
Donnez-moi de l'argent que je paie mes dettes.	*Give me some money that I may pay my debts.*
Faites en sorte que tout soit prêt.	*Do so that every thing be ready.*
Pourvu qn'il y en ait assez, peu m'importe.	*So there is enough, I don't care.*
Allez, pourvu que vous reveniez de bonne heure.	*Go provided you return early.*
Je ne veux pas, parce que c'est trop cher et que vous n'en avez pas besoin.	*I will not because it is too dear, and you have no occasion for it.*
Je ne déjeune jamais à moins que je n'aie du café.	*I never breakfast unless I have some coffee.*
Restez ici pendant que je vais lui parler.	*Stay here while I go and speak to him.*
Il écrivait pendant que nous dînions.	*He was writing whilst we ate dinner.*

Elle est aimable quoique un peu âgée,	*She is amiable though rather old.*
Quand même ce serait vrai, vous ne devriez pas en parler.	*Although it should be true, you should not mention it.*
Il est vif; toutefois c'est un bon homme.	*He is hasty; however he is a good man.*
Il n'a pas voulu venir malgré tout ce que j'ai pu lui dire.	*He would not come notwithstanding all I could say to him.*
Faites ce qu'on vous dit, ou bien allez-vous-en.	*Do as you are bid, else be gone.*
Je ne suis pas plus âgé que vous.	*I am not older than you.*
Que vous le soyez ou non, peu m'importe.	*Whether you are or not, what is that to me.*
Je n'ai que quarante ans.	*I am but forty. I am only forty.*
Il n'y a pas de nouvelles si ce n'est que la paix est faite.	*There is no news if but pease is made.*
Plût à Dieu que cela fût vrai.	*Would to God it were true!*
A Dieu ne plaise que la guerre dure.	*God forbid the war should last.*
Si la paix est faite, elle sera durable.	*If peace is made it will be a lasting one.*
Dieu le veuille! mais je doute qu'on puisse ajouter foi à une telle nouvelle.	*God gran it! but I doubt whether we may credit such a report.*
Je ne sais si elle est mariée.	*I do not know whether she is married.*
Ou vous causez, ou vous jouez.	*You either talk or play.*

Vous ne lisez ni n'écrivez.	*You neither read nor write.*
Tant s'en faut que je vous blâme, qu'au contraire je vous loue.	*I am so far from blaming you, that on the contrary I give you praise.*
Attendez jusqu'à ce que je revienne.	*Wait until I return.*

Les métiers, les professions, les arts, les scien:es, etc.

Un boulanger,	*a baker.*
Uu boucher,	*a butcher.*
Un coutelier,	*a cutler.*
Un chapelier,	*a hatter.*
Un menuisier,	*a joiner.*
Un charpentier,	*a carpenter.*
Un maréchal,	*a farrier.*
Un tisserand,	*a weaver.*
Un meûnier,	*a miller.*
Un vitrier,	*a glazier.*
Uu sellier,	*a saddler.*
Un papetier,	*a stationer.*
Un imprimeur,	*a printer.*
Un libraire,	*a bookseller.*
Un graveur,	*an engraver.*
Un teinturier,	*a dyer.*
Un peintre (enminiature,)	*a linner.*
Un fermier,	*a farmer.*
Un épicier,	*a grocer.*
Un avocat,	*a lawyer.*
Un banquier,	*a banker,*
Un courtier,	*a broker.*
Un brasseur,	*a brewer.*
Un tonnelier,	*a cooper.*
Un plombier,	*a plumber.*
Un plâtrier,	*a plasterer.*
Un marchand de bas,	*a hosier.*
Un mercier,	*a habredasher.*
Un parfumeur,	*a perfumer.*
Un fabricant,	*a manufacturer.*
Un marchand de toile,	*a linen draper.*
Un marchand de drap,	*a woolen draper.*
Un cafetier,	*a coffee house keeper.*
Un relieur,	*a book binder.*
Un perruquier,	*a hair dresser.*
Un tanneur,	*a leather dresser.*
Un maçon,	*a brick layer.*

French	English
Un quincaillier,	*an iron monger.*
Un chandelier,	*a tallow chandler.*
Un cordonnier,	*a shoe maker.*
Un horloger,	*a watch maker.*
Un cordier,	*a rope maker.*
Une couturière	*a mantua maker.*
Un joaillier,	*a gold smith.*
Un orfévre,	*a silver smith.*
Un serrurier,	*a lock smith.*
Un taillandier,	*a black smith.*
Une lingère,	*a seamstress.*
Un pâtissier,	*a pastry cook.*
Un tapissier,	*an upholsterer.*
Un marchand, un négociant,	*a merchant.*
Un marchand de vin,	*a wine merchant.*
Un marchand de charbon,	*a coal merchant.*
Un ecclésiastique,	*a clergy-man.*
Un grènetier,	*a seed-man.*
Un charretier,	*a cart-man.*
Un bûcheron,	*a wood-man.*
Un cocher,	*a coach-man.*
Un laquais,	*a foot-man,*
La peinture,	*painting.*
Un ferblantier,	*a tin-man.*
Un cabaretier,	*a publican.*
Un médecin,	*a physician.*
Un chirurgien,	*a surgeon.*
Un apothicaire	*an apothecary.*
Un procureur,	*an attorney.*
Un commis,	*a clerk.*
Un officier,	*an officer.*
Un huissier,	*a constable.*
Un juge,	*a judge.*
Un soldat,	*a soldier.*
Un matelot,	*a sailor.*
Un capitaine,	*a captain.*
Le second,	*the 1st. mate.*
Le lieutenant,	*the 2d. mate.*
Un garde-marine,	*a midshipman.*
Un mousse,	*a cabin boy.*
Un cuisinier,	*a cook.*
Un maître, d'hôtel,	*a steward.*
Une femme de chambre,	*a lady's maid.*
Une laitière,	*a milk maid.*
Un charron,	*a cart wright.*
Un voilier,	*a sail maker.*
Un encanteur,	*an auctioneer.*
La médecine,	*physic.*
Un officier de génie,	*an engineer.*
Le dessin,	*a drawing.*
L'algèbre,	*algebra.*

La danse,	*dancing.*
L'escrime,	*fencing.*
L'équitation,	*riding.*
L'astronomie,	*astronomy.*
La géographie,	*geography.*
L'anatomie,	*anatomy.*
La chirurgie,	*surgery.*
La chimie,	*chymistry.*
La physique,	*natural philosophy.*
Les mathématiques,	*mathematics.*
La navigation,	*navigation.*
La fortification	*fortification.*
La théologie,	*divinity.*
Le droit,	*the law.*
La sculpture,	*statuary.*
La poésie,	*poetry.*
La politique,	*policy.*
L'agriculture,	*husbandry.*

Conjugaison du verbe auxiliaire Avoir, **to have,** ***avec affirmation et négation.***

INFINITIF

Présent.	*Gérondif.*	*Participe.*
Avoir, *to have.*	Ayant, *having.*	Eu, eue, *had.*

INDICATIF

Présent.

J'ai, Tu as, Il a, Nous avons, Vous avez, Ils ont.	*I have, &c.*	Je n'ai pas, Tu n'as pas, Il n'a pas, Nous n'avons pas, Vous n'avez pas, Ils n'ont pas.	*I have not, &c.*

Composé du Présent.

J'ai eu, Tu as eu, Il a eu, Nous avons eu, Vous avez eu, Ils ont eu.	*I have had, &c.*	Je n'ai pas eu, Tu n'as pas eu, Il n'a pas eu, Nous n'avons pas eu, Vous n'avez pas eu, Ils n'ont pas eu.	*I have not had, &c.*

Imparfait.

J'avais,	*I had, &c.*	Je n'avais pas,	*I had not, &c.*
Tu avais,		Tu n'avais pas,	
Il avait,		Il n'avait pas,	
Nous avions,		Nous n'avions pas,	
Vous aviez,		Vous n'aviez pas,	
Ils avaient.		Ils n'avaient pas.	

Composé de L'imparfait.

J'avais eu,	*I had had, &c.*	Je n'avais pas eu,	*I had not had, &c.*
Tu avais eu,		Tu n'avais pas eu,	
Il avait eu,		Il n'avait pas eu,	
Nous avions eu,		Nous n'avions pas eu,	
Vous aviez eu,		Vous n'aviez pas eu,	
Ils avaient eu.		Ils n'avaient pas eu.	

Parfait.

J'eus,	*I had, &c.*	Je n'eus pas,	*I had not, &c.*
Tu eus,		Tu n'eus pas,	
Il eut,		Il n'eut pas,	
Nous eûmes,		Nous n'eûmes pas,	
Vous eûtes,		Vous n'eûtes pas,	
Ils eurent.		Ils n'eurent pas.	

Composé du Parfait.

J'eus eu,	*I had had, &c.*	Je n'eus pas eu,	*I had not had, &c.*
Tu eus eu,		Tu n'eus pas eu,	
Il eut eu,		Il n'eut pas eu,	
Nous eûmes eu,		Nous n'eûmes pas eu,	
Vous eûtes eu,		Vous n'eûtes pas eu,	
Ils eurent eu.		Ils n'eurent pas eu.	

Futur.

J'aurai,	*I will have &c.*	Je n'aurai pas,	*I will not have, &c.*
Tu auras,		Tu n'auras pas,	
Il aura,		Il n'aura pas,	
Nous aurons,		Nous n'aurons pas,	
Vous aurez,		Vous n'aurez pas	
Ils auront,		Ils n'auront pas,	

Composé du futur.

J'aurai eu,	*I will have had, &c.*	Je n'aurai pas eu,	*I will not have had, &c.*
Tu auras eu,		Tu n'auras pas eu,	
Il aura eu,		Il n'aura pas eu,	
Nous aurons eu,		Nous n'aurons pas eu,	
Vous aurez eu,		Vous n'aurez pas eu,	
Ils auront eu.		Ils n'auront pas eu.	

Conditionne .

J'aurais,	*I would have, &c.*	Je n'aurais pas,	*I would not have, &c.*
Tu aurais,		Tu n'aurais pas,	
Il aurait,		Il n'aurait pas,	
Nous aurions,		Nous n'aurions pas,	
Vous auriez,		Vous n'auriez pas,	
Ils auraient.		Ils n'auraient pas.	

Composé du Conditionnel.

J'aurais eu,	*I would have had, &c.*	Je n'aurais pas eu,	*I would not have had, &c.*
Tu aurais eu,		Tu n'aurais pas eu,	
Il aurait eu,		Il n'aurait pas eu,	
Nous aurions eu,		Nous n'aurions pas eu,	
Vous auriez eu,		Vous n'auriez pas eu,	
Ils auraient eu.		Ils n'auraient pas eu.	

Impératif.

Aie,	*have (thou.)*	N'aie pas,	*have not.*
Qu'il ait,	*let him have.*	Qu'il n'ait pas,	*let him not have.*
Qu'elle ait,	*let her have,*	Qu'elle n'ait pas,	*let her not have.*
Ayons,	*let us have.*	N'ayons pas,	*let us not have.*
Ayez,	*have (ye.)*	N'ayez pas,	*have not.*
Qu'ils aient,	*let them have.*	Qu'ils n'aient pas,	*let them not have.*

SUBJONCTIF.

Présent.

Que j'aie,	*That I may have, &c.*	Que je n'aie pas,	*That I may not have, &c.*
Que tu aies,		Que tu n'aies pas,	
Qu'il ait,		Qu'il n'ait pas,	
Que nous ayons,		Que nous n'ayons pas,	
Que vous ayez,		Que vous n'ayez pas,	
Qu'ils aient.		Qu'ils n'aient pas.	

Composé du Présent.

Que j'aie eu,	*That I may have had, &c.*	Que je n'aie pas eu,	*That I may not have had, &c.*
Que tu aies eu,		Que tu n'aies pas eu,	
Qu'il ait eu,		Qu'il n'ait pas eu,	
Que nous ayons eu,		Que nous n'ayons pas eu,	
Que vous ayez eu,		Que vous n'ayez pas eu,	
Qu'ils aient eu.		Qu'ils n'aient pas eu.	

Imparfait.

Que jeusse,	*That I might have, &c.*	Que je n'eusse pas,	*That I might not have, &c.*
Que tu eusses,		Que tu n'eusses pas,	
Qu'il eût,		Qu'il n'eût pas,	
Que nous eussions,		Que nous n'eussions pas,	
Que vous eussiez,		Que vous n'eussiez pas,	
Qu'ils eussent.		Qu'ils n'eussent pas.	

Composé de L'imparfait.

Que j'eusse eu,	*That I might have had, &c.*	Que je n'eusse pas eu,	*That I might not have had, &c.*
Que tu eusses eu,		Que tu n'eusses pas eu,	
Qu'il eût eu,		Qu'il n'eût pas eu,	
Que nous eussions eu,		Que nous n'eussions pas eu,	
Que vous eussiez eu,		Que vous n'eussiez pas eu,	
Qu'ils eussent eu.		Qu'ils n'eussent pas eu.	

Conjugaisons du verbe Avoir, to have, *avec interrogation.*

INDICATIF.

Présent.

Ai-je?	*Have I? &c.*	N'ai-je pas?	*Have I not? &c.*
As-tu?		N'as-tu pas?	
A-t-il?		N'a-t-il pas?	
Avons-nous?		N'avons-nous pas?	
Avez-vous?		N'avez vous pas?	
Ont-ils?		N'ont-ils pas?	

Composé.

Ai-je eu?	*Have I had? &c.*	N'ai-je pas eu?	*Have I not had? &c.*
As-tu eu?		N'as-tu pas eu?	
A-t-il eu?		N'a-t-il pas eu?	
Avons-nous eu?		N'avons-nous pas eu?	
Avez-vous eu?		N'avez-vous pas eu?	
Ont-ils eu?		N'ont-ils pas eu?	

Imparfait.

Avais-je?	*Had I? &c.*	N'avais-je pas?	*Had I not? &c.*
Avais-tu?		N'avais-tu pas?	
Avait-il?		N'avait-il pas?	
Avions-nous?		N'avions-nous pas?	
Aviez-vous?		N'aviez-vous pas?	
Avaient-ils?		N'avaient-ils pas?	

Composé.

Avais-je eu?	*Had I had? &c.*	N'avais-je pas eu?	*Had I not had? &c.*
Avais-tu eu?		N'avais-tu pas eu?	
Avait-il eu?		N'avait-il pas eu?	
Avions-nous eu?		N'avions-nous pas eu?	
Aviez-vous eu?		N'aviez-vous pas eu?	
Avaient-ils eu?		N'avaient-ils pas eu?	

Parfait.

Eus-je?	*Had I? &c.*	N'eus-je pas?	*Had I not &c.*
Eus-tu?		N'eus-tu pas?	
Eut-il?		N'eût-il pas?	
Eûmes-nous?		N'eûmes-nous pas?	
Eùtes-vous?		N'eûtes-vous pas?	
Eurent-ils?		N'eurent-ils pas?	

Composé.

Eus-je eu?	*Had I had? &c.*	N'eus-je pas eu?	*Had I not had? &c.*
Eus-tu eu?		N'eus-tu pas eu?	
Eut-il eu?		N'eut-il pas eu?	
Eûmes-nous eu?		N'eûmes-nous pas eu?	
Eûtes-vous eu?		N'eûtes-vous pas eu?	
Eurent-ils eu?		N'eurent-ils pas eu?	

Futur.

Aurai-je?	*Shall I have?* &c.	N'aurai-je pas?	*Shall I not have?* &c.
Auras-tu?		N'auras-tu pas?	
Aura-t-il?		N'aura-t-il pas?	
Aurons-nous?		N'aurons-nous pas?	
Aurez-vous?		N'aurez-vous pas?	
Auront-ils?		N'auront-ils pas?	

Composé.

Aurai-je eu?	*Shall I have had?* &c.	N'aurai-je pas eu?	*Shall I not have had?* &c.
Auras-tu eu?		N'auras-tu pas eu?	
Aura-t-il eu?		N'aura-t-il pas eu?	
Aurons-nous eu?		N'aurons-nous pas eu?	
Aurez-vous eu?		N'aurez-vous pas eu?	
Auront-ils eu?		N'auront-ils pas eu?	

Conditionnel.

Aurais-je?	*Should I have?* &c.	N'aurais-je pas?	*Should I not have?* &c.
Aurais-tu?		N'aurais-tu pas?	
Aurait-il?		N'aurait-il pas?	
Aurions-nous?		N'aurions-nous pas?	
Auriez-vous?		N'auriez-vous pas?	
Auraient-ils?		N'auraient-ils pas?	

Composé.

Aurais-je eu?	*Should I have had?* &c.	N'aurais-je pas eu?	*Should I not have had?* &c.
Aurais-tu eu?		N'aurais-tu pas eu?	
Aurait-il eu?		N'aurait-il pas eu?	
Aurions-nous eu?		N'aurions-nous pas eu?	
Auriez-vous eu?		N'auriez-vous pas eu?	
Auraient-ils eu?		N'auraient-ils pas eu?	

Conjugaison du verbe auxiliaire Etre, to be; *avec affirmation et négation.*

INFINITIF.

Présent.	*Gérondif.*	*Participe.*
Etre, *to be.*	Etant, *being.*	Eté, *been.*

INDICATIF.

Présent.

Je suis. Tu es. Il est. Nous sommes. Vous êtes. Ils sont.	*I am, &c.*	Je ne suis pas. Tu n'es pas. Il n'est pas. Nous ne sommes pas. Vous n'êtes pas. Ils ne sont pas.	*I am not, &c.*

Composé.

J'ai été. Tu as été. Il a été. Nous avons été. Vous avez été. Ils ont été.	*I have been, &c*	Je n'ai pas été. Tu n'as pas été. Il n'a pas été. Nous n'avons pas été. Vous n'avez pas été. Ils n'ont pas été.	*I have not been, &c.*

Imparfait.

J'étais. Tu etais. Il était. Nous étions. Vous étiez. Ils étaient.	*I was, &c.*	Je n'étais pas. Tu n'étais pas. Il n'était pas. Nous n'étions pas. Vous n'etiez pas. Ils n'étaient pas.	*I was not, &c.*

Composé.

J'avais été,	*I had been, &c.*	Je n'avais pas été.	*I had not been, &c.*
Tu avais été.		Tu n'avais pas été.	
Il avait été.		Il n'avait pas été.	
Nous avions été.		Nous n'avions pas été.	
Vous aviez été.		Vous n'aviez pas été.	
Ils avaient été.		Ils n'avaient pas été.	

Parfait.

Je fus.	*I was, &c.*	Je ne fus pas.	*I was not, &c.*
Tu fus.		Tu ne fus pas.	
Il fut.		Il ne fut pas.	
Nous fûmes.		Nous ne fûmes pas.	
Vous fûtes.		Vous ne fûtes pas.	
Ils furent.		Ils ne furent pas.	

Composé.

J'eus été.	*I had been, &c.*	Je n'eus pas été.	*I had not been, &c.*
Tu eus été.		Tu n'eus pas été.	
Il eut été.		Il n'eut pas été.	
Nous eûmes été.		Nous n'eûmes pas été.	
Vous eûtes été.		Vous n'eûtes pas été.	
Ils eurent été.		Ils n'eurent pas été.	

Futur.

Je serai.	*I shall be, &c.*	Je ne serai pas.	*I shall not be &c.*
Tu seras.		Tu ne seras pas.	
Il sera.		Il ne sera pas.	
Nous serons.		Nous ne serons pas.	
Vous serez.		Vous ne serez pas.	
Ils seront.		Ils ne seront pas.	

Composé.

J'aurai été. Tu auras été. Il aura été. Nous aurons été. Vous aurez été. Il auront été.	*I shall have been, &c.*	Je n'aurai pas été. Tu n'auras pas été. Il n'aura pas été. Nous n'aurons pas été. Vous n'aurez pas été. Ils n'auront pas été.	*I shall not have been, &c.*

Conditionnel.

Je serais. Tu serais. Il serait. Nous serions. Vous seriez. Ils seraient.	*I should be, &c.*	Je ne serais pas. Tu ne serais pas. Il ne serait pas. Nous ne serions pas. Vous ne seriez pas. Ils ne seraient pas.	*I should not be, &c.*

Composé.

J'aurais été. Tu aurais été. Il aurait été. Nous aurions été. Vous auriez été. Ils auraient été.	*I should have been, &c.*	Je n'aurais pas été. Tu n'aurais pas été. Il n'aurait pas été. Nous n'aurions pas été. Vous n'auriez pas été. Ils n'auraient pas été.	*I should not have been, &c.*

Impératif.

Sois. Qu'il soit. Qu'elle soit. Soyons. Soyez. Qu'ils soient.	*Be, (thou.) &c*	Ne sois pas. Qu'il ne soit pas. Qu'elle ne soit pas. Ne soyons pas. Ne soyez pas. Qu'ils ne soient pas.	*Be not, &c.*

SUBJONCTIF.

Présent.

Il faut que je sois.	*I must be, &c.*	Il faut que je ne sois pas.	*I must not be, &c.*
Il faut que tu sois.		Il faut que tu ne sois pas.	
Il faut qu'il soit.		Il faut qu'il ne soit pas.	
Il faut que nous soyons.		Il faut que nous ne soyons pas.	
Il faut que vous soyez.		Il faut que vous ne soyez pas.	
Il faut qu'ils soient.		Il faut qu'ils ne soient pas.	

Composé.

Il a fallu que j'aie été.	*I must have been, &c.*	Il a fallu que je n'aie pas été.	*I must not have been, &c.*
Il a fallu que tu aies été.		Il a fallu que tu n'aies pas été.	
Il a fallu qu'il ait été.		Il a fallu qu'il n'ait pas été.	
Il a fallu que nous ayons été.		Il a fallu que nous n'ayons pas été.	
Il a fallu que vous ayez été.		Il a fallu que vous n'ayez pas été.	
Il a fallu qu'ils aient été.		Il a fallu qu'ils n'aient pas été.	

Imparfait.

Plut à Dieu que je fusse.	*Would to God I were, &c.*	Plut à Dieu que je ne fusse pas.	*Would to God I were not, &c.*
Plut à Dieu que tu fusses.		Plut à Dieu que tu ne fusses pas.	
Plut à Dieu qu'il fût.		Plut à Dieu qu'il ne fût pas.	
Plut à Dieu que nous fussions.		Plut à Dieu que nous ne fussions pas.	
Plut à Dieu que vous fussiez.		Plut à Dieu que vous ne fussiez pas.	
Plut à Dieu qu'ils fussent.		Plut à Dieu qu'ils ne fussent pas.	

Composé.

Quoique j'eusse été.	*Though I might have been, &c.*	Quoique je n'eusse pas été.	*Though I might not have been, &c.*
Quoique tu eusses été.		Quoique tu n'eusses pas été.	
Quoiqu'il eût été.		Quoiqu'il n'eût pas été.	
Quoique nous eussions été.		Quoique nous n'eussions pas été.	
Quoique vous eussiez été.		Quoique vous n'eussiez pas été.	
Quoiqu'ils eussent été.		Quoiqu'ils n'eussent pas été.	

Conjugaison du verbe Etre, to be; *avec interrogation.*

INDICATIF

Présent.

Suis-je?	*Am I? &c.*	Ne suis-pas?	*Am I not? &c.*
Es-tu?		N'es-tu pas?	
Est-il?		N'est-il pas?	
Est-elle?		N'est-elle pas?	
Sommes-nous?		Ne sommes-nous pas?	
Etes-vous?		N'êtes-vous pas?	
Sont-ils?		Ne sont-ils pas?	

Composé.

Ai-je été?	*Have I been? &c.*	N'ai-je pas été?	*Have I not been? &c.*
As tu été?		N'as tu pas été?	
A-t-il été?		N'a-t-il pas été?	
Avons-nous été?		N'avons nous pas été?	
Avez-vous été?		N'avez-vous pas été?	
Ont-ils été?		N'ont-ils pas été?	

Imparfait.

Etais-je?	*Was I? &c.*	N'étais-je pas?	*Was I not? &c*
Etais-tu?		N'étais-tu pas?	
Etait-il?		N'était-il pas?	
Etions-nous?		N'étions-nous pas?	
Etiez-vous?		N'étiez-vous pas?	
Etaient-ils?		N'étaient-ils pas?	

Composé.

Avais-je été?	*Had I been? &c.*	N'avais-je pas été?	*Had I not been? &c.*
Avais-tu été?		N'avais-tu pas été?	
Avait-il été?		N'avait-il pas été?	
Avions-nous été?		N'avions-nous pas été?	
Aviez-vous été?		N'aviez vous pas été?	
Avaient-ils été?		N'avaient ils pas été?	

Parfait.

Fus-je?	*Was I? &c.*	Ne fus-je pas?	*Was I not? &c.*
Fus-tu?		Ne fus-tu pas?	
Fut-il?		Ne fut-il pas?	
Fûmes-nous?		Ne fûmes-nous pas?	
Fûtes-vous?		Ne fûtes-vous pas?	
Furent-ils?		Ne furent-ils pas?	

Composé.

Eus-je été?	*Had I been? &c.*	N'eus-je pas été?	*Had I not been? &c.*
Eus-tu éte?		N'eus-tu pas été?	
Eut-il été?		N'eut-il pas été?	
Eûmes-nous été?		N'eûmes-nous pas été?	
Eûtes-vous été?		N'eûtes-vous pas été?	
Eurent-ils été?		N'eurent-ils pas été?	

Futur.

Serai-je?	*Shall I be? &c.*	Ne serai-je pas?	*Shall I not be? &c.*
Seras-tu?		Ne seras-tu pas?	
Sera-t-il?		Ne sera-t-il pas?	
Serons-nous?		Ne serons-nous pas?	
Serez-vous?		Ne serez vous pas?	
Seront-ils?		Ne seront-ils pas?	

Composé.

Aurai-je été?	*Shall I have been? &c.*	N'aurai-je pas été?	*Shall I not have been? &c.*
Auras-tu été?		N'auras-tu pas été?	
Aura-t-il été?		N'aura-t-il pas été?	
Aurons-nous été?		N'aurons-nous pas été?	
Aurez-vous été?		N'aurez-vous pas été?	
Auront-ils été?		N'auront-ils pas été?	

Conditionnel.

Serais-je?	*Should I be? &c*	Ne serais-je pas?	*Should I not be? &c.*
Serais-tu?		Ne serais-tu pas?	
Serait-il?		Ne serait-il pas?	
Serions-nous?		Ne serions-nous pas?	
Seriez-vous?		Ne seriez-vous pas?	
Seraient-ils?		Ne seraient-ils pas?	

Composé.

Aurais-je été? Aurais-tu été? Aurait-il été? Aurions-nous été? Auriez-vous été? Auraient-ils été?	*Should I have been? &c.*	N'aurais-je pas été? N'aurais-tu pas été? N'aurait-il pas été? N'aurions-nous pas été? N'auriez-vous pas été? N'auraient-ils pas été?	*Should I not have been? &c.*

Conjugaison du verbe Y avoir, there to be; *avec affirmation, négation et interrogation.*

Présent.

Il y a,	*there is.* *there are.*	Il n'y a pas.	*there is not.* *there are not,*
Y a-t-il?	*Is there?* *are there?*	N'y a-t-ilpas?	*is there not?* *are there not?*

Composé.

Il y a eu.	*there has been.*	Il n'y a pas eu,	*there has not been.*
Y a-t-il eu?	*has there been?*	N'y a-t-il pas eu?	*has there not been?*

Imparfait.

Il y avait.	*there was.* *there were.*	Il n'y avait pas.	*there was not.* *there were not.*
Y avait-il?	*was there?* *were there?*	N'y avait-il pas?	*was there not?* *were there not?*

Composé.

Il y avait eu.	*there had been.*	Il n'y avait pas eu.	*there had not been.*
Y avait-il eu?	*had there been?*	N'y avait-il pas eu?	*had there not been?*

Parfait.

Il y eut,	*there was, there were.*	Il n'y eut pas.	*there was not. there were not,*
Y eut-il?	*was there? were there?*	N'y eut-il pas?	*was there not. were there not?*

Composé.

Il y eut eu,	*there had been.*	Il n'y eut pas eu,	*there had not been.*
Y eut-il eu?	*had there been?*	N'y eut-il pas eu?	*had there not been?*

Futur.

Il y aura,	*there will be?*	Il n'y aura pas.	*there will not be.*
Y aura-t-il?	*will there be?*	N'y aura-t-il pas?	*will there not be?*

Composé.

Il y aura eu.	*there will have been.*	Il n'y aura pas eu.	*there will not have been.*
Y aura-t-il eu?	*will there have been.*	N'y aura-t-il pas eu?	*will there not have been?*

Conditionnel.

Il y aurait,	*there would be.*	Il n'y aurait pas.	*there would not be.*
Y aurait-il?	*would there be?*	N'y aurait-il pas?	*would there not be?*

Composé.

Il y aurait eu.	*there would have been.*	Il n'y aurait pas eu.	*there would not h. been.*
Y aurait-il eu?	*would there have been?*	N'y aurait-il pas eu?	*would th. not have been?*

Impératif.

Qu'il y ait,	*let there be.*	Qu'il n'y ait pas,	*let there not be.*

Subjonctif.

Il faut qu'il y ait.	*there must be.*	Il faut qu'il n'y ait pas,	*there must not be.*

Composé.

Il faut qu'il y ait eu.	*there must have been.*	Il faut qu'il n'y ait pas eu,	*there must not have been.*

Imparfait.

Afin qu'il y eût.	*that there might be.*	Afin qu'il n'y eût pas,	*that there might not be.*

Composé.

Afin qu'il y eût eu. *that there might have been.*	Afin qu'il n'y eût pas eu. *that there might not have been.*

Conjugaison d'un verbe régulier, avec négation.

INFINITIF.

Présent.	*Gérondif.*	*Participe.*
Jouer, *to play.*	Jouant, *playing.*	Joué, *played.*

INDICATIF.

Présent.

Je ne joue pas.
Tu ne joues pas.
Il ne joue pas.
Nous ne jouons pas.
Vous ne jouez pas.
Ils ne jouent pas.

I do not play, &c.
I am not playing, &c.

Composé.

Je n'ai pas joué.
Tu n'as pas joué.
Il n'a pas joué.
Nous n'avons pas joué.
Vous n'avez pas joué.
Ils n'ont pas joué.

I have not played, &c.
I have not been playing, &c.

Imparfait.

Je ne jouais pas.
Tu ne jouais pas.
Il ne jouait pas.
Nous ne jouions pas.
Vous ne jouiez pas.
Ils ne jouaient pas.

I did not play, &c.
I was not play-ing, &c.

Composé.

Je n'avais pas joué.
Tu n'avais pas joué.
Il n'avait pas joué.
Nous n'avions pas joué.
Vous n'aviez pas joué.
Ils n'avaient pas joué.

I had not play-ed, &c.
I had not been playing, &c.

Parfait et Composé.

Je ne jouai pas.
Tu ne jouas pas.
Il ne joua pas.
Nous ne jouâmes pas.
Vous ne jouâtes pas.
Ils ne jouèrent pas.

I played not, &c.

Je n'eus pas joué.
Tu n'eus pas joué.
Il n'eût pas joué.
Nous n'eûmes pas joué.
Vous n'eûtes pas joué.
Ils n'eurent pas joué.

I had not play-ed, &c.

Futur.

Je ne jouerai pas
Tu ne joueras pas.
Il ne jouera pas.
Nous ne jouerons pas.
Vous ne jouerez pas.
Ils ne joueront pas.

I shall not play, &c.
I will not be playing, &c.

Composé.

Je n'aurai pas joué.
Tu n'auras pas joué.
Il n'aura pas joué.
Nous n'aurons pas joué.
Vous n'aurez pas joué.
Ils n'auront pas joué.

I shall not have played &c.
I will not have been playing, &c.

Conditionnel.

Je ne jouerais pas.
Tu ne jouerais pas.
Il ne jouerait pas.
Nous ne jouerions pas.
Vous ne joueriez pas.
Ils ne joueraient pas.

I should not play, &c.
I would not be playing, &c.

Composé.

Je n'aurais pas joué.
Tu n'aurais pas joué.
Il n'aurait pas joué.
Nous n'aurions pas joué.
Vous n'auriez pas joué.
Ils n'auraient pas joué.

I should not have played, &c.
I would not have been playing, &c.

Imparfait.

Ne joue pas,	*Do not play.*
Qu'il ne joue pas,	*Let him not play.*
Qu'elle ne joue pas,	*Let her not play.*
Ne jouons pas,	*Let us not play.*
Ne jouez pas,	*Do not play.*
Qu'ils ne jouent pas,	*Let them not play.*

SUBJONCTIF.

Présent.

Il ne faut pas que	je joue, tu joues. il joue. nous jouions. vous jouiez. ils jouent.	*I must not play &c.*	Pour que, afin que,	je ne joue pas. tu ne joues pas. il ne joue pas. nous ne jouions pas. vous ne jouiez pas. ils ne jouent pas,	*That I may not play, &c.*

Composé.

Il faut que, Pour que, Afin que,	je n'aie pas joué. tu n'aies pas joué. il n'ait pas joué. nous n'ayons pas joué. vous n'ayez pas joué. ils n'aient pas joué.	*I must not have played, &c. That I may not have played, &c.*

Imparfait.

Plût à Dieu que, Pour que, Afin que,	je ne jouasse pas, tu ne jouasses pas. il ne jouât pas. nous ne jouassions pas. vous ne jouassiez pas. ils ne jouassent pas.	*Would to God I should, would, could not play, &c. Would to God that I might not play, &c.*

Composé.

Que je n'eusse pas joué. Que tu n'eusses pas joué. Qu'il n'eût pas joué. Que nous n'eussions pas joué. Que vous n'eussiez pas joué. Qu'ils n'eussent pas joué.	*That I should not have played, &c. That I might not have played, &c.*

Conjugaison d'un verbe régulier, avec interrogation et négation.

INDICATIF.

Présent.

Accordé-je?	*Do I grant? &c.* *Am I granting, &c.*	N'accordé-je pas?	*Do I not grant, &c.* *Am I not granting, &c.*
Accordes-tu?		N'accorde-tu pas?	
Accorde-t-il?		N'accorde-t-il pas?	
Accordons-nous?		N'accordons-nous pas?	
Accordez-vous?		N'accordez-vous pas?	
Accordent-ils?		N'accordent-ils pas?	

Composé.

Ai-je accordé?	*Have I granted? &c.*	N'ai-je pas accordé?	*Have I not granted? &c.*
As-tu accordé?		N'as-tu pas accordé?	
A-t-il accordé?		N'a-t-il pas accordé?	
Avons-nous accordé?		N'avons-nous pas accordé?	
Avez-vous accordé?		N'avez-vous pas accordé?	
Ont-ils accordé?		N'ont-ils pas accordé?	

Imparfait.

Accordais-je?	*Did I grant? &c.* *Was I granting? &c.*	N'accordais-je pas?	*Did I not grant? &c.* *Was I not granting? &c.*
Accordais-tu?		N'accordais-tu pas?	
Accordait-il?		N'accordait-il pas?	
Accordions-nous?		N'accordions-nous pas?	
Accordiez-vous?		N'accordiez-vous pas?	
Accordaient-ils?		N'accordaient-ils pas?	

Composé.

Avais-je accordé?	*Had I granted? &c.*	**N'avais-je pas accordé?**	*Had I not granted? &c.*
Avais-tu accordé?		**N'avais-tu pas accordé?**	
Avait-il accordé?		**N'avait-il pas accordé?**	
Avions-nous accordé?		**N'avions-nous pas accordé?**	
Aviez-vous accordé?		**N'aviez-vous pas accordé?**	
Avaient-ils accordé?		**N'avaient-ils pas accordé.**	

Parfait.

Accordai-je?	*Did I grant? &c.*	**N'accordai-je pas?**	*Did I not grant? &c.*
Accordas-tu?		**N'accordas-tu pas?**	
Accorda-t-il?		**N'accorda-t-il pas?**	
Accordâmes-nous?		**N'accordâmes-nous pas?**	
Accordâtes-vous?		**N'accordâtes-vous pas?**	
Accordèrent-ils?		**N'accordèrent-ils pas?**	

Composé.

Eus-je accordé?	*Had I granted? &c.*	**N'eus-je pas accordé?**	*Had I not granted? &c.*
Eus-tu accordé?		**N'eus-tu pas accordé?**	
Eut-il accordé?		**N'eut-il pas accordé?**	
Eûmes-nous accordé?		**N'eûmes-nous pas accordé?**	
Eûtes-vous accordé?		**N'eûtes-vous pas accordé?**	
Eurent-ils accordé?		**N'eurent-ils pas accordé?**	

Futur.

Accorderai-je?	*Shall I grant? &c.*	N'accorderai-je pas?	*Shall I not grant? &c.*
Accorderas-tu?		N'accorderas-tu pas?	
Accordera-t-il?		N'accordera-t-il pas?	
Accorderons-nous?		N'accorderons-nous pas?	
Accorderez-vous?		N'accorderez-vous pas?	
Accorderont-ils?		N'accorderont-ils pas?	

Composé.

Aurai-je accordé?	*Shall I have granted? &c.*	N'aurai-je pas accordé?	*Shall I not have granted? &c.*
Auras-tu accordé?		N'auras-tu pas accordé?	
Aura-t-il accordé?		N'aura-t-il pas accordé?	
Aurons-nous accordé?		N'aurons-nous pas accordé?	
Aurez-vous accordé?		N'aurez-vous pas accordé?	
Auront-ils accordé?		N'auront-ils pas acordé?	

Conditionnel.

Accorderais-je?	*Would I grant? &c.*	N'accorderais-je pas?	*Would I not grant? &c.*
Accorderais-tu?		N'accorderais-tu pas?	
Accorderait-il?		N'accorderait-il pas?	
Accorderions-nous?		N'accorderions-nous pas?	
Accorderiez-vous?		N'accorderiez-vous pas?	
Accorderaient-ils?		N'accorderaient-ils pas?	

Composé.

Aurais-je accordé? Aurais-tu accordé? Aurait-il accordé? Aurions-nous accordé? Auriez-vous accordé? Auraient-ils accordé?	*Would I have granted? &c.*	N'aurais-je pas accordé? N'aurais-tu pas accordé? N'aurait-il pas accordé? N'aurions-nous pas accordé? N'auriez-vous pas accordé? N'auraient-ils pas accordé?	*Would I not have granted? &c.*

Conjugaison d'un verbe régulier et réfléchi.

Se chauffer, *to warm oneself.*

INDICATIF

Présent.

Je me chauffe. Tu te chauffes. Il se chauffe. Nous nous chauffons. Vous vous chauffez. Ils se chauffent.	*I warm myself, &c.*	Je me suis chauffé. Tu t'es chauffé. Il s'est chauffé. Nous nous sommes chauffés. Vous vous êtes chauffés. Ils se sont chauffés.	*I have warmed myself, &c.*

Imparfait, Parfait.

	Imparfait	*Parfait*	
Je me chauff	ais.	ai.	*I was warming myself, &c.* / *I did warm myself, &c.*
Tu te chauff	ais.	as.	
Il se chauff	ait.	a.	
Nous nous chauff	ions.	âmes.	
Vous vous chauff	iez.	âtes.	
Ils se chauff	aient.	èrent.	

Composé de l'Imparfait et du Parfait.

Je m'étais	je me fus.	chauffé.	*I had warmed myself, &c.*
Tu t'étais	tu te fus.	chauffé.	
Il s'était	il se fut.	chauffé.	
Nous nous étions	nous nous fûmes.	chauffés.	
Vous vous étiez	vous vous fûtes.	chauffés.	
Ils s'étaient	ils se furent.	chauffés.	

Futur et composé du futur.

Je me chaufferai.	*I will warm myself, &c.*	Je me serai chauffé.	*I will have warmed myself, &c.*
Tu te chaufferas.		Tu te seras chauffé.	
Il se chauffera.		Il se sera chauffé.	
Nous nous chaufferons.		Nous nous serons chauffés.	
Vous vous chaufferez.		Vous vous serez chauffés.	
Ils se chaufferont.		Ils se seront chauffés.	

Conditionnel et composé du conditionnel.

Je me chaufferais.	*I would warm myself, &c.*	Je me serais chauffé.	*I would have warmed myself, &c.*
Tu te chaufferais.		Tu te serais chauffé.	
Il se chaufferait.		Il se serait chauffé.	
Nous nous chaufferions.		Nous nous serions chauffés.	
Vous vous chaufferiez.		Vous vous seriez chauffés.	
Ils se chaufferaient.		Ils se seraient chauffés.	

Impératif.

Chauffe-toi.	*Warm thyself.*
Qu'il se chauffe.	*Let him warm himself.*
Qu'elle se chauffe.	*Let her warm herself.*
Chauffons-nous.	*Let us warm ourselves.*
Chauffez-vous.	*Warm yourself.*
Qu'ils se chauffent.	*Let them warm themselves.*

SUBJONCTIF

Présent.

Que je me chauffe.
Que tu te chauffes.
Qu'il se chauffe.
Que nous nous chauffions.
Que vous vous chauffions.
Qu'ils se chauffent.

That I may warm myself, &c.

Composé.

Que je me sois chauffé.
Que tu te sois chauffé.
Qu'il se soit chauffé.
Que nous nous soyons chauffés.
Que vous vous soyez chauffés.
Qu'ils se soient chauffés.

That I may have warmed myself, &c.

Imparfait et Composé de l'Imparfait.

Que je me chauffasse.
Que tu te chauffasses.
Qu'il se chauffât.
Que nous nous chauffassions.
Que vous vous chauffassiez.
Qu'ils se chauffassent.

That I might warm myself, &c.

Que je me fusse chauffé
Que tu te fusses chauffé.
Qu'il se fût chauffé.
Que nous nous fussions chauffés.
Que vous vous fussiez chauffés.
Qu'ils se fussent chauffés.

That I might have warmed myself, &c.

2.de PARTIE.

LE

LECTEUR FRANÇAIS

DE LA JEUNESSE.

DIVERTISSEMENS DE L'ENFANCE.

Enfin le beau tems est arrivé, disaient entre eux de jeunes garçons; nous aurons le plaisir de nous promener; nous nous amusons bien ici en récréation, mais il n'y a rien tel que la campagne, les bois, les rivières pour se procurer de l'agrément, outre le bon air que l'on y respire. Il nous faut faire provision de tout ce qui nous est nécessaire pour bien passer nos jours de congé. Moi, dit l'un, je vais faire des filets pour prendre des oiseaux et des poissons; moi, reprit l'autre, je vais fabriquer un cerf-volant de cinq pieds; moi, ajoute un troisième, j'achèterai des balles et un ballon. Enfin tous firent leurs combinaisons suivant leurs idées et leurs petits moyens. Messieurs, leur dit le maître qui les avait entendus, vous formez de beaux projets pour vous divertir, mais vous n'en faites pas pour travailler. Eh bien! je vous réponds que vos promenades dépendront de ce que vous aurez fait pendant les jours de classe. Si je ne suis pas content de vous, vous resterez à la maison et à l'étude; sit au contraire vous m'avez satisfait, je vous conduirai partout

où vous désirerez aller. Ah! Monsieur, s'écrièrent-ils tous ensemble, nous étudierons bien, nous serons sages.

Le premier jour de congé on se disposa pour la promenade. On eut soin de changer d'habits. On part. On arrive dans une belle prairie, dont l'herbe avait été fauchée; les uns se mirent à courir, les autres à lancer leurs balles et leurs ballons. Les plus jeunes s'amusèrent à pomper de l'eau de savon avec un tuyau de paille, et à former ces petits globes concaves qui s'élèvant dans l'air, offrent à l'œil diverses couleurs agréables, et que l'on appelle bulles de savon. On était dans l'ivresse de la joie; mais malheureusement, il survint une pluie, qui força nos jeunes garçons de se mettre à couvert sous des arbres qui bordaient la prairie. Comme ils avaient le dos tourné au soleil et qu'il pleuvait du côté opposé, ils aperçurent un arc magnifique dans le ciel. Ses couleurs étaient dans la partie supérieure, le violet, l'indigo, le bleu, le vert, le pourpre, l'orange et le rouge. Faites-nous le plaisir, Monsieur, dirent-ils à leur maître, de nous expliquer comment est produit l'arc-en-ciel, et d'où lui vient cette forme magnifique et étonnante? L'arc-en-ciel, mes amis, répondit le maître, est formé par les rayons du soleil, refractés par les gouttes de pluie ou brouillard qui tombent, et de là réfléchis à l'œil du spectateur. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel peuvent être produites en faisant passer les rayons du soleil à travers un prisme transparent de verre. Oh! c'est vrai, dit un jeune elève, j'en ai fait l'expérience chez mon père.

Les filets étant disposés, on se rendit un jour de congé, près d'un bois pour y tendre des pièges aux oiseaux. De la glu avait été appliquée en divers endroits. Nos oiseleurs étaient placés en embuscade, observant bien le moment où

leur proie devrait tomber dans les pièges. Ils ne furent pas sans témoigner beaucoup d'impatience, parcequ'il y avait des turbulens qui se plaisaient à effaroucher les oiseaux. Mais le maître les força de s'asseoir, et de se tenir tranquilles; leur observant bien que, traverser ainsi les plaisirs de ses camarades, c'était la marque d'un mauvais cœur, on prit un grand nombre d'oiseaux; mais on résolut de lâcher ceux que l'on soupçonnait être des pères ou des mères parcequ'on les avait vus descendre des arbres où l'on entrevoyait des nids, et que l'on entendait les cris des petits qui demandaient à manger. Cette compassion est dans l'âme d'un enfant bien né. Parmi les oiseaux que l'on conserva, on en remarqua un d'une couleur brune et rougeâtre, et qui ressemblait au chardonneret, et pour les formes, et pour la grosseur. Les jeunes élèves demandèrent à leur maître quel était cet oiseau? c'est un rossignol, leur répondit-il, c'est celui de tous les oiseaux qui chante le mieux; ses notes sont plus douces, plus mélodieuses et plus variées que celles d'aucun autre; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il ne commence, ou du moins ne continue de chanter, qu'après que tous les autres ont cessé, comme s'il avait la connaissance que sa musique mérite une attention plus particulière, mais la beauté de son plumage ne répond pas à la mélodie de son chant. L'élève à qui appartenait l'oiseau fut si content, qu'il le baisa plusieurs fois, le mit dans son sein, se promettant bien d'en avoir le plus grand soin.

LES PAPILLONS.

Nos jeunes élèves se procurèrent un nouveau plaisir dans la promenade suivante; celui d'attraper des papillons. Ils

avaient apporté avec eux des gases attachées à de légères baguettes, et le plus grand nombre se servait de mouchoirs. Ils eurent beaucoup à courir de côté et d'autre, parceque les papillons s'arrêtent rarement pour prendre leur nourriture. La vibration de leurs ailes les tient continuellement suspendus et en mouvement, tandis que leur langue ou leur trompe s'enfonce dans l'intérieur des fleurs, et en exprime le suc. Cependant ils en attrapèrent un grand nombre, remarquables par l'étendue de leurs ailes, la variété et l'éclat de leurs brillantes couleurs. Le maître, tout en faisant admirer à ses élèves l'ordre de la providence, qui a vêtu si richement de vils insectes, tandis que l'homme naît nu et est obligé d'avoir recours à des ornements étrangers pour valoir quelque chose, leur dit de faire passer une épingle entre les premières ailes du papillon, de prendre d'une main l'épingle par la tête, et de l'autre pincer le corcelet de l'insecte, afin de le faire mourir sur le champ, ensuite de l'attacher, sur un bouchon ou dans le fond d'une boîte. Il ajouta, qu'il était à propos de leur déployer les ailes.

Les jeunes élèves remercièrent leur maître de sa complaisance; et, en suivant ses avis, ils eurent bientôt une collection de papillons, qui prouva leur intelligence et fit plaisir aux curieux.



LA PECHE.

Les maîtres, quelques vigilans qu'ils soient, ne peuvent pas tout prévoir. Pendant que celui de nos jeunes gens était occupé à lire avec attention, en se promenant ils s'avisèrent de monter sur un bateau et de se procurer le plaisir de la pêche sans penser au danger auquel ils s'exposaient. Les

uns avaient des lignes, les autres se servaient de filets qu'ils avaient apportés en cachette. Ils avaient déja pris quelques petits poissons qu'ils tenaient dans un chapeau, après l'avoir rempli d'eau, lorsqu'un jeune enfant, ayant voulu trop alonger le bras pour suivre le courant de l'eau qui entraînait l'hameçon de sa ligne, et s'étant penché, tomba dans la rivière. Tous les autres crièrent au secours. Le maître accourut promptement, se jeta à la nage, et ramena sain et sauf le petit imprudent. Ensuite il lui fit une forte réprimande, en lui peignant le malheur auquel il avait échappé; et il les assura tous qu'il ne les mènerait plus promener du côté des rivières. Ils eurent beau répondre que la faute d'un d'entre eux ne devait pas priver les autres d'un amusement qui faisait leur joie; le maître ajouta que ce qui était arrivé une fois, pouvait arriver une seconde fois, et que le danger de l'un devait le mettre en garde contre l'inexpérience des autres; qu'au surplus ils avaient d'autres moyens de s'amuser sans inconvénient; et il finit par dire avec fermeté, que telle était sa volonté. Comme les jeunes élèves n'étaient point indociles, ils promirent à leur maître de faire dans la suite tout ce qu'il leur commanderait.

L'HERBIER.

Le danger qu'avait couru un de leurs camarades dans la dernière promenade, avait rendu nos jeunes garçons plus circonspects. Il semblait qu'ils avaient renoncé à tout divertissement tumultueux; car à peine furent-ils arrivés auprès d'un bois qui était à un mille de la ville qu'ils s'assirent, et se mirent à causer tranquillement de différens objets qui avaient rapport à leur âge et à leur position. Mais ayant

aperçu un naturaliste qui cueillait des plantes, ils s'approchèrent de lui, et se mirent à l'examiner. C'était un vieillard qui faisait consister tout son bonheur à chercher des simples pour en étudier la vertu et procurer des secours aux pauvres malades. Son air de bonté enhardit les je unes gens à lier conversation avec lui. Il se fit un plaisir de répondre à toutes leurs questions, et d'en provoquer d'autres, pour les mettre à même d'apprendre ce qu'ils ne connaissaient pas. Il finit par leur offrir différentes plantes, qu'ils acceptèrent avec autant de politesse que de joie.

Mais c'était peu pour eux d'avoir ces plantes, s'ils ignoraient les moyens de les conserver. Ils prièrent donc le naturaliste d'avoir la complaisance de leur apprendre comment il fallait s'y prendre pour faire un herbier

"Mes amis, leur dit cet homme respectable, pour conserver les tiges des plantes et rendre leurs feuilles lisses et unies, il faut les mettre entre des feuilles de papier sous des poids qui les pressent fortement, et les exposer ainsi à un air sec, avec l'attention de déployer et d'étaler bien soigneusement les feuilles et les fleurs; car c'est de là que dépend essentiellement la beauté et le mérite de l'échantillon.

"Observez bien que les plantes doivent être ramassées dans un jour sec, dans toute leur beauté, et lorsqu'elles sont en pleine fleur.

"Quand elles sont parfaitement desséchées, on peut les garder détachées entre des feuilles de papier ou les joindre aux feuilles d'un livre avec une colle faite de talc dissous dans l'eau bouillante: il faut les préserver de l'humidité; et pour les garantir des insectes, il est à propos que le papier, ainsi que les tiges, soient arrosés de la solution de sublimé corrosif, mêlé avec du sel ammoniac crû, dissous dans

l'eau. Une once de ce sel peut dissoudre vingt scrupules de sublimé.

"Les plus belles collections ont été détruites par les petits insectes, et on ne peut trop en garantir les cabinets."

Les jeunes élèves avaient fait la plus grande attention à tout ce que leur avait dit le naturaliste, et quand il eut cessé de parler, leur maître se joignit à eux pour le remercier, et il le salua, en l'assurant qu'il veillerait à ce que toutes les règles qu'il venait de prescrire pour faire un herbier, fussent suivies ponctuellement.

LA LECTURE.

C'était un beau jour d'été; nos jeunes garçons ayant demandé à se promener un peu loin, on fit près de six milles. Pour se reposer, on choisit un endroit où quatre grands ormes, qui entrelaçaient leurs branches, formaient un ombrage épais. Plusieurs cultivateurs y étaient assis. Ils furent priés de ne point se déranger. On était en face d'un joli paysage qui flattait agréablement la vue Des chaumières surmontées d'une vaste maison qui annonçait l'opulence par ses dehors, firent naître diverses réflexions. "Je ne sais, dit le plus grand des jeunes garçons, comment, lorsqu'on est riche, on peut se tenir à la campagne. Quelle ingratitude d'abandonner la ville pour tout autre séjour! Les sociétés, les promenades, les spectacles, nous procurent à tout instant de nouveaux plaisirs. Sachez, mes amis, reprit le maître, que l'existence n'est pas moins agréable à la campagne. Tout y respire, tout y a une âme dans la retraite la plus écartée; on n'est jamais seul. Une famille d'oiseaux nous rappelle nos familles. Une république d'insectes nous retrace nos nations, et leur industrie, leurs rapports et leurs

querelles. Le cours d'un ruisseau, les flots d'épis ondoyans, tout nous ramène au sentiment de l'existence. Ajoutez encore qu'on y goûte le plaisir de répandre des bienfaits dans les chaumières, où reposent sur la paille les bras qui se fatiguent à cultiver la terre pour nous procurer du pain. Ce que dit notre maître est bien vrai; s'écria un jeune élève, car j'ai dans ce livre une histoire qui prouve combien il est agréable d'habiter la campagne, et d'y faire des heureux. Lis nous cette histoire, Charles, dirent tous les autres élèves, nous allons t'écouter.'' Le petit Charles commença ainsi:

"Merville, après avoir exercé long-tems une place de magistrature, s'était retiré à la campagne. Les biens dont il gouissait le mettaient à même de répandre des bienfaits. Tous les Dimanches il réunissait à sa table une douzaine de cultivateurs. On s'y entretenait des succès obtenus par l'agriculture, des propriétés utiles découvertes dans les plantes, des recettes salutaires pour les bestiaux et la santé de l'homme; on finissait par ériger un tribunal amical où l'on réglait les contestations pécuniaires, où l'on appaisait les disputes, où l'on terminait les procès. Les animosités de la semaine cessaient, les inimitiés personnelles s'éteignaient, et la paix rentrait dans les familles.

"Il avait aussi institué un prix de vertu qui se donnait tous les ans à la jeune fille qui s'était fait remarquer parmi ses compagnes par sa sagesse et son amour pour le travail.

"Si la jeunesse l'intéressait, la vieillesse n'était pas moins l'objet de ses soins. Il forma pour eux un hospice dans son village. Il y a des malheureux partout, disait il, par conséquent partout l'humanité doit s'empresser à les soulager, et les vieillards sont les premiers malheureux. La faiblesse de leurs membres ne leur permettant pas de subvenir à

leurs besoins, ils ont droit aux premiers mouvemens de notre sensibilité.

"Aucune occasion de bienfaisance n'échappait à ce véritable ami des cultivateurs. Son œil vigilant épiait tous les momens de leur être utile. Lorsque les jeunes gens de son village partaient pour les armées, il se plaisait à calmer les inquiétudes de leurs parens, et il encourageait, par des récompenses, les cultivateurs les plus robustes à les aider dans les tems du labour et de la récolte. Ces bonnes gens en voyant leurs semences germer dans les champs et leurs gerbes s'entasser dans leurs greniers, bénissaient la main généreuse qui était venue à leur secours, et ne désiraient voir leurs enfans dans leurs foyers que lorsqu'ils auraient terrassé les ennemis de la patrie, et obtenu par leurs victoires une paix aussi honorable que solide".

A ces mots qui terminaient la lecture, les cultivateurs ne purent retenir leurs larmes. Les jeunes garçons leur ayant demandé pourquoi ils pleuraient: "Hélas! s'écrièrent-ils, c'est notre bon seigneur lui-même que le ciel nous a enlevé il y a peu de tems. Nous avons perdu un vrai père." Les jeunes élèves, touchés des larmes de reconnaissance de ces bonnes gens pleurèrent aussi, et ils dirent en s'en retournant: "Heureux les sages! et les sages aiment les campagnes, ainsi que ceux qui les habitent et les fertilisent."

LES MOISSONS.

Les travaux de la campagne faisaient plus de plaisir à nos jeunes garçons, que tous les divertissemens qu'ils avaient projetés. Les moissons fixèrent leur attention. Ils aimaient à voir les nombreux habitans des villages se répandre dans les campagnes; la jeunesse rustique, pleine de force et de

santé, s'embarrassait peu d'être brunie par le soleil. L'âge le plus avancé fournissait aussi sa tâche. La main même des enfans traînait le long rateau. Surchargés du poids, ils tombaient et se roulaient sur le fardeau bienfaisant. Le grain se répandait et s'éparpillait tout autour. Les moissonneurs étendaient la récolte qui exhalait une odeur fraîche et champêtre; ils formaient les gerbes et la meule s'élevait épaisse et bien rangée. De vallon en vallon les voies réunies d'un travail heureux retentissaient. "Eh bien! Mes amis, leur dit le maître, vous voyez avec quelle joie ces cultivateurs ramassent leur récolte. Vous ramasserez aussi la vôtre, mais serez-vous aussi satisfaits qu'eux? Oh! nous aurons tous des prix, dirent les jeunes élèves. *Il y a prix et prix* reprit le maître; et pour vous faire comprendre ce que je dis, je vais vous rapporter un trait bien frappant....

Un seigneur de village avait son fils pensionnaire dans le même collége où le fils de son fermier était boursier. A la fin de l'année, son fils eut un prix de mémoire, tandis que le fils du fermier eut un prix de mathématiques. Dans leurs vacances, il les fit trouver tous deux à un grand diner auquel il avait invité une compagnie nombreuse. A la fin du repas, il dit au fils de son fermier: "Comme vous avez remporté un prix qui est la récolte des efforts du génie, voici une récompense;" et il lui donna une cinquantaine de volumes bien choisis et quelques Napoléons. Ensuite, ayant versé du vin dans un grand verre, il y trempa un biscuit, et le présentant à son fils, il lui dit: "Voici la récompense du perroquet." A ce récit quelques élèves rirent, d'autres rougirent; mais tous firent entendre au maître qu'avec un prix de mémoire, ils desiraient en avoir un second plus honorable.

LES FRUITS.

Un riche propriétaire était sur la porte de sa maison, placée à l'entrée d'un village; et voyant que les jeunes élèves examinaient son jardin à travers les grilles, il les pria d'entrer, ce qu'ils acceptèrent avec la permission de leur maître, qui leur recommanda expressément de ne toucher à rien. Ils ne cessèrent de pousser des cris d'étonnement et de joie en marchant au long des espaliers, et voyant les murs parés des plus riantes couleurs. Ils admiraient le duvet de la pêche, le pavie rouge et odoriférant et la figue pleine de suc, et cachée sous son ample feuillage. Ils ne pouvaient se lasser de contempler la vigne qui étendait ses branches entrelacées, où pendaient des grappes bril lantes.

Le propriétaire leur presenta différens fruits qu'il furent obligés d'accepter, tant il mit d'honnêteté dans ses offres, et tant il redoubla ses instances!

Lorsqu'ils furent sortis du jardin, le maître leur fit remarquer sur les chemins des vergers chargés de fruits; des poires fondantes dispersées avec profusion, des tas de pommes répandues ça et là; et il leur rappela que la nature était un livre continuellement ouvert, qui apprenait à l'homme à connaître son auteur, et à le remercier des biens dont il ne cesse de le combler dans toutes les saisons.

LES VENDANGES.

Le grand jour est arrivé, c'est celui des vendanges; quoi qu'en vacances, on se lève de grand matin, on se rend chez le vigneron. Une jeunesse bruyante se rassemble, nos jeunes garçons se joignent à elle. On marche au son du

tambour. On aperçoit les branches chargées des vignes qui plient sous le poids; les grappes pleines, vives et transparentes, paraissent sous le feuillage épais. Les jeunes filles, les jeunes garçons se présentent pour cueillir les prémices de l'automne. Le vigneron les reçoit, les anime. Déja les flots de vin et d'écume coulent, le marc écrasé en est couvert. Bientôt la liqueur fermente, se raffine par degré, et remplit de joie la coupe des vendangeurs. "Mes amis, leur dit le maître, c'est de cette manière que se fait le Bourgogne délicieux, et le joyeux Champagne, vif comme l'esprit qu'il donne. —Que ces vins soient délicieux, joyeux, répondirent les jeunes élèves, pour nous, nous trouvons celui-ci bien bon, bien sucré." Ils burent suffisamment pour se donner une pointe de gaîté et non pour s'incommoder, parceque leur maître, qu'ils aimaient et respectaient, les contenait d'un seul coup-d'œil: mais ce qu'il y a de certain, c'est que, sur le chemin de la ville, leurs petits caquets amusaient tous les passans.

LE CERF-VOLANT.

Le cerf-volant de cinq pieds était construit et orné. Il fallut aller l'enlever. Un des jeunes garçons le portait sur son dos; un autre tenait le peloton de ficelle, et le reste de la troupe suivait en sautillant. On arrive dans un vaste champ. Déja la ficelle est attachée au cerf-volant; il est présenté, il part, il s'élève majestueusement, il plane dans les airs; on avait beaucoup de plaisir à le contempler; mais les plus grandes joies sont souvent traversées. La discorde se met dans la petite troupe. Un étourdi prend une pierre, la lance dans les airs, elle attrape la ficelle et la coupe

de son tranchant. Le cerf-volant n'ayant plus de soutien, tournoie et tombe dans un parc voisin. Le maître y conduit les élèves, et, avec la permission de la dame du château, ils entrent, ils relèvent le cerf-volant qui était tout déchiré. La dame voyant l'honnêteté des jeunes garçons, leur fit donner tout ce qui était nécessaire pour le raccommoder; et pendant qu'il séchait au soleil, elle ordonna qu'on leur servît du bon lait qu'ils avaient paru désirer parcequ'ils avaient remarqué de belles vaches qui paissaient dans une des avenues du parc. En sortant, ils louaient les bontés de la dame. Le maître leur dit: "Vous voyez, mes amis, comme les personnes bien nées sont prévenantes. Quand on est accoutumé de bonne heure à faire le bien, on en contracte une douce habitude, qui est la plus aimable jouissance d'un bon cœur."

LES PETITS SOLDATS.

Nos jeunes garçons avaient vu faire l'exercice à plusieurs régimens; ils voulurent les imiter, ce fut tout le plaisir d'une promenade, De petits fusils et des sabres de bois furent bientôt fabriqués. Le commandant et les officiers étant nommés, on forme le bataillon. On commence les évolutions, on fait des marches et des contremarches; on attaque, on se bat, on est vainqueur ou vaincu; tout se passe dans le meilleur ordre possible.

Des vieillards qui s'amusaient à jouer à la boulle, non loin de nos guerriers, suspendent leur divertissement pour les admirer. Les enfans d'aujourd'hui, dit l'un d'eux, me font trembler, en les voyant braver l'intempérie de l'air et des saisons, se rouler sur le sable, lancer une pierre avec force, grimper avec adresse sur des arbres. La nature

et l'education en feront des hommes, dit un autre. Comme ils sont alertes! quelle force, quelle vigueur dans leurs petits bras! quelle agilité, quelle souplesse dans leurs membres! Leurs jeux, leurs cris ne sont plus les mêmes qu'autrefois. Une plus grande hardiesse dans leurs regards, une assurance plus marquée dans leurs caquets; ils semblent dire à tous ceux qui les voient: *nous sommes de petits soldats, nous deviendrons des héros.*

L'HIVER.

Que l'hiver est triste! disaient nos jeunes garçons en se promenant avec leur maître. "Il l'est encore plus, répondit celui-ci, pour ces peuples qui habitent la zone glaciale. Figurez-vous, mes amis, le Russe arrêté dans des prisons sans bornes par la main de la nature. Rien ne s'offre à ses yeux que des déserts ensevelis dans la neige, des bois qui en sont chargés, des fleuves engourdis qui présentent des monceaux difformes à travers la solitude, jusqu'à la mer glaciale. Cependant ces peuples sont heureux sous leurs forêts brillantes et ornées de jais. Ils sont vêtus de belles hermines blanches comme la neige, ou de martre du noir le plus luisant, et mille autres belles fourrures mélangées de plusieurs couleurs, orgueil somptueux des cours. Ces peuples, dit un jeune garçon, ne sont pas tant à plaindre; d'ailleurs ils sont faits à leur climat. Il en est d'autres reprit le maître, qu'on peut regarder comme les plus malheureux des hommes. Ce sont ceux qui habitent près des bords où le sauvage Oby roule à peine ses flots glacés. Cette race brute, retirée dans des caveaux profonds, à l'abri de la saison terrible, prend une triste nourriture près des feux languissans et sommeille entourée de fourrures.

Ces êtres infortunés ne connaissent ni la tendresse, ni les chants, ni le badinage, ni la gaîté, rien enfin, si ce n'est des ours qui errent au-dehors, jusqu'à ce qu'enfin un jour ressemblant à l'aurore, verse un long crépuscule sur leurs champs, et appelle à la chasse les sauvages armés de leurs arcs. Je les plains de tout mon cœur, s'écrie ici le petit Frédéric, mais je n'aime pas les sauvages. Pourquoi, dit le maître? Parceque j'ai lu que ces peuples ne connaissent que ce qui frappe les sens; que sans lois, sans police, ils n'ont aucune habitation fixe et qu'ils ne s'adonnent qu'à la guerre et à la chasse. Vous avez raison; aussi, mes amis, profitez du bonheur que vous avez d'être nés chez des peuples civilisés, dans des climats tempérés, pour vous instruire, et pour être toute votre vie doux et honnêtes envers vos semblables."



LA COUPE DE BOIS.

La rigueur de la saison commençait à ralentir les promenades de nos jeunes garçons. S'ils traversaient des plaines, la nature dépouillée leur offrait un triste spectacle. S'ils allaient dans les bois, ils entendaient les arbres tomber avee fracas sous la hache des bûcherons. Quelquefois ils approchaient, lorsqu'il n'y avait point de danger, de ces robustes ouvriers. Ils en apprenaient que le chêne est le plus grand, le plus beau et le plus majestueux de tous les arbres de l'Europe; qu'il est long à pousser, mais qu'il vit longtems; qu'il est bon à tout; qu'employé dant l'eau on n'en voit pas la fin; qu'en planche et en charpente il est très solide et fort durable; qu'enfin c'est le meilleur bois. C'est ainsi qu'ils rapportaient toujours de leurs promenades

quelque découverte utile, et leur maître avait soin de leur répéter qu'un enfant pourvu d'intelligenee devait saisir toutes les occasions de s'instruire.

LE ROI DE NEIGE.

La terre était couverte de neige. Les jeunes garçons, malgré la rigueur du froid, demandèrent à aller promener. Après avoir bien marché, il fallut s'arrêter. Que faire? La bataille à boules de neige, s'écrie l'un d'eux. —Non pas, dit le maître, vous pourriez vous faire du mal, et vous abîmeriez vos habits. —Eh bien! dit un autre, faisons un roi de neige. On se met à l'œuvre.... On roule de gros pelotons de neige, on les entasse, on élève un colosse, on forme ses membres, on couvre ses épaules d'un manteau royal, on lui met un sceptre dans la main et une couronne sur la tête. Chacun contemple son ouvrage avec joie. "Eh bien! mes amis leur dit le maître, qu'avez-vous fait là? Votre représentation. Aux moindres rayons du soleil ce roi fondra; il en sera de même de celui d'entre vous qui est le premier de sa classe. Si un de ses camarades vient à le débusquer dans la prochaine composition il fondra aux rayons du génie, et il aura été roi de neige." Les jeunes garçons se mirent à rire, et commencèrent dès ce moment à appeler roi de neige celui d'entre eux qui était le premier, espérant bien le détrôner par l'ardeur de leur travail.

Un beau soleil d'hiver invita à la promenade. On dîna de bonne heure, et on donna à chacun un morceau de pain et une pomme au cas qu'ils eussent faim avant le retour. Un nommé Théodore, enfant très doux, rencontra un pauvre dans la rue, et lui donna son pain. Au bout de quatre heures, se trouvant avoir appétit, il fut fort embarrassé, car

sa faim augmentait encore en voyant manger les autres. Survint un Auvergnat qui portait une loterie de petits croquets. Chacun se met à tirer pour un sou. Théodore tire aussi à son tour, il amène le gros lot. Cent croquets pour un sou! Il eût bien tout mangé, pour contenter son appétit, s'il eût été possible; mais voyant que ses camarades avaient perdu, quoiqu'ils eussent tiré plusieurs coups, et qu'ils désiraient des petits croquets, il partagea avec eux; et eux de leur côté lui donnèrent du pain. Le maître, qui avait vu tout ce petit commerce, ne pût s'empêcher de verser des larmes, et s'approchant de Théodore, il lui dit: "Vous voyez, mon ami, comme vous vous êtes, rendu agréable à Dieu en donnant votre pain à un pauvre; il a permis que vous ayez été dédommagé amplement du sacrifice que vous avez fait. Un enfant bon est toujours récompensé."

L'ENFANT MECHANT PUNI.

De tous les jeunes garçons, il n'y avait qu'un nommé Aristide qui annonçât un méchant caractère. Il se plaisait à troubler les plaisirs de ses camarades. C'était lui qui avait effarouché les oiseaux, qui avait coupé la corde du cerf-volant, qui avait donné des chiquenaudes sur le nez au Roi de neige et l'avait défiguré; et tout récemment encore, ses camarades étant à jouer aux osselets sur les tables, parçeque le mauvais tems avait empêché la promenade, il leur jetait des livres sur les doigts pour tout brouiller. Le maître révolté de cette conduite, lui dit: mon ami c'en est trop; je vous ai pardonné jusqu'à présent, parceque je croyais que vous profiteriez de mes avis pour vous corriger; mais puisque vous êtes toujours le même, je vais vous punir.

Prenez une plume, de l'encre et du papier, et écrivez la conjugaison active et passive du verbe *Punir*. Les camarades du petit méchant voulurent demander sa grâce, mais le maître leur répondit qu'il fallait qu'un enfant méchant fût puni.

Les promenades de nos jeunes Élèves furent interrompues par la rigueur du froid. Ne pouvant se livrer aux exercices Gymnastiques, ils décidèrent que, pour rendre leurs récréations instructives, et amusantes àla fois, chacun à son tour, lirait une petite historiette dans le *Lecteur Français de la Jeunesse*. Ils promirent tous de faire silence et de prèter la plus grande attention. Le plus âgé d'entre eux commença, et passa le livre à un de ses camarades, après avoir lu l'histoire suivante:

HISTORIETTES MORALES.

LES DEUX POMMIERS.

Un riche laboureur était père de deux garçons, dont l'un avait tout juste un an de plus que l'autre. Le jour de la naissance du second, il avait planté, à l'entrée de son verger, deux pommiers d'une tige égale, qu'il avait cultivés depuis avec le même soin, et qui avaient si également profité de leur culture, qu'on n'avait jamais pu se décider entre eux pour la préférence. Lorsque ces enfans furent en état de manier les outils du jardinage, il les mena, un beau jour de printems, devant les deux arbres qu'il avait plantés pour eux, et nommés de leur nom; et, après leur avoir fait admirer leur belle tige, et la quantité de fleurs dont ils étaient couverts, il leur dit: Vous voyez, mes en-

fans, que je vous les livre en bon état. Ils peuvent autant gagner par vos soins, qu'ils perdraient par votre négligence. Leurs fruits vous récompenseront, en proportion de vos travaux.

Le cadet, nommé Etienne, était infatigable par ses soins. Il s'occupait tout le jour à délivrer son arbre des chenilles qui l'auraient dévoré. Il étaya sa tige d'un échalas, pour empêcher qu'il ne prît une mauvaise tournure, il piochait la terre tout autour, afin qu'elle pût se pénétrer plus facilement des feux du soleil et de l'humidité de la rosée. Sa mère n'avait pas eu plus d'attentions pour lui, dans sa plus tendre enfance, qu'il n'en avait pour son jeune pommier.

Michel, son frère, ne faisait rien de tout cela. Il passait la journée à grimper sur le côteau voisin, d'où il jetait des pierres aux passans. Il allait chercher tous les petits paysans d'alentour pour se battre avec eux. On ne lui voyait que des écorchures aux jambes, et des bosses au front, des coups qu'il avait reçus dans ses querelles. En un mot il négligea si bien son arbre, qu'il n'y songea du tout qu'au moment où il vit dans l'automne celui d'Etienne, si chargé de pommes bigarrées de pourpre et d'or, que, sans les appuis qui soutenaient ses branches, le poids de ses fruits l'aurait entraîné à terre. Frappé à la vue d'une si belle récolte, il courut à son arbre, dans l'espérance d'en recueillir une tout au moins aussi abondante. Mais, quelle fut sa surprise de n'y trouver que des branches couvertes de mousse et quelques feuilles jaunies! Plein de jalousie et de dépit, il alla trouver son père, et lui dit: mon père! quel arbre m'avez-vous donné? Il est sec comme un manche à balai, et je n'aurai pas dix pommes à y cueillir. Mais, mon frère! .... Oh! vous l'avez bien mieux traité. Ordonnez-lui du moins de partager ses pommes avec moi. Partager avec toi? lui

répondit son père; ainsi le diligent aurait perdu ses sueurs pour nourrir le paresseux! Souffre; c'est le prix de ta négligence, et ne t'avise pas, en voyant la récolte de ton frère, de m'accuser d'injustice. Ton arbre était aussi vigoureux et d'un aussi bon rapport que le sien. Il avait une égale quantité de fleurs; il est venu sur le même terrain; seulement il n'a pas reçu la même culture. Etienne a délivré son arbre des moindres insectes; tu leur as laissé dévorer le tien dans sa fleur. Comme je ne veux laisser rien perdre de ce que Dieu m'a donné, puisque je lui en dois compte, je te prends cet arbre et je lui ôte ton nom. Il a besoin de passer par les mains de ton frère pour se rétablir; et il lui appartient dès ce moment, ainsi que les fruits qu'il y fera naître. Tu peux en aller chercher un autre dans ma pépinière, et le cultiver si tu veux, pour réparer ta faute; mais si tu le négliges, il appartiendra encore à ton frère, puisqu'il me seconde dans mes travaux.

Michel sentit la justice de la sentence de son père et la sagesse de son conseil. Il alla dès ce moment, choisir dans la pépinière le jeune élève qu'il crut le plus vigoureux. Il le planta lui-même. Etienne l'aida de ses avis, pour le cultiver. Michel n'y perdit pas un moment; plus de querelles avec ses camarades, encore moins avèc lui-même, car il se portait de gaité de cœur au travail. Il vit dans l'automne, son arbre répondre pleinement à ses espérances. Ainsi, il eut le double avantage de s'enrichir d'une abondante récolte, et de perdre les habitudes vicieuses qu'il avait contractées. Son père fut si satisfait de ce changement, qu'il lui céda, l'année suivante, de moitié avec son frère, le produit d'un petit verger.

Si les hommes ne te voient pas, Dieu te voit.

Monsieur de la Ferrière se promenait un jour dans les champs avec Fabien, son plus jeune fils. C'était un beau jour d'automne, et il faisait encore bien chaud.

Mon papa, lui dit Fabien, en tournant la tête du côté du jardin, le long duquel ils marchaient alors, j'ai bien soif.

Et moi aussi, mon fils, lui répondit M. de la Ferrière. Mais il faut prendre patience, jusqu'à ce que nous arrivions à la maison.

Fabien. Voilà un poirier chargé de bien belles poires. Voyez, c'est du Doyenné. Ah! que j'en mangerais une avec grand plaisir!

M. De La Ferrière. Je le crois sans peine. Mais, cet arbre est dans un jardin fermé de toutes parts.

Fab. La haie n'est pas trop fourrée, et voici un trou par où je pourrais bien passer.

M. De La Fer. Et que dirait le maître du jardin, s'il était là?

Fab. Oh! il n'y est pas sûrement, et il n'y a personne qui puisse nous voir.

M. De La Fer. Tu te trompes, mon enfant; il y a quelqu'un qui nous voit, et qui nous punirait avec justice, parce qu'il y aurait du mal à faire ce que tu me proposes.

Fab. Et qui serait-ce donc, mon papa?

M. De La Fer, Celui qui est présent par-tout, qui ne nous perd jamais un instant de vue, et qui voit jusque dans le fond de nos pensées; Dieu.

Fab. Ah! vous avez raison. Je n'y songeais plus.

Au même instant, il se leva derrière la haie un homme qu'ils n'avaient pu voir, parce qu'il était étendu sur un banc de gazon. C'était un vieillard à qui appartenait le jardin, et qui parla de cette manière à Fabien:

"Remercie Dieu, mon enfant, de ce que ton père t'a empêché de te glisser dans mon jardin, et d'y venir prendre une chose qui ne t'appertenait pas. Apprends qu'au pied de ces arbres, on a tendu des piéges pour surprendre les voleurs; tu t'y serais cassé les jambes, et tu serais resté boiteux pour toujours. Mais, puisqu'au premier mot de la sage leçon que t'a faite ton père, tu as témoigné de la crainte de Dieu, et que tu n'as pas insisté plus long-temps sur le vol que tu méditais, je vais te donner, avec plaislr, des fruits que tu désires."

A ces mots, il alla vers le plus beau poirier, secoua l'arbre, et porta à Fabien son chapeau rempli de poires.

M. de la Ferrière, voulut tirer de l'argent de sa bourse, pour récompenser cet honnête vieillard: mais il ne put jamais l'engager à céder à ses instances. J'ai eu du plaisir, monsieur, à obliger votre enfant, et je n'en aurais plus, si je m'en laissais payer. Il n'y a que Dieu qui paie ces choses-là.

M. de la Ferrière lui tendit la main par-dessus la haie. Fabien le remercia aussi dans un assez joli compliment; mais il lui témoignait sa reconnaissance d'une manière encore bien plus vive, par l'air d'appétit dont il mordait dans les poires, dont l'eau ruisselait de tous côtés.

Voilà un bien brave homme, dit Fabien à son papa, lorsqu'il eut fini la dernière, et qu'ils se furent éloignés du vieillard.

M. De La Fer. Oui, mon ami: il l'est devenu, sans doute, pour avoir pénétré son cœur de cette grande vérité: que Dieu ne laisse jamais le bien sans récompense, et le mal sans châtiment.

Fab. Dieu m'aurait donc puni, si j'avais pris les poires?

M. De La Fer. Le bon vieillard t'a dit ce qui te serait arrivé.

Mes pauvres jambes l'ont échappé belle. Mais ce n'est pas Dieu qui a tendu lui-même ces piéges.

M. De La Fer. Non, sans doute: ce n'est pas lui-même; mais les piéges n'ont pas été tendus à son insu et sans sa permission. Dieu, mon cher enfant, règle tout ce qui se passe sur la terre, et il dirige toujours les événemens de manière à récompenser les gens de bien de leurs bonnes actions, et à punir les méchans de leurs crimes. Je vais te raconter à ce sujet, une aventure qui m'a trop vivement frappé dans mon enfance, pour que je puisse l'oublier de toute ma vie.

Fab. Ah, mon papa! que je suis heureux aujourd'hui! de la promenade, des poires, et une histoire encore!

M. De La Fer. "Quand j'étais encore aussi petit que toi, et que je vivais auprès de mon père, nous avions deux voisins, l'un à droite, et l'autre à gauche de notre maison. Le premier s'appelait Dubois, et le second Verneuil.

"M. Dubois avait un fils, nommé Silvestre, et M. Verneuil en avait aussi un, nommé Gaspard.

"Derrière notre maison et celles de nos voisins, étaient de petits jardins, séparés les uns des autres, par des haies vives.

"Silvestre, lorsqu'il était seul dans le jardin de son père, s'amusait à jeter des pierres dans tous les jardins d'alentour, sans faire réflexion qu'il pouvait blesser quelqu'un. M. Dubois s'en était aperçu, et lui en avait fait de vives réprimandes, en le menaçant de le châtier, s'il y revenait jamais. Mais, par malheur, cet enfant ignorait ou n'avait pu se persuader qu'il ne faut pas faire le mal, même lorsqu'on est seul, parce que Dieu est toujours auprès de nous, et qu'il voit tout ce que nous faisons. Un jour que son père était sorti,

croyant n'avoir pas de témoins, et qu'ainsi personne ne le punirait, il remplit sa poche de cailloux, et se mit à les lancer de tous les côtés.

"Dans le même temps, M. Verneuil était dans son jardin, avec Gaspard, son fils.

"Gaspard, avait le défaut de croire, comme Silvestre, que c'était assez de ne pas faire le mal devant les autres, et que lorsqu'on était seul, on pouvait faire tout ce qu'on voulait.

"Son père avait un fusil chargé pour tirer aux moineaux qui venaient manger ses cerises, et il se tenait sous un berceau pour les guetter. Dans ce moment, un domestique vint lui dire qu'un étranger l'attendait dans le sallon. Il laissa le fusil sous le berceau, et il défendit expressément à Gaspard d'y toucher. Gaspard se voyant seul, se dit à lui-même: je ne vois pas le mal qu'il y aurait à jouer un moment avec ce fusil. En disant ces mots, il le prit, et se mit à faire l'exercice comme un soldat. Il présentait les armes; il voulut essayer s'il saurait aussi coucher en joue et ajuster.

"Le bout de son fusil était tourné par hasard vers le jardin de M. Dubois. Au moment où il allait fermer l'œil gauche pour viser, un caillou, lancé par Silvestre, vint le frapper droit à cet œil. Gaspard, d'effroi et de douleur, laissa tomber son fusil. Le coup partit, et aye! aye! On entendit des cris dans les deux jardins.

"Gaspard, avait reçu une pierre dans l'œil, Silvestre reçut toute la charge du fusil dans une jambe. L'un devint borgne, l'autre boiteux; et ils restèrent dans cet état toute leur vie."

Fab. Ah, le pauvre Silvestre! le pauvre Gaspard! que je les plains!

M. De La Fer. Ils étaient affectivement fort à plaindre. Mais, je suis encore plus sensible au malheur de leurs

parens, d'avoir eu des enfans indociles et disgraciés. Dans le fond ce fut un vrai bonheur pour ces deux petits vauriens, d'avoir eu cette mésaventure.

Fab. Et comment donc, mon papa?

M. De La Fer. Je vais te le dire. Si Dieu n'avait de bonne heure puni ces enfans, ils auraient toujours continué de faire le mal, lorsqu'ils se seraient vus seuls, au lieu qu'ils apprirent par cet expérience, que tout le mal que les hommes ne voient pas, Dieu le voit, et le punit.

C'est d'après cette leçon qu'ils se corrigèrent l'un et l'autre, qu'ils devinrent prudens et religieux, et qu'ils évitaient de mal faire dans la plus grande solitude, comme s'ils avaient vu s'ouvrir sur eux tous les yeux de l'univers.

Et c'était bien aussi le dessein de Dieu, en les punissant de cette manière; car ce bon père ne nous châtie que dans la vue de nous rendre meilleurs.

Fab. Voilà un œil et une jambe, qui me rendront sage. Je veux éviter le mal et pratiquer le bien, quand même je ne verrais personne auprès de moi.

Et en disant ces mots, ils arrivèrent à la porte de leur maison.

JOSEPH.

Il y avait à Bordeaux uu fou, qu'on nommait Joseph. Il ne sortait jamais sans avoir cinq ou six perruques entassées sur sa tête, et autant de manchons passés dans chacun de ses bras. Quoique son esprit fût dérangé, il n'était point méchant, et il fallait le harceler long-temps pour le mettre en colère. Lorsqu'il passait dans les rues, il sortait de toutes les maisons de petits garçons malicieux, qui le suivaient en criant: Joseph! Joseph! combien veux-tu vendre tes

manchons et tes perruques? Il y en avait même d'assez méchans pour lui jeter des pierres. Joseph supportait ordinairement avec douceur toutes ces insultes: cependant il était quelquefois si tourmenté, qu'il entrait en fureur, prenait des cailloux ou des poignées de boue et les jetait aux polissons.

Ce combat se livra un jour devant la maison de M. Desprez. Le bruit l'attira à la fenêtre. Il vit avec douleur que son fils Henri était engagé dans la mêlée. A peine s'en fut-il aperçu, qu'il referma la croisée, et passa dans une autre pièce de son appartement.

Lorsqu'on se mit à table, M. Desprez dit à son fils: Quel était cet homme après qui tu courais, en poussant des cris?

Henri. Vous le connaissez bien, mon papa; c'est le fou qu'on appelle Joseph.

M. Desprez. Le pauvre homme! qui peut lui avoir causé ce malheur?

Hen. On dit que c'est un procès pour un riche héritage. Il a eu tant de chagrin de le perdre, qu'il en a perdu aussi l'esprit.

M. Des. Si tu l'avais connu au moment où il fut dépouillé de cet héritage, et qu'il t'eût dit, les larmes aux yeux: Mon cher Henri, je suis bien malheureux; on vient de m'enlever un héritage dont je jouissais paisiblement. Tous mes biens ont été consumés par les frais de la procédure, je n'ai plus ni maison de campagne, ni maison à la ville; il ne me reste rien. "Est-ce que tu te serais moqué de lui?"

Hen. Dieu m'en préserve! Qui peut être assez méchant peur se moquer d'un homme malheureux? J'aurais bien plutôt cherché à le consoler.

M. Des. Est-il plus heureux aujourd'hui qu'il a aussi perdu l'esprit?

Hen. Au contraire, il est bien plus à plaindre.

M. Des. Et cependant aujourd'hui tu insultes et tu jettes des pierres à un malheureux, que tu aurais cherché à consoler lorsqu'il était beaucoup moins à plaindre.

Hen. Mon cher papa, j'ai mal fait: pardonnez-le-moi.

M. Des. Je veux bien te pardonner, pourvu que tu t'en répentes. Mais mon pardon ne suffit pas, il y a quelqu'un à qui tu dois encore le demander.

Hen. C'est apparemment Joseph.

M. Des. Et pourquoi donc Joseph?

Hen. Parce que je l'ai offensé.

M. Des. Si Joseph avait conservé son bon sens, c'est à lui que tu devrais demander pardon de ton offense, mais comme il n'est pas en état de comprendre ce que tu lui demanderais par ton pardon il est inutile de t'adresser à lui. Tu crois cependant qu'on est obligé de demander pardon à ceux que l'on a offensés.

Hen. Vous me l'avez appris, mon papa.

M. Des. Et sais-tu qui nous a commandé d'avoir de la pitié pour les malheureux?

Hen. C'est Dieu.

M. Des. Cependant tu n'as pas montré de pitié pour le pauvre Joseph; au contraire, tu as augmenté son malheur par tes insultes. Crois-tu que cette conduite n'ait pas offensé Dieu?

Hen. Oui, je le reconnais et je veux lui en demander pardon ce soir dans ma prière.

Henri tint sa parole; il se repentit de sa méchanceté, et il en demanda le soir pardon à Dieu du fond de son cœur. Et non-seulement il laissa Joseph tranquille pendant quelques semaines, mais il empêcha aussi quelques-uns de ses camarades de l'insulter.

Malgré ses belles résolutions, il lui arriva un jour de se mêler dans la foule des polissons qui le poursuivaient. Ce

n'était, à la vérité, que par une pure curiosité, et seulement pour voir les niches qu'on faisait à ce pauvre homme. De tems en tems il lui échapait de crier comme les autres: Joseph! Joseph! Peu à peu il se trouva le premier de la bande; en sorte que Joseph, impatienté de toutes ces huées, s'étant retourné tout à coup, et ayant ramassé une grosse pierre, la lui jeta avec tant de roideur, qu'elle lui frôla la joue, et lui emporta un bout d'oreille.

Henri rentra chez son père tout ensanglanté, et jetant de hauts cris. C'est une juste punition de Dieu, lui dit M. Desprez. Mais, lui répondit Henri, pourquoi ai-je été tout seul si maltraité, tandis que mes camarades, qui lui faisaient beaucoup plus de malices, n'ont pas été punis? Cela vient, lui répliqua sont père, de ce que tu connaissais mieux que les autres le mal que tu faisais, et que par conséquent ton offense était plus criminelle. Il est juste qu'un enfant instruit des ordres de Dieu et de ceux de son père, soit doublement puni, lorsqu'il a l'indignité de les enfreindre.

LE FERMIER.

Monsieur Dublanc s'était un jour renfermé dans son cabinet pour expédier quelques affaires. Un domestique vint lui annoncer que Mathurin, son fermier, était à la porte de la rue, et demandait à lui parler. Monsieur Dublanc ordonna qu'on le fît monter dans son antichambre, et qu'on le priât d'attendre un moment, jusqu'à ce que ses lettres fussent achevées.

Roger, Alexandre et Sophie, (ainsi se nommaient les enfans de monsieur Dublanc;) étaient dans l'antichambre de leur père, lorsqu'on y introduisit Mathurin. Il leur fit

en entrant, une inclination respectueuse; mais il était aisé de voir qu'il ne l'avait pas apprise d'un maître à danser. Son compliment ne fut pas d'une tournure plus élégante; les deux petits garçons se regardèrent l'un l'autre, et sourirent d'un air moqueur. Ils mesurèrent l'honnête fermier des pieds à la tête d'un coup d'œil méprisant, se chuchotaient à l'oreille, et faisaient des éclats de rire si outrés, que le pauvre homme rougit, et ne savait plus quelle contenance il devait prendre. Roger poussa même la malhonnêteté au point de tourner autour de lui, et de dire à son frère, en se bouchant les narines: Alexandre, ne sens-tu pas ici une odeur de fumier? Il alla chercher un réchaud plein de charbons ardens, sur lequel il fit brûler du papier, et qu'il promena dans la chambre, pour dissiper, disait-il, la mauvaise odeur. Il appela ensuite un domestique, et lui dit de balayer les ordures que Mathurin avait répandues sur le parquet avec ses souliers ferrés. Alexandre se tenait les côtés de rire des impertinences de son frère.

Il n'en était pas ainsi de Sophie leur sœur. Au lieu d'imiter la grossièreté de ses frères, elle leur en fit des reproches, chercha à les excuser auprès du fermier; et, s'approchant de lui d'un air plein de bonté, elle lui offrit du vin pour se rafraîchir; le fit asseoir, et prit elle-même son chapeau et son bâton, qu'elle alla porter sur une table.

Sur ces entrefaites, M. Dublanc sortit de son cabinet: il s'avança, d'un air amical, vers Mathurin, lut tendit la main, lui demanda des nouvelles de sa femme et de ses enfans, et quelles affaires l'amenaient à la ville. Monsieur, je vous apporte mon quartier, lui répondit Mathurin; et il tira de sa poche un sac de cuir plein d'argent. Ne soyez pas fâché, continua-t-il, de ce que j'ai tardé quelques jours à venir. Les chemins étaient si rompus, qu'il ne m'a pas été possible de voiturer plutôt mon grain au marché.

Je ne suis point fâché contre vous, répliqua M Dublanc: je sais que vous êtes un honnête homme, et qu'on n'a pas besoin de vous faire souvenir de vos engagemens; en même tems il fit avancer une table pour que le ermier comptât ses espèces.

Roger ouvrit de grands yeux à la vue des écus de Mathurin; et il parut le regarder avec plus de considération.

Lorsque M. Dublanc eut vérifié les comptes du fermier, et loué leur justesse, celui-ci tira de son panier une boîte de fruits séchés au four. Voici ce que j'ai apporté pour vos enfans, dit-il, ne voudriez-vous pas, monsieur, leur faire prendre quelqu'un de ces jours l'air de la campagne? je tâcherais de les régaler de mon mieux, et de leur donner de l'amusement. J'ai de bons chevaux: je viendrais les prendre moi-même, et je les ramenerais dans ma carriole. M. Dublanc lui promit de l'aller voir, et voulut l'engager à diner avec lui. Mathurin le remercia de sa gracieuse invitation, et s'excusa de ne pouvoir y répondre, sur ce qu'il avait quelques emplettes à faire dans la ville, et beaucoup d'empressement à regagner sa ferme.

M. Dublanc lui fit remplir son panier de gâteaux pour ses enfans, le remercia du cadeau qu'il avait fait aux siens; et après lui avoir souhaité des forces pour ses rudes travaux, et de la santé pour sa famille, il le reconduisit jusque sur l'escalier, et le laissa partir.

A peine fut-il descendu, que Sophie, en présence de ses frères, instruisit son père de la réception grossière qu'ils avaient faite à l'honnête Mathurin.

M. Dublanc marqua son mécontentement à Roger et à Alexandre, et loua en même temps Sophie de sa conduite. Je vois, dit-il, en la baisant au front, que ma Sophie sait comment on doit se comporter envers d'honnêtes gens.

Comme c'était l'heure du déjeûner, il se fit apporter les fruits secs du fermier, et en mangea une partie avec sa fille. Ils les trouvèrent l'un et l'autre excellens. Roger et Alexandre assistèrent au déjeûner; mais ils ne furent point invités à goûter des fruits. Ils les dévoraient des yeux; M. Dublanc ne fit pas semblant de s'en apercevoir. Il reprit l'éloge de Sophie, et l'exhorta à ne jamais mépriser personne pour la simplicité de ses habits; car, disait-il, si nous n'en agissons poliment qu'avec ceux qui ont une parure brillante, nous avons l'air d'adresser nos civilités à l'habit même, plutôt qu'à la personne qui le porte. Les gens les plus grossièrement vêtus, sont quelquefois les plus honnêtes; nous en avons un exemple dans Mathurin. Non-seulement il trouve dans son travail le moyen de se nourrir lui, sa femme et ses enfans; mais encore, depuis quatre ans qu'il est mon fermier, il paie si exactement ses termes, que je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire à ce sujet. Oui, ma chère Sophie, si cet homme n'était pas si honnête, je ne pourrais fournir à la dépense de ton entretien et de celui de tes frères; c'est lui qui vous habille et qui vous procure une bonne éducation, car c'est pour vos vêtemens et pour les leçons de vos maîtres, que je réserve la somme qu'il me paie à chaque quartier.

Lorsque le déjeûner fut fini, il ordonna qu'on en serât les restes dans le buffet. Roger et Alexandre les suivirent d'un œil affamé, et ils comprirent bien que ce n'était pas pour eux qu'on les gardait.

Leur père acheva de les confirmer dans cette idée: ne vous attendez pas, leur dit-il, à goûter aujourd'hui, ni un autre jour, de ces fruits. Lorsque le fermier qui vous les apportait, aura lieu d'être content de vous, il n'oubliera pas de vous en envoyer.

Rog. Mais, mon papa, est-ce ma faute s'il sentait si mauvais?

M. Du. Que sentait-il donc?

Rog. Une odeur insupportable de fumier.

M. Du. D'où peut-il avoir contracté cette odeur?

Rog. C'est qu'il est tous les jours à en voiturer dans les champs.

M. Du. Que devrait-il faire pour s'en garantir?

Rog. Il faudrait.... Il faudrait....

M. Du. Il faudrait peut-être qu'il ne fumât point ses terres.

Rog. Il n'y a que ce moyen.

M. Du. Mais s'il n'engraissait pas ses champs, comment pourrait-il recueillir une abondante moisson? Et s'il n'en faisait que de mauvaises, comment viendrait-il à bout de me payer le prix de sa ferme?

Roger voulait répliquer; mais son père lui lança un regard, où Alexandre et lui lurent aisément son indignation.

Le dimanche suivant, de grand matin, le bon Mathurin était à la porte de M. Dublanc. Il lui fit demander s'il ne serait pas bien aise de venir faire un tour à sa ferme. M. Dublanc, sensible à cette attention ne voulut pas le mortifier par un refus. Roger et Alexandre prièrent instamment leur père de les mettre de la partie; et ils promirent de se conduire plus honnêtement. M. Dublanc se rendit à leurs instances. Ils montèrent d'un air joyeux dans la carriole: et comme le fermier avait d'excellens chevaux, et qu'il savait bien les conduire, ils furent arrivés chez lui avant de s'en douter.

Qui pourrait peindre leur joie lorsque la voiture s'arrêta? Claudine, femme de Mathurin, se présenta d'un air riant à la portière, l'ouvrit en saluant ses hôtes, prit les enfans

dans ses bras pour les poser à terre, les embrassa, et les conduisit dans la cour. Tous ses propres enfans y étaient en habits de grandes fêtes.

Soyez les bien venus, dirent-ils aux jeunes messieurs, en les saluant avec respect. M. Dublanc aurait bien voulu causer un moment avec eux, et les caresser; mais la fermière le pressa d'entrer, de peur de laisser refroidir le café.

Il était déjà servi sur une table couverte d'un linge éblouissant de blancheur. La cafetière n'était ni d'argent ni de porcelaine; elle était, ainsi que les tasses d'une faïence grossière, mais fort propre. Roger et Alexandre se regardèrent en dessous; et ils auraient éclaté de rire, s'ils n'avaient craint de fâcher leur père. Claudine avait cependant remarqué à leur mine sournoise ce qu'ils pensaient. Elle s'excusa, et leur dit qu'ils auraient sans doute été mieux servis chez eux; mais qu'il fallait se contenter de ce qui était offert de bon cœur chez de pauvres gens.

Avec le café on servit des galettes d'un goût si exquis, qu'on vit bien que la fermière avait mis tout son art à les pétrir et à les cuire.

Après le déjeûner, Mathurin engagea M. Dublanc à donner un coup d'œil à son verger et à ses terres. Monsieur Dublanc y consentit. Claudine se donna toutes les peines possibles pour rendre cette promenade agréable aux enfans. Elle leur montra tous ses troupeaux qui couvraient les prairies, et leur donna à caresser les plus jolis agneaux. Elle les conduisit ensuite à son colombier. Tout y était propre et vivant. Il y avait sur le sol deux colombes qui venaient de quitter leur nid, mais qui n'osaient pas encore se confier à leurs ailes naissantes. On voyait des mères qui couvaient leurs œufs dans des paniers, d'autres qui s'occupaient à donner la nourriture aux petits qui venaient

d'éclore. Ils allèrent du colombier aux ruches. Claudine eut le soin qu'ils n'en approchassent pas de trop près. Elle les mit cependant à portée de pouvoir remarquer le travail des abeilles.

Comme la plupart de ces objets étaient nouveaux pour les enfans, ils en parurent très-satisfaits. Ils allaient même les passer une seconde fois en revue, si Thomas, le plus jeune des fils de Mathurin, ne fût venu les avertir que le dîner les attendait.

Ils furent servis en vaisselle de terre et en couverts d'étain et d'acier. Roger et Alexandre étaient encore si pleins du plaisir de leur matinée, qu'ils eurent honte de se livrer à leur humeur railleuse. Ils trouvèrent tout d'un goût exquis. Il est vrai que Claudine s'était surpassée pour les bien traiter.

Au dessert, M. Dublanc aperçut deux violons suspendus à la muraille. Qui joue ici de ces instrumens, demanda-t-il? Mon fils aîné et moi, répondit le fermier; et, sans en dire davantage, il fit signe à Lubin de décrocher les violons. Ils jouèrent tour à tour des airs champêtres si tendres et si gais, que M. Dublanc leur en exprima sa satisfaction de la manière la plus flatteuse.

Comme ils allaient remettre les instrumens à leur place: or ça, Roger et toi Alexandre, leur dit M. Dublanc, c'est à présent votre tour: jouez-nous quelques-uns de vos plus jolis airs. En disant ces mots, ils leur mit les violons entre les mains; mais ils ne savaient pas même comment tenir leur archet; et il s'éleva une risée générale à leur confusion.

M. Dublanc pria le fermier de mettre les chevaux pour le ramener à la ville. Mathurin lui fit les plus vives instances pour l'engager à passer la nuit chez lui: mais enfin

il fut obligé de se rendre aux représentations de M. Dublanc.

Eh bien, Roger, dit M. Dublanc à son fils en s'en retournant, comment te trouves-tu de ton petit voyage?

Rog. Fort bien, mon papa. Ces bonnes gens ont fait de leur mieux pour nous procurer bien du plaisir.

M. Du. Je suis enchanté de te voir satisfait. Mais si Mathurin ne s'était pas empressé de te faire les honneurs de sa maison, s'il ne t'avait pas présenté le moindre rafraîchissement, aurais-tu été aussi content que tu le parais?

Rog. Non, certes.

M. Du. Qu'aurais-tu pensé de lui?

Rog. Que c'eût été un paysan grossier.

M. Du. Roger! Roger! Cet honnête homme est venu chez nous; et loin de lui offrir aucun rafraîchissement, tu t'es moqué de lui. Qui sait donc le mieux vivre de toi ou du fermier?

Rog. (en rougissant.) Mais c'est son devoir de nous bien accueillir. Il tire du profit de nos terres.

M. Du. Qu'appelles-tu du profit?

Rog. C'est qu'il trouve son compte à recueillir les moissons de nos champs, et le foin de nos prairies.

M. Du. Tu as raison: un laboureur a besoin de tout cela. Mais que fait-il du grain?

Rog. Il s'en nourrit lui, sa femme et ses enfans.

M. Du. Et du foin?

Rog. Il le donne à manger à ses chevaux.

M. Du. Et que fait-il de ses chevaux?

Rog. Il les emploie à labourer les terres.

M. Du. Ainsi tu vois qu'une partie de ce qu'il tire de la terre, y retourne; mais crois-tu qu'il consomme tout le reste avec sa famille et ses chevaux?

Rog. Les vaches en prennent aussi leur part.

Alex. Et ses moutons aussi, ses pigeons et ses poules.

M. Du. Cela est vrai. Mais ses récoltes entières se consomment-elles dans sa maison?

Rog. Non. Je me souviens de lui avoir entendu dire qu'il en portait une partie au marché pour en avoir de l'argent.

M. Du. Et cet argent qu'en fait-il?

Rog. J'ai vu la semaine dernière qu'il vous en apportait son sac de cuir tout plein.

M. Du. Tu vois maintenant qui tire le plus grand profit de mes terres, du fermier ou de moi? Il est vrai qu'il nourrit ses chevaux du foin de mes prairies; mais aussi ses chevaux servent à labourer les champs, qui, sans ses labours, seraient épuisés par les mauvaises herbes. Il nourrit aussi de mon foin ses moutons et ses vaches; mais le fumier qu'il en retire, est porté dans les guérets, et sert à les rendre fertiles. Sa femme et ses enfans se nourrissent du grain de mes moissons; mais aussi ils passent tout l'été à sarcler les blés, ensuite à les scier, puis à les battre; et ces travaux tournent encore à mon profit. Le superflu de ses récoltes, il le porte au marché pour le vendre, mais c'est pour me donner l'argent qu'il en reçoit. Supposé qu'il en reste quelque partie pour lui, n'est-il pas juste qu'il trouve une récompense de ses travaux? Encore un coup, dis-moi qui de nous deux tire le plus grand profit de mes terres?

Rog. Je vois bien à présent que c'est vous.

M. Du. Et sans ce fermier aurais-je ce profit?

Rog. Oh! il y a tant de fermiers dans le monde!

M. Du. Tu as raison; mais il n'y en a pas de plus honnête que celui-ci. J'avais autrefois affermé cette métairie à un autre. Il épuisait les terres, abattait les arbres, et

laissait dépérir les bâtimens. Lorsque le terme des quartiers arrivait, il n'avait jamais d'argent à me donner; et quand je voulus m'en plaindre, il me fit voir que dans tout ce qu'il possedait, il n'avait pas assez de quoi s'acquitter envers moi.

Rog. Ah! le coquin!

M. Du. Si celui-ci l'était de même, aurais-je un grand profit de mes biens?

Rog. Vraiment non.

M. Du. A qui ai-je donc obligation de ce que j'en retire?

Rog. Je vois que vous le devez à cet honnête fermier.

M. Du. N'est-il donc pas de notre devoir de bien accueillir un homme qui nous rend de si grands services?

Rog. Ah! mon papa, vous me faites bien sentir le tort que j'ai eu.

(Pendant quelques minutes, il régna entre eux un profond silence. M. Dublanc reprit ainsi l'entretien.)

Roger, pourquoi n'as-tu pas joué du violon?

Rog. Vous savez mon papa, que je n'ai jamais appris.

M. Du. Le fils de Mathurin sait donc quelque chose que tu ne sais pas?

Rog. Cela est vrai; mais aussi, entend-il comme moi le latin?

M. Du. Et toi, sais-tu labourer? sais-tu conduire un attelage? sais-tu comment on sème le froment, l'orge, l'avoine, et tous les autres grains? comment on les cultive? Saurais-tu seulement tailler un pied de vigne, et gouverner un arbre pour avoir de beaux fruits?

Rog. Je n'ai pas besoin de savoir tout cela; je ne suis pas fermier.

M. Du. Mais si tous les habitans de la terre ne savaient autre chose que du latin, comment irait le monde?

Rog. Fort mal. Où trouverions-nous du pain et des légumes?

M. Du. Et le monde pourrait-il se soutenir, quand bien même personne ne saurait du latin?

Rog. Je pense qu'oui.

M. Du. Souviens-toi donc toute ta vie de ce que tu viens de voir et d'entendre. Ce fermier, si grossièrement vêtu, qui t'a fait un salut et un compliment si mal tournés, cet homme-là est plus poli que toi; sait beaucoup plus de choses, et des choses bien plus utiles. Ainsi, tu vois combien il est injuste de mépriser quelqu'un pour la simplicité de ses habits, ou le peu de graces de ses manières.

LE SAGE COLONEL.

M. D'ORVILLE, parvenu par son mérite au grade de colonel, voyait avec peine les officiers de son régiment se livrer au jeu et à l'oisiveté. Il les invita un jour à diner chez lui, et ayant adroitement amené la conversation sur cette matière, il leur raconta l'histoire suivante:

J'avais à peine achevé le cours de mes exercices, lorsque mes parens m'achetèrent une lieutenance dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avais témoigné pour l'étude, dès ma plus tendre enfance, leur faisait espérer que j'aurais la même ardeur à m'instruire de mon état, et que je pourrais un jour remplir les idées qu'ils osaient concevoir de ma fortune. Je répondis en effet, pendant quelques mois, à leurs espérances; mois bientôt l'exemple funeste de mes camarades, leurs séductions et leurs instances m'ayant engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara si bien de moi, que tous les devoirs qui m'empêchaient de me livrer à cette nouvelle

passion, me devinrent dès-lors insupportables. A peine pouvais-je me résoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu du plus profond sommeil, je voyais en songe des monceaux d'or et d'argent; les cartes se déployaient dans mon imagination, et le bruit des dés remplissait continuellement mon oreille.

Le besoin naturel des alimens était devenu mon supplice. Je les dévorais avec avidité pour retourner plus vite aux tables du jeu.

Les plus belles matinées du primtems, les soirées délicieuses de l'été, le calme voluptueux des jours sereins de l'automne, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration, avait perdu pour moi ce charme ravissant dont j'étais autrefois pénétré; l'amitié même n'avait plus d'accès dans mon âme. Je ne me trouvais bien qu'auprès de ceux qui n'aspiraient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parens m'était devenue importune; et si je pensais à Dieu, c'était pour l'outrager par mes blasphêmes.

La fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée; et ses faveurs avaient tellement égaré et avili mon esprit, qu'il m'arrivait quelquefois de répandre mon gain à terre, et de me coucher dessus, afin qu'on pût dire de moi dans le sens le plus littéral, que je roulais sur l'or.

Telles furent pendant trois ans entiers les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me les rappeler aujourd'hui, sans rougir de la flétrissure intérieure qu'en a reçu mon honneur, et je voudrais les racheter au prix de la moitié des jours qui me restent à vivre. Mais comment oser vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur et de probité? Jugez, messieurs, de l'intérêt que je prends à vous rendre mon exemple utile, par la peine

qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confession.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une ville frontière assez éloignée. J'avais abandonné ce devoir aux soins de mon sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeste passion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choisis pour leur payer leur engagement. Je venais malheureusement de perdre, non-seulement tout ce que je possédais, mais encore le dépôt sacré que m'avait confié ma compagnie. Imaginez, messieurs, quelle fut ma confusion et mon désespoir. Je dépêchai sur-le-champ un exprès vers un de mes camarades que j'avais laissé à la garnison. Je lui avouai mon crime, et je le suppliai de me prêter cinquante louis.

Quoi! me répondit-il, je prêterais une somme aussi considérable à un joueur de profession? Non, monsieur; s'il me faut perdre mon argent, ou l'amitié d'un homme qui se déshonore, c'est mon argent que je garde.

A la lecture de cette réponse outrageante je tombai dans un évanouissement profond; et je me rappelle encore les horribles images qui, dans un moment, vinrent toutes à la fois assaillir mon esprit; d'un côté, la douleur et l'indignation de mon père, le déshonneur que j'imprimais à ma famille, la honte d'être cassé à la tête du régiment; de l'autre, la perspective brillante des postes où j'aurais pu m'élever par une conduite plus honnête. Je ne repris enfin l'usage de mes esprits, que pour songer à me délivrer, par un nouveau crime, de l'ignominie dont le premier devait me couvrir. J'étais déja prêt à exécuter cette affreuse résolution, lorsque je vis paraître à ma porte le même officier dont la réponse avait achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jetai sur lui pour le percer de mille coups. Il me désarma sans

peine; et me serrant dans ses bras: j'ai répondu, me dit-il, d'une manière un peu dure à votre lettre, pour vous laisser sentir un moment toute l'horreur de la situation où vous vous êtes plongé par votre folie. Je vous en vois pénétré: mes biens, mon sang, tout ce que je possède est à vous.

Tenez, continua-t-il, en jetant sa bourse sur la table, prenez ce qui vous est nécessaire pour vos recrues; le reste vous servira pour jouer si vous voulez.

Jouer! jamais, lui répondis-je en le serrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai dès ce jour même à m'interdire tous les plaisirs dispendieux, afin de regagner sur mes épargnes de quoi m'acquitter envers mon généreux ami. J'employai tous les instans de mon loisir à m'instruire. Mon assiduité à mes devoirs, me fit remarquer de mes supérieurs; et c'est à cette heureuse révolution que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impression si vive sur les jeunes militaires, que, dès ce moment, tout jeu de hasard cessa dans la garnison. Une noble émulation de connaissances utiles prit la place d'une basse cupidité, et l'on vit bientôt les grâces du prince se répandre avec prédilection sur tous les officiers de ce régiment.

LE MENTEUR CORRIGE PAR LUI-MEME.

Le petit Gaspard était parvenu à l'âge de six ans, sans qu'il lui fut jamais échappé un mensonge. Il ne faisait rien de mal, ainsi il n'avait aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivait quelque malheur, comme de casser une vitre, ou de faire une tache à son habit, il allait tout de suite

l'avouer à son papa. Celui-ci avait la bonté de lui pardonner; et il se contentait de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour son petit voisin Robert vint le trouver. Celui-ci était un fort méchant garçon. Gaspard qui voulait amuser son ami, lui proposa de jouer au domino. Robert le voulut bien, mais à condition que chaque partie serait d'une pièce de deux sous. Gaspard refusa d'abord, parce que son père lui avait défendu de jouer de l'argent. Enfin, il se laissa séduire par les prières de Robert, et il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avait économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard, fut désolé de cette perte; il se retira dans un coin, et se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, et s'en retourna triomphant avec son butin.

Le père de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimait beaucoup son fils, il le fit appeler pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence, lui dit-il, en le voyant accablé de tristesse?

Gaspard. C'est le petit Robert, mon voisin, qui est venu me forcer de jouer avec lui au domino.

M. Gaspard. Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent?

Gas. Non, mon papa.

M. Gas. Pourquoi donc as-tu les yeux rouges?

Gas. C'est que je voulais faire voir à Robert l'argent que j'avais épargné pour m'acheter un livre. Je l'avais mis, par précaution, derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son père soupçonna, dans ce récit, un peu de mensonge; mais il cacha son mécontentment, et il alla aussitôt chez

son voisin. Lorsqu'il aperçut le petit Robert, il affecta de sourire, et lui dit: eh bien! mon enfant, tu as donc été bien heureux aujourd'hui au domino? Oui, monsieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureusement.

Et combien as-tu gagné à mon fils?

Vingt-quatre sous.

Et t'a-t-il payé?

Eh mais! sans doute. Oh! oui; je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement, son père voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se contenta de lui dire d'un air de mépris: je sais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison; et je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après, Gaspard alla voir Robert, et lui fit voir un très beau porte-crayon, dont son oncle lui avait fait présent. Robert en eut envie, et chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles, sa toupie et ses raquettes; mais comme il vit que Gaspard ne voulait s'en défaire à aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses yeux, et dit effrontément: le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, et peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'était un cadeau de son oncle, Robert se mit en devoir de le lui arracher; et comme Gaspard le tenait fortement dans ses mains, il lui sauta aux cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur la poitrine, et lui donna des coups de poing dans le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard entra chez lui, le nez tout sanglant, et les cheveux à moitié arrachés. Ah! mon papa! s'écria-t-il d'aussi loin qu'il l'aperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, et m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre, son père lui répondit: va, menteur, tu l'as joué sans doute au domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres, et qui as mis ta chevelure en désordre pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus, lui dit son père, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard, confondu, se retira dans sa chambre, et déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain, il va trouver son père, et lui demanda pardon. Je reconnais, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie: mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son père assurait l'autre jour, que depuis ce moment il n'était pas échappé à son fils le mensonge le plus léger, et que, de son côté, il l'en récompensait par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeait plus de lui ni assurance, ni protestation. C'était assez que Gaspard lui eût dit une chose, pour qu'il s'en tînt aussi sûr que s'il l'avait vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un père honnête, et pour un fils digne de son amitié!

LE CEP DE VIGNE.

M. De Surgy était allé se promener à sa maison de campagne, avec Julien son fils, dans l'un des premiers jours du printems. Déjà fleurissaient la violette et la primevère; et plusieurs arbres s'étaient déjà parés d'une verdure naissante, et de fleurs blanches et incarnat. Ils allèrent par hasard sous une treille, du pied de laquelle s'élevait un cep

de vigne rude et tortu, qui étendait tristement et sans ordre, ses bras dépouillés. Mon papa! s'écria Julien: voyez ce vilain arbre qui me fait les cornes! Pourquoi ne pas l'arracher, et en chauffer le four de Mathurin? Et aussitôt il se mit à le tirailler pour l'enlever de terre; mais ses racines l'y tenaient trop fortement attaché. Ne le tourmente pas, dit à son fils M. de Surgy, je veux qu'il reste sur pied; quand il en sera tems, je te dirai mes raisons.

Jul. Mais, mon papa, voyez à côté ces fleurs brillantes des amandiers et des pêchers. Pourquoi ne s'est-il pas aussi bien paré, s'il veut qu'on le garde? Il gâte et il attriste tout le jardin. Voulez-vous que j'aille dire à Mathurin de venir l'arracher?

M. De Sur. Non, te dis-je, mon fils; je veux qu'il reste sur pied au moins quelque tems encore.

Julien persistait à le condamner; son père tâcha de détourner son attention sur d'autres objets; et le malheureux cep de vigne fut oublié.

Les affaires de M. Surgy l'appelaient dans une ville éloignée: il partit le lendemain, et ne revint qu'au commencement de l'automne.

Son premier soin fut d'aller visiter sa maison de campagne; il y mena encore son fils. Le soleil était fort chaud; ils allèrent se mettre à l'abri sous la treille.

Ah! mon papa, dit Julien, quelle belle verdure! Je vous remercie d'avoir fait arracher, ce vilain bois desséché, qui me faisait tant de peine à voir, ce printems; et d'avoir mis à sa place ce charmant arbrisseau pour me causer une agréable surprise. Quels fruits ravissans! Voyez ces belles grappes; les unes violettes, les autres toutes noires. Il n'y a pas un seul arbre dans tout le jardin qui fasse une aussi belle figure. Ils ont tous perdu leurs fruits: mais lui, voyez

comme il en est couvert: voyez ces grandes feuilles vertes, sous lesquelles se cache le raisin! Je voudrais bien savoir s'il est aussi bon qu'il me paraît beau. M. de Surgy lui en donna une grappe à goûter. C'était du muscat. Ses transports recommencèrent; et combien ils furent plus vifs, lorsque son père lui apprit que c'était de ces grains qu'on exprimait la liqueur délicieuse dont il goûtait quelquefois au dessert.

Te voilà tout étonné, mon fils, lui dit M. de Surgy; je te surprendrais bien davantage, si je te disais que c'est-là cet arbre rude et tortu, qui te faisait les cornes au printems. Je vais, si tu veux, appeler Mathurin, et lui dire de l'arracher pour en chauffer son four.

Jul. Oh! gardez-vous-en bien, mon papa! qu'il prenne tous les autres plutôt que celui-ci, j'aime tant le muscat!

M. De Sur. Tu vois donc, Julien, que j'ai bien fait de n'avoir pas suivi ton conseil. Ce qui t'est arrivé, arrive souvent dans la vie. On voit un enfant mal vêtu, et d'un extérieur peu agréable; on le méprise, on s'énorgueillit en se comparant à lui, on pousse même la cruauté jusqu'à lui tenir des discours insultans. Garde-toi, mon fils, de ces jugemens précipités. Dans ce corps peu favorisé de la nature, réside peut-être une âme élevée, qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus, ou qui l'éclairera par ses lumières. C'est une tige grossière, mais qui porte les plus beaux fruits.

LES DOUCEURS ET LES AVANTAGES DE LA SOCIABILITE.

FULBERT, avait reçu de la nature un caractère mélancolique et un esprit observateur. Dans les promenades qu'il faisait avec son oncle, rien de ce qui frappait ses regards

n'échappait à ses réflexions. Ses cousins se plaignirent de ce que, parraissant goûter tant de jouissances, il cherchait si peu à contribuer à l'amusement général de la famille. Ils pensèrent d'abord à prier leur père de ne plus le mener avec eux; mais un moyen plus doux de le corriger se présenta bientôt à leur esprit. Ils convinrent ensemble de tenir pendant quelques jours avec lui, la même conduite qu'il tenait avec eux. L'un alla visiter le jardin, et le cabinet du roi; l'autre, le garde-meuble de sa couronne; le troisième, les tableaux du Louvre et ceux du Luxembourg: mais lorsqu'ils revinrent à la maison, les récits qu'ils avaient coutume de se faire de leurs observations, furent supprimés. Au lieu de ces confidences mutuelles des plaisirs de la journée, qui leur faisaient passer des soirées si récréatives, il ne régnait entre eux qu'une grave réserve, un silence ennuyeux. Fulbert, remarqua ce changement avec autant de surprise que de chagrin. Il sentit le vuide de ces épanchemens d'entretiens et de gaieté, qu'il provoquait rarement lui-même, mais auxquels il cherchait à s'intéresser. Accoutumé, comme il l'était, à la réflexion, il reconnut aisément l'injustice de sa conduite. Il devint bientôt aussi communicatif, qu'il avait été jusque-là concentré. En se livrant à ces douces effusions que la nature inspire aux hommes, pour rapprocher leurs âmes et les réunir, son cœur goûta les douceurs de la bienveillance et de l'amitié: et l'ardente curiosité de son esprit trouva de nouveaux moyens de se satisfaire, par les faits qu'il recueillait des autres, en leur faisant part de ceux qu'il avait observés.

LES TULIPES.

LUCETTE avait vu, pendant deux étés de suite, dans le jardin de son père, une planche de tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger, elle avait souvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, sans jamais s'occuper de ce qui pouvait les produire.

L'automne dernier, elle vit son père qui s'amusait à bêcher la terre de la plate-bande et y enfonçait des oignons.

Ah! mon papa, s'écria-t-elle d'une voix plaintive, que faites-vous? Gâter ainsi toute notre planche de tulipes! et au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains oignons pour la cuisine.

Son père lui répondit qu'il savait bien ce qu'il avait à faire; et il allait lui apprendre que c'était de ces oignons que sortiraient, l'année suivante, des tulipes nouvelles: mais Lucette l'interrompit par ses plaintes, et ne voulut rien écouter.

Comme son père vit qu'il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison, il la laissa s'apaiser d'elle-même, et continua son travail, tandis qu'elle se retirait en gémissant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la conversation tomba sur les fleurs, Lucette soupirait, et elle pensait en elle-même qu'il était bien dommage que son père eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours, et le printems vint balayer de la terre la neige et les glaçons.

Lucette n'était pas encore allée au jardin. Eh! qui pouvait l'y attirer? puisqu'il ne devait plus lui offrir sa superbe parure.

Un jour cependant elle y entra sans réflexion: Dieu! de quels transports de surprise et de joie elle fut agitée lors-

qu'elle vit la planche de tulipes plus belle encore que l'année précédente.

Elle resta d'abord immobile et muette d'admiration; enfin elle se jeta dans les bras de son père, en sécriant: Ah! mon papa! que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes oignons, pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant!

Tu ne me dois point de reconnaissance, lui répondit son père, car ces belles fleurs que tu aimes tant, ne sont venues que de mes tristes oignons.

L'opiniâtre Lucette n'en voulait encore rien croire, lorsque son père tira proprement de la terre une des plus belles tulipes, avec l'oignon d'où sortait la tige, et la lui présenta.

Lucette confondue, lui demanda pardon d'avoir été si déraisonnable. Je te pardonne bien volontiers, ma fille, répondit son père, pourvu que tu reconnaisses combien les enfans risquent de se tromper en voulant juger, d'après leur ignorance, les actions des personnes plus expérimentées.

Oh! oui, mon papa, répondit Lucette; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et toutes les fois que je serai tentée de croire en savoir plus que les autres, je me souviendrai des tulipes et des oignons.

LE VIEUX CHAMPAGNE.

M. Dorval, Paulin son fils.

Pau. Mon papa! je sais où vous trouver un très-bon domestique, lorsque vous renverrez le vieux Champagne.

M. Dor. Qui t'a chargé de ce soin? Est-ce que je pense à le renvoyer?

Pau. Vous voulez donc toujours garder ce vieux garçon Un jeune domestique, serait, je crois, bien mieux notre affaire.

M. Dor. Comment, Paulin? voilà une bien mauvaise raison pour se dégoûter d'un ancien serviteur. Tu l'appelles vieux garçon? Tu devrais en rougir, mon fils, c'est à mon service qu'il a vieilli. Ce sont peut-être les soins qu'il a pris de ton enfance, et les inquiétudes que lui ont causé tes maladies qui lui ont avancé son âge. Tu vois donc combien il serait ingrat et déraisonnable de prendre de l'aversion pour lui à cause de sa vieillesse. Et crois-tu avoir plus de raison de me dire qu'un jeune domestique serait bien mieux notre affaire? Ce discernement est au-dessus de ton âge. Il demande plus d'expérience que tu ne peux en avoir acquis. Je te ferai sentir, dans un autre moment, l'avantage qu'un vieux domestique a sur un jeune pour l'exactitude et la sûreté du service.

Pau. Je le crois, puisque vous le dites, mon papa. Mais il porte perruque: et cela fait uue drôle de figure à voir, un homme en perruque, planté debout derrière votre chaise pour vous servir. Je ne puis tourner les yeux sur lui, sans me sentir l'envie d'éclater de rire.

M. Dor. C'est un bien mauvais caractère: mon fils! je ne te l'aurais jamais soupçonné. Tu sais qu'il a perdu ses cheveux dans une maladie longue et dangereuse. Te moquer de lui, n'est-ce pas insulter à Dieu, qui lui a envoyé cette maladie?

Pau. Mais il est grognon, et il n'est pas si éveillé que les autres.

M. Dor. Champagne peut être sérieux; il n'est pas grognon. Il est vrai qu'il n'est pas aussi ingambe qu'un jeune drôle de dix-huit à vingt ans. Mais a-t-il mérité

pour cela ton aversion? O mon fils! cette pensée me fait frémir. Tu auras donc aussi de l'aversion pour moi, si Dieu me fait la grâce de m'accorder une longue vieillesse?

Pau. Oh! non, mon papa! je ne suis pas si méchant.

M. Dor. Et crois-tu ne pas l'être de haïr Champagne, parceque ses années l'empêchent d'être aussi alerte qu'autrefois?

Pau. J'ai tort, mon papa! j'en conviens; et je vous assure que j'ai bien du regret d'avoir....

M. Dor. Pourquoi t'interrompre? quel est ton regret, dis-tu?

Pau. Si je vais vous révéler mes fautes, vous vous fâcherez contre moi, et je n'y gagnerai qu'une punition.

M. Dor. Tu sais, mon fils, que je n'aime pas à punir, et que je n'emploie ce moyen que bien rarement. C'est par la raison et par la tendresse que je cherche à vous corriger, ta sœur et toi. Je ne connais point la faute que tu as commise; ainsi je ne puis te promettre une exemption absolue de châtiment. Est-ce une condition que tu aurais prétendu mettre à ton aveu? Tu sais quelle est ma tendresse pour toi. C'est la seule caution que je veux te donner. Tu peux t'y reposer avec autant de confiance que sur mes promesses.

Pau. Eh bien! mon papa, je vous avouerai que.... j'ai appelé Champagne.... vieux coquin.

M. Dor. Comment! cela est-il possible? As-tu pu oublier ainsi ce que tu dois à un brave homme? Et Champagne t'a-t-il entendu?

Pau. Oui, mon papa! c'est ce qui me fâche.

M. Dor. C'est très-bien d'en être fâché: mais il ne suffit pas de sentir du regret d'avoir outragé personnellement

un de nos semblables, on doit sentir le même remords de l'avoir outragé hors de sa présence.

Pau. Oui, je me repens d'avoir injurié Champagne: mais ce qui m'afflige le plus, c'est de l'avoir traité ainsi en face; car....

M. Dor. Tu as commencé de m'ouvrir ton cœur, achève.

Pau. Oui, mon papa!.... car Champagne, lorsque je l'ai eu ainsi maltraité, s'est mis à pleurer et a dit: ce n'est pas assez des incommodités de mon âge, il faut encore que je sois la risée de l'enfance.

M. Dor. Le pauvre Champagne! je le connais, cette injure lui aura déchiré le cœur. Il est dur, à son âge, d'être le jouet d'un enfant; mais, combien l'on doit souffrir, lorsque l'on reçoit cette injure d'un enfant qu'on a vu naître, et à qui l'on a rendu des services dont rien ne peut l'acquitter!

Pau. Ah! mon papa, combien je suis coupable! je veux lui en demander pardon, et soyez sûr que de ma vie il n'aura à se plaindre de moi.

M. Dor. Très-bien, mon fils! c'est à cette condition seulement que Dieu et moi nous pouvons te pardonner. Nous sommes tous faibles, et nous pouvons nous laisser emporter un moment à nos passions. Mais revenus à nous-mêmes, il nous faut bien pénétrer du repentir de nos fautes, forcer notre orgueil à les réparer, et travailler de toutes nos forces à nous en garantir dans la suite. Mais je voudrais bien savoir ce qui a pu te porter à cette indignité contre Champagne. T'avait-il offensé?

Pau. Oui, mon papa!... du moins je me le figurais. Je jouais de ma sarbacane, et je visais à lui tirer mes pois au visage. Finissez donc, monsieur Paulin, m'a-t-il dit, ou

je vais me plaindre à votre papa. Je me suis fâché de sa menace; c'est alors que je l'ai injurié.

M Dor. C'est donc de propos délibéré que tu as cherché à le mortifier?

Pau. Je ne puis en disconvenir.

M. Dor. C'est ce qui aggrave ta faute, et ce qui lui a arraché des larmes.

Pau. Ah! mon papa! si vous me le permettez, je cours le chercher de ce pas, et lui faire mes excuses. Je ne serai pas tranquille qu'il ne m'ait pardonné.

M. Dor. Oui, mon fils! il ne faut jamais différer d'un instant de remplir son devoir. Je t'attends ici.

(Paulin sort et revient quelques momens après d'un air satisfait.).

Pau. Mon papa! je suis content de moi; Champagne m'a pardonné de bon cœur. Oh! je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de commettre pareille faute.

M. Dor. Dieu veuille t'en préserver! Sans lui, tu ne peux te répondre de la plus ferme résolution.

Pau. Et que dois-je faire pour que Dieu m'en préserve?

M. Dor. Lui demander son secours. Il ne te le refusera pas.

Pau. Je le lui demanderai du fond de mon cœur. Mais, mon papa, il y a encore une autre chose que je viens de faire sans votre permission, et qui vous fâchera peut-être.

M. Dor. Qu'est-ce donc, mon fils?

Pau. L'écu de six francs dont vous m'aviez fait cadeau le jour de ma fête, je l'ai donné à Champagne.

M. Dor. Pourquoi en serais-je fâché? Je trouve fort bien que tu fasses de bonnes actions de toi-même, et sans m'en avoir prévenu. Tu peux disposer de tout l'argent

que je te donne; c'est ton bien. Tu ne pouvais en faire un meilleur usage. Il faut s'accoutumer de bonne heure à une prudente générosité. Champagne en a-t-il paru bien content?

Pau. Il pleurait de joie; et je me réjouissais de le voir pleurer.

M. Dor. Je te sais gré de ce sentiment, mon cher fils. Un bon cœur se réjouit toujours d'avoir adouci la misère de ses semblables. Toutes les vertus font naître la joie dans notre âme; mais aucune n'y laisse un souvenir plus long et plus satisfaisant que la bienfaisance.

Pau. Ah! si jamais je possède quelques biens, je veux soulager tous ceux qui souffriront autour de moi.

M. Dor. La dernière prière que j'adresserai à Dieu sera de fortifier cette vertu dans ton cœur, et de te mettre en état de l'exercer.

Pau. Serai-je toutes les fois aussi content qu'aujourd'hui?

M. Dor. C'est le seul plaisir qui ne s'affaiblisse jamais. Cherche sur-tout à le goûter dans l'intérieur de ta maison. Si tes domestiques sont gens de bien, tu dois encore plus gagner leur attachement par de bons procédés, que par l'argent. Il ne faut cependant pas négliger de leur faire de tems en tems de petits cadeaux. Si tu sais les faire à propos et avec grâce, tu feras de tes gens tes plus sûrs amis.

Pau. Mais, mon papa, n'ont-ils pas leurs gages?

M. Dor. Ils les ont pour faire leur service, et rien de plus. Mais de petits présens feront naître leur affection, et ils iront au-delà de leur devoir.

Pau. Je ne vous comprends pas trop bien, mon papa.

M. Dor. Je vais t'éclaircir ma pensée, par l'exemple de Champagne. Je lui donne ses gages, son vêtement, et sa nourriture pour me servir. Lorsqu'il m'a servi, ne som-

mes-nous pas quittes? et me doit-il quelque chose de plus? Cependant, tu sais qu'il prend soin de tout dans la maison, qu'il s'est rendu de lui-même le surveillant de tous les autres domestiques, et qu'il m'a souvent épargné bien des pertes. Il fait tout cela par attachement, et sans aucun ordre particulier, parce que j'ai su mériter sa reconnaissance par quelques dons légers que je lui ai faits dans certaines occasions. Lorsque ton âge te permettra de te répandre dans la société, tu n'entendras dans toutes les maisons que des plaintes sur la négligence et l'ingratitude des domestiques. Sois persuadé, mon fils, que c'est le plus souvent la faute des maîtres, pour avoir voulu leur inspirer plus de crainte que d'attachement.

Pau. Maintenant je vous comprends à merveille: et je me servirai un jour de vos leçons et de votre exemple.

LES DOUCEURS DU TRAVAIL.

Madame De Longueville, Louisa sa Fille.

Madame De Longueville. Qu'as-tu donc, Louisa? tu parais bien triste!

Louisa. Je le suis aussi, maman.

Mad. De Long. Et pourquoi donc, ma fille? J'espérais te voir revenir toute joyeuse de ta promenade.

Loui. Elle m'a d'abord réjouie; mais en passant, à mon retour, devant la maison du menuisier, j'ai vu ses trois enfans assis sur la porte, qui pleuraient à faire compassion. Ils mouraient de faim.

Mad. De Long. Comment cela est-il possible? Leur père a un bon métier, et il n'y a pas encore huit jours que je lui payai vingt écus pour des armoires qu'il a faites dans mon appartement.

Loui. C'est ce que notre servante a dit à une voisine, qui était accourue aux cris des enfans, et qui leur donnait un morceau de pain.

Mad. De Long. Et qu'a-t-elle répondu?

Loui. Ce pauvre homme est bien à plaindre, a-t-elle dit. Il travaille nuit et jour et n'en est pas plus riche. Sa femme est une si mauvaise ménagère! Elle n'entend rien de tout ce qu'une femme doit faire. Elle ne sait ni coudre, ni tricoter, ni filer; elle ne sait pas même tenir le linge en bon état, et son mari est obligé de le faire raccommoder hors de la maison.

Mad. De Long. Voilà qui est fort triste, et tu as raison d'être affligée de trouver une femme qui ne remplit aucun de ses devoirs. Dieu veuille que ce soit la seule qui se présente jamais à toi.

Loui. Ah! ce n'est pas encore là tout. Ecoutez, ma chère maman. Comme elle ne sait s'occuper de rien, absolument de rien, l'oisiveté l'a conduit à s'addonner au vin. Lorsque le mari, après un rude travail, croit trouver une bonne soupe en rentrant chez lui, il trouve sa femme étendue ivre morte sur le plancher, et ses enfans n'ont pas eu souvent de toute la journée un morceau de pain à manger. Ne trouvez-vous pas ces petits malheureux bien à plaindre?

Mad. De Long. Je les plains comme toi, ma chère fille! Mais dans cette triste occasion, tu as eu l'avantage de faire une remarque dont l'utilité peut s'étendre sur toute ta vie.

Loui. Et laquelle maman?

Mad. De Long. C'est qu'une femme qui néglige les occupations de son sexe et de son état, est la plus méprisable et la plus malheureuse créature qui soit au monde. Tu peux maintenant comprendre mieux que jamais pourquoi ton père et moi ne cessons de t'exciter au travail.

Loui. Oh oui, maman! je sens aujourd'hui combien vous m'aimez en m'apprenant à travailler. Mais, dites-moi, je vous prie, les demoiselles riches et de condition ont-elles besoin d'apprendre tant de choses? Lorsqu'elles sont mariées, n'ont-elles pas des femmes de chambre pour leur faire tout ce qu'elles désirent?

Mad. De Long. Non, ma chère Louisa; le travail est d'une nécessité aussi indispensable pour elles que pour les enfans des pauvres. Je ne te parlerai pas des revers de fortune qui peuvent un jour ne laisser de moyens de subsistance à une femme que dans le travail de ses mains. Ces révolutions sont cependant assez communes. Mais, dans l'état le plus brillant, au milieu d'une foule de domestiques empressés à s'occuper pour elle, ne doit-elle pas connaître par elle même le travail, pour savoir les employer chacun selon son talent, n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent faire, pouvoir récompenser leur diligence en facilitant leur service, et se concilier de cette manière leur attachement et leur respect? Obligée, par son rang et par sa richesse, d'occuper un grand nombre d'ouvriers, sans connaître le travail par elle-même, comment saura-t-elle apprécier celui des autres, ne pas retrancher du juste salaire de l'artisan utile, et se défendre des tromperies de l'artisan de luxe et de frivolités; satisfaire d'un côté la noble générosité de son cœur et prévenir de l'autre la ruine de sa maison? Quel plaisir d'ailleurs pour une femme sensible, de se voir elle et ses enfans parés de l'ouvrage de ses mains, d'employer le produit de cette économie à soulager les malades, à nourrir les indigens et à donner de l'éducation à leurs enfans pour qu'ils puissent soutenir leur famille!

Loui. Ah! ne perdons pas un moment, je vous prie; instruisez-moi de tout cela, ma chère maman.

Mad. De Long. Je le ferai pour m'acquitter de mon devoir, et pour t'aider à remplir le vœu de la nature et de la religion, pour te sauver surtout des dissipations dangereuses, dont l'oisiveté pourrait faire naître en toi le goût et le besoin. Je le ferai pour te faire aimer le sejour de ta maison, pour te rendre un jour agréable aux yeux de ton mari et respectable aux yeux de tes enfans, pour te ménager une distraction des chagrins qui pourraient t'accabler, si tu ne savais leur opposer cette diversion puissante: enfin, pour t'assurer le calme d'une bonne conscience, et te rendre heureuse dans tous les momens de ta vie. Tu as vu par l'exemple de la femme du menuisier, dans quel vice détestable peut conduire le désœuvrement. Que te diraije du dégoût et de l'ennui, les deux plus insupportables tourmens d'une femme! Je ne peux t'en donner qu'une idée légère et proportionnée à ton intelligence, dans l'histoire d'une petite fille de ton âge.

Loui. O ma chère maman! voyons vîte l'histoire de cette petite fille.

Mad. De Long. La voici:

"Madame de Fayeuse aimait à s'occuper, et ne passait jamais un quart d'heure de la journée dans l'inaction.

"Angélique, sa fille, avait bien de la peine à l'en croire, lorsqu'elle lui parlait des plaisirs du travail et des désagrémens attachés à l'oisiveté. Il est vrai qu'elle travaillait toutes les fois que sa mère le lui prescrivait, car elle était accoutumée à l'obéissance; mais on imagine aisément combien peu elle était heureuse, ne s'y portant jamais qu'avec dégoût.

"Ma chère fille, lui disait souvent madame de Fayeuse, en la voyant travailler la tête pendante et les mains distraites, puisses-tu bientôt éprouver toi-même l'ennui où jette le

désœuvrement, et le bonheur qu'on se procure par une douce occupation! Ce vœu inspiré par sa tendresse, ne tarda pas à s'accomplir.

''Angélique, alors âgée de douze ans, devait un jour se rendre avec sa mère dans une maison de campagne, éloignée de quelques lieues. Madame de Fayeuse à son départ, prit à son bras un sac à ouvrage et recommanda bien à Angélique de ne pas oublier le sien. Angélique voulait obéir à sa mère; mais avec quelle facilité on perd la mémoire d'un devoir qu'on ne remplit qu'avec répugnance! le sac à ouvrage fut oublié.

''Le voyage s'annonça d'abord très heureusement. Le ciel était serein, toute la nature semblait leur sourire. Mais, vers l'heure de midi, les nuages s'amoncelèrent sur l'horizon, le tonnerre traversait tout l'espace des cieux en roulant avec un horrible fracas. La frayeur les obligea de descendre dans un village, et l'instant d'après, une pluie bruyante se précipita par torrens sur la terre:

''Comme les approches de l'orage avaient forcé beaucoup de voyageurs de chercher un asile dans l'hôtellerie, madame de Fayeuse et sa fille ne purent y trouver une chambre pour se reposer. Elles firent remiser leur voiture et se rendirent à pied chez une bonne vieille du voisinage, qui leur céda honnêtement sa chambre à coucher.

''Combien madame de Fayeuse s'applaudit d'avoir porté son ouvrage! La bonne vieille s'assit à son côté, en filant sa quenouille, et la longue soirée d'automne s'écoula, sans ennui pour elles, entre la conversation et le travail.

''La pauvre Angélique eut bien à souffrir dans tout cet intervalle. La chaumière était petite, et lorsqu'elle en eut visité tous les recoins, il ne lui restait plus rien absolument

à faire. La pluie qui tombait toujours avec grande abondance, ne lui permettait pas de mettre le pied dans le jardin; le bruit effrayant du tonnerre lui ôtait l'envie de dor mir, et les discours de la vieille, qui ne savait parler qne de son travail, n'étaient guère propres à l'amuser.

"Elle voulut prier sa mère de lui céder un moment son ouvrage; mais madame de Fayeuse lui répondit, avec justice, qu'elle ne voulait pas s'ennuyer pour elle, qu'ayant eu l'attention de porter de quoi s'occuper, il etait naturel qu'elle, au contraire, portât la peine de sa négligence et de son oubli. Angélique n'eut rien à répondre à des raisons si fortes.

"Après bien des bâillemens d'ennui, des soupirs d'impatience et des murmures très-inutiles contre le tems, Angélique enfin attrapa le bout de la soirée. Elle fit, sans appétit, un léger repas, et se mit au lit bien mécontente de ses plaisirs.

"Avec quelle joie elle se réveilla le lendemain aux premiers rayons d'un soleil sans nuages! avec quelle ardeur elle pressa le moment du départ!

"Enfin la voiture se trouva prête, et madame de Fayeuse, ayant généreusement récompensé la bonne vieille de ses secours, se remit en route, aussi satisfaite de la journée de la veille, qu'elle avait causé à Angélique d'humeur et de dépit.

"La pluie avait rompu tous les chemins; l'eau qui les couvrait encore, empêchait d'apercevoir les ornières: la voiture tombait d'un trou dans un autre; on entendait crier l'essieu et craquer les soupentes; enfin une roue se brisa et la voiture fut renversée. Heureusement madame de Fayeuse ni sa fille ne furent blessées dans la chûte.

''Elles se remirent peu à peu de leur frayeur. On découvrit, à quelque distance, un joli hameau, bâti sur le penchant d'une colline. Madame de Fayeuse prit d'une main celle de sa fille, passa l'autre sous le bras de son domestique, et s'achemina vers ce hameau, pour envoyer du secours à son cocher.

''Il n'y avait dans cet endroit, ni serrurier, ni charron. Il fallut attendre près de deux jours pour faire venir des roues de la ville.

''La pauvre Angêlique! comme elle pleurait! comme elle se plaignait de la longueur du tems! L'impression de frayeur qu'elle avait gardée de sa chûte, lui dérobait l'usage de ses jambes. Elle n'était pas en état de marcher. Que pouvait madame de Fayèuse pour la distraire de son ennui? La justice exacte qu'elle s'etait imposée avec sa fille, l'empêchait de lui céder son ouvrage, et d'ailleurs Angéliquc avait si fort négligé de cultiver son talent pour la broderie, qu'elle aurait tout gâté.

''Elle commença alors à sentir le prix du travail, et toute honteuse, elle dit à sa mère:

''Ah, maman! j'ai bien mérité ce qui m'arrive. Je comprends aujourd'hui, pour la première fois, pourquoi vous m'exhortiez si vivement au travail. J'ai bien senti l'ennui du désœuvrement! Elle se jeta dans les bras de sa mère, et pressant sa main sur son cœur: pardonnez-moi, maman, de vous avoir affligée par mon indolence. Je vous ai vue chagrine de me voir souffrir. Ah! pour vous et pour moi, me voilà corrigée pour toute ma vie.

''Madame de Fayeuse embrassa sa fille, la loua de sa résolution, et, profitant de la leçon qu'Angélique avait reçue d'elle-même, elle lui fit sentir combien le goût du travail nous sauve d'ennuis, et combien il peut adoucir les peines

de la vie, en nous fournissant une distraction agréable et salutaire. Elle bénit les accidens d'un voyage qui avait opéré un changement si heureux dans sa fille. Angélique tint la parole qu'elle lui avait donnée. Elle alla même au-delà de ce qu'elle avait promis, et madame de Fayeuse n'eut plus de reproche à lui faire que sur l'excès de son activité."

LE FORGERON.

M. de Crémy passant vers minuit devant l'atelier d'un pauvre forgeron entendit les coups redoublés de son marteau. Il voulut savoir ce qui le retenait si tard à l'ouvrage, et s'il ne pouvait gagner sa vie du labeur de sa journée, sans le prolonger si avant dans la nuit.

Ce n'est pas pour moi que je travaille, répondit le forgeron; c'est pour un de mes voisins qui a eu le malheur d'être incendié. Je me lève deux heures plus tôt, et je me couche deux heures plus tard, tous les jours, afin de donner à ce pauvre malheureux de faibles marques de mon attachement. Si je possédais quelque chose, je le partagerais avec lui; mais je n'ai que mon enclume, et je ne puis pas la vendre, car c'est elle qui me fait vivre. En la frappant chaque jour quatre heures de plus qu'à l'ordinaire, cela fait par semaine la valeur de deux journées dont je puis céder le produit. Dieu merci! la besogne ne manque pas dans cette saison; et quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain.

Voilà qui est fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit monsieur de Crémy; car selon toute apparence, votre voisin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

Hélas! monsieur, je le crains pour lui plus que pour moi; mais je suis bien sûr qu'il en ferait autant, si j'étais à sa place.

M. de Crémy ne voulut pas le détourner plus long-temps de ses occupations; et, lui ayant souhaité une bonne nuit, il le quitta.

Le lendemain, ayant tiré de ses épargnes une somme de six cents livres, il la porta chez le forgeron dont il voulait récompenser la bienfaisance, afin qu'il pût tirer son fer de la première main, entreprendre de plus grands ouvrages, et mettre ainsi en réserve quelques deniers du fruit de son travail pour les jours de sa vieillesse.

Mais quelle fut sa surprise, lorsque le forgeron lui dit; reprenez votre argent, monsieur; je n'en ai pas besoin, puisque je ne l'ai pas gagné. Je suis en état de payer le fer que j'emploie; et s'il m'en faut davantage, le marchand me le donnera bien sur mon billet. Ce serait de ma part, une grande ingratitude de vouloir le priver du gain qu'il doit faire sur sa marchandise, lorsqu'il n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus dans le tems où je ne possédais que l'habit que j'ai sur le corps. Vous avez un meilleur usage à faire de cette somme, en la prêtant sans intérêts au pauvre incendié. Il pourra, par ce moyen, rétablir ses affaires; et moi, je pourrai dormir alors tout à mon aise.

M. de Crémy n'ayant pu, malgré les plus vives instances, le faire revenir de son refus, suivit le conseil qu'il lui avait donné; et il eut le plaisir de faire le bonheur d'une personne de plus que dans le premier projet de son cœur généreux.

LES BOTTES CROTTÉES.

Le jeune Constantin, fier de sa haute naissance, ne se contentait pas de mépriser, dans son opinion, toutes les personnes d'une condition inférieure, il se donnait quelquefois les airs de leur témoigner ouvertement ses mépris. Il voyait un jour un domestique occupé à nettoyer les souliers de son père. Fi! lui dit-il en passant, le vilain métier! Je ne voudrais pour rien au monde être décrotteur. Vous avez raison, monsieur, lui répondit Michel: aussi j'espère bien n'être jamais le vôtre.

Le tems avait été fort mauvais pendant toute la semaine, mais vers le midi le ciel s'éclaircit, et Constantin obtint de son papa la permission d'aller se promener à cheval; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que sa cavalcade avait été interrompue la veille par une pluie affreuse, en sorte que ses bottes n'avaient pas encore eu le tems de sécher.

Transporté de joie, il descendit précipitamment à la cuisine, en criant d'un ton impérieux: Michel, je vais monter à cheval; cours nettoyer mes bottes. Eh bien! m'obéis-tu? Michel ne fit pas semblant de l'entendre, et continua tranquillement son déjeûner. Constantin eut beau s'emporter contre lui, et l'accabler des injures les plus grossières, Michel se contenta de lui répondre d'un grand sang-froid: je vous ai déjà dit, monsieur, que j'espérais bien n'être jamais votre décrotteur.

M. Constantin voyant qu'il n'en pouvait rien obtenir, malgré ses menaces, retourna plein de rage vers son papa, lui porter des plaintes de cette désobéissance. M. de Marsan, qui ne pouvait comprendre pourquoi son domestique refusait de remplir des fonctions comprises dans son emploi, et dont il s'acquittait, tous les jours, sans attendre de nouveaux ordres, fit appeler Michel, qui lui raconta ce qui

s'était passé entre Constantin et lui. Sa conduite fut approuvée de M. de Marsan; et après avoir blâmé celle de son fils, il lui dit qu'il n'avait qu'à nettoyer ses bottes de ses propres mains, ou prendre le parti de rester à l'hôtel. Il défendit en même tems à tous les domestiques de l'aider dans cette opération. Cela vous apprendra, monsieur, ajouta-t-il, combien il est cruel de ravaler des services utiles à notre bien-être, dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête et des égards généreux. Si cet état vous paraît vil, vous l'anoblirez en l'exerçant aujourd'hui pour vous-même.

Cette sentence convertit en un chagrin amer toute la joie que Constantin venait d'éprouver. Il aurait bien voulu monter à cheval; le tems était devenu si serein! mais décrotter lui-même ses bottes! il ne pouvait s'y résoudre. D'un autre côté, son orgueil ne lui permettait pas de sortir avec des bottes crottées, pour être un objet de ridicule à tous les cavaliers qu'il trouverait sur son chemin. Il s'adressa successivement à tous les domestiques, dont il voulut corrompre, à prix d'argent, la fidélité; mais aucun n'osait enfreindre les ordres de son maître. Ainsi Constantin fut obligé de rester à la maison, jusqu'à ce que sa fierté se fût enfin abaissée à remplir les conditions qu'on avait exigées. Michel reprit de lui-même le lendemain ses fonctions ordinaires; et Constantin, après les avoir exercées une fois, ne s'avisa plus de chercher à les avilir.

LA PETITE MARIE.

Histoire Véritable.

Il y a environ quatre ans que le hasard conduisit dans une maison de Paris, où je me trouvais, un jeune ramoneur,

dont les traits délicats et fins se faisaient remarquer au travers du voile de suie qui couvrait son visage. Sa voix douce, son maintien timide et plein de grâce intéressaient d'abord en sa faveur. A peine fut-il grimpé dans la cheminée, que nous entendîmes des cris, et que nous le vîmes tomber sur les cendres du foyer. La maîtresse de la maison s'empressa de sonner sa femme de chambre, et pendant ce tems je volai au secours de l'infortuné que je portai presque évanoui dans le milieu de l'appartement. Nos soins le rappelèrent bientôt à la vie Interrogé sur la cause de cet accident, il répondit en versant des larmes, que la frayeur l'avait saisi lorsqu'il s'était trouvé si haut, et qu'aussitôt les forces lui avaient manqué... Pardonnez-moi, bonne dame, dit-il, je vais réparer ma faute en remontant.

Mme N*** s'y opposa; mais il n'en persista pas moins à se diriger vers la cheminée, Nous nous aperçûmes alors qu'il était grièvement blessé à la jambe. Mme N*** ordonna qu'on fit appeler un chirurgien; le jeune ramoneur s'y refusa avec une vivacité qui nous donna des soupçons. Pressé par nos questions, et vaincu par la tendre sollicitude que sa situation inspirait à Mme N***, il nous avoua qu'il n'était pas ce qu'il paraissait être; que les habits qu'il portait n'étaient pas ceux de son sexe; en un mot, qu'il n'était pas un garçon, et qu'il se nommait Marie.

On sent combien notre curiosité dut s'augmenter par cette confidence. Alors Mme N*** et sa femme de chambre, se chargèrent de placer le premier appareil, et après quelques heures de repos, la petite Marie nous raconta ainsi son histoire:

—"Je naquis, il y a douze ans, dans l'une des vallées qui avoisinent Saint-Jean de Maurienne. Ayant perdu de bonne heure mon père et ma mère, dont j'étais l'unique enfant,

je fus recueillie par une tante très-âgée, qui m'éleva comme si j'eusse été sa fille. Devenue infirme, ma tante n'eut bientôt plus d'autre ressource que la charité de notre pasteur et les secours que je lui procurais, en sollicitant la pitié des riches voyageurs qui traversaient nos montagnes. Hélas! plus je grandissais, plus je me sentais humiliée de ne devoir qu'à l'aumône ce que j'aurais voulu obtenir par mon travail; cette idée m'occupait nuit et jour: à force d'y rêver, je conçus le projet de prendre des habits d'homme et de venir en France, à l'exemple de tous les jeunes garçons de notre pays, gagner assez d'argent pour soutenir la vieillesse de celle qui me tenait lieu de famille. Craignant que ma tante ne mît des obstacles à mon dessein, je ne les confiai qu'à notre pasteur, en le suppliant de veiller sur elle pendant mon absence. Il me le promit, me donna une lettre pour celui qui servait de guide à la troupe, en ne me faisant connaître à lui que sous le nom de Michel, et comme le fils d'un pauvre paysan des environs.

"Le jour du départ arriva; mais soit qu'il ne fût pas exactement connu de notre pasteur, soit qu'on l'eût avancé de vingt-quatre heures, je n'arrivai au rendez-vous que lorsque mes compagnons de voyage étaient déjà en route. Je n'hésitai pas à marcher sur leurs traces. J'espérais les rejoindre le soir même; mais je n'avais pas pensé que mes forces trahiraient mon courage. Au bout de quelques lieues je me laissai tomber au pied d'un arbre, et mes pleurs coulèrent en abondance. Tout-à-coup je levai les yeux, et j'aperçus en face de moi une image de notre sainte Vierge. Aussitôt je me jetai à genoux devant la mère de notre divin Sauveur, en lui demandant la force d'accomplir le projet que j'avais formé. Elle m'entendit, car à peine ma prière était finie, que je sentis renaître tout mon courage. Il me

sembla l'entendre me dire; *Marie lève-toi, marche vers le chemin de France, je ne t'abandonnerai jamais.* Alors je marchai, et dès le même soir je rejoignis ceux que j'avais l'espoir d'atteindre.

"Je passe sous silence les divers événemens de ce voyage; ils ne peuvent vous intéresser. Depuis trois mois je suis arrivée à Paris, où malgré ma bonne volonté, je n'ai pu encore réunir que bien peu d'argent. Mais remplie de confiance dans la bonté du ciel, je n'en travaillais pas moins avec ardeur, lorsque le hasard m'a conduite chez vous, où, sans un fatal accident, on ignorerait encore mon secret."

Des larmes coulaient de nos yeux pendant ce récit, et Mme. N*** pressait Marie dans ses bras avec une effusion toute maternelle. "Console-toi, ma pauvre petite, lui disait-elle, je suis assez riche pour te rendre au bonheur; tu partiras bientôt pour tes montagnes, et là mes bienfaits iront encore te retrouver. Jusqu'à ce moment tu resteras chez moi". En effet, Marie demeura chez Mme. N*** jusqu'au jour où elle repartit pour la vallée de Saint-Jean de Maurienne. Elle y jouit depuis dix-huit mois de ce bonheur inaltérable que donnent l'innocence et la vertu.

L'ORPHELINE BIENFESANTE.

MADAME de Fonbonne, après avoir perdu son mari, venait encore de perdre un procès, au sort duquel était attachée la plus grande partie de ses biens. Elle fut obligée de vendre ce qui lui restait de meubles et de bijoux; et, en ayant placé le produit chez un banquier, elle se retira dans un village, pour y vivre avec économie de son modique re venu.

A peine avait-elle passé quelques mois dans son obscure retraite, qu'elle apprit la fuite du dépositaire infidèle des derniers débris de sa fortune. Qu'on se représente l'horreur de sa situation. Les chagrins et les maladies l'avaient rendue incapable de toute espèce de travail; et après avoir passé ses plus belles années au sein de l'aisance et des plaisirs, il ne lui restait d'autre ressource, dans un âge avancé, que d'entrer dans un hôpital, ou d'aller demander l'aumône.

Elle ne voyait en effet autour d'elle personne qui daignât s'intéresser à son sort. Amenée par son époux dans un pays étranger à celui où elle avait reçu la naissance, elle ne pouvait solliciter des secours que d'un parent assez proche, qu'elle avait attiré dans sa nouvelle patrie, et dont elle avait élevé la fortune par le crédit de son mari. Mais cet homme d'une avarice sordide, ne fut pas, comme on l'imagine, extrêmement sensible aux plaintes d'un autre, lorsqu'il se refusait à lui-même jusqu'aux premières nécessités de la vie.

Dans cette extrémité cruelle, une jeune orpheline qu'elle avait adoptée pendant le cours de ses prospérités, et qu'elle n'avait jamais pu se résoudre à abandonner après ses premiers revers, devint son ange tutélaire. Les bontés dont Clotilde avait été comblée par Mad. de Fonbonne, firent naître dans son cœur le désir généreux de lui en témoigner sa reconnaissance.

Non, s'écria-t-elle, lorsque madame de Fonbonne lui proposa de chercher un autre asyle, non, je ne vous abandonne point tant que vous vivrez. Vous m'avez toujours traitée comme votre fille; et si j'ai désiré de l'être dans votre bonheur, je le désire encore plus dans vos peines.

Grâces à vos largesses, je me vois abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à mon entretien. Vous m'avez donné des talens; je ferai ma gloire de les employer pour vous. Je sais coudre et broder: avec de la santé et du courage, je puis gagner assez de pain pour nous deux.

Mad. de Fonbonne fut extrêmement touchée de cette déclaration. Elle embrassa Clotilde, et consentit à profiter de ses offres.

Voilà donc Clotilde devenue à son tour la mère, par adoption, de son ancienne protectrice. Elle ne se bornait pas à la nourrir du fruit d'un travail opiniâtre; elle la consolait dans sa tristesse, la soulageait dans ses infirmités, et s'efforçait, par les caresses les plus tendres, de lui faire oublier les injustices du sort.

La constance et l'ardeur de ses soins ne se refroidirent pas un moment dans le cours de deux années que madame de Fonbonne jouit encore de ses bienfaits; et lorsque la mort vint la ravir à sa tendresse, elle donna les regrets les plus vifs à cette perte.

Quelques jours avant ce malheur, venait aussi de mourir ce riche avare dont le cœur s'était montré si insensible à la voix du sang et de la reconnaissance. Comme il ne pouvait emporter avec lui ses trésors, il avait cru réparer son ingratitude envers sa parente, en les lui laissant par ses dernières dispositions.

Mais ces secours étaient venus trop tard. Mad. de Fonbonne n'était plus en état d'en profiter. Elle n'avait pas eu même la consolation, en mourant, d'apprendre cette révolution dans sa fortune, pour la faire tourner à l'avantage de la tendre Clotilde.

Cet héritage se trouvait ainsi dévolu au domaine du prince. Heureusement les recherches ordinaires en

pareille occasion, firent parvenir à ses oreilles la noble conduite de la généreuse orpheline.

Ah! s'écria-t-il dans le premier mouvement de son cœur, elle est bien plus digne que moi de cet héritage. Je renonce à mes droits en faveur des siens, et je me déclare son protecteur et son père.

Toute la nation applaudit à ce jugement. Clotilde, en recevant cette récompense pour sa générosité, l'employa à élever de jeunes orphelines comme elle, à qui elle se plaisait surtout à inspirer les sentimens qui la lui avaient méritée.

LES CAQUETS.

Aurelie, quoique d'un naturel assez doux, avait contracté un défaut bien cruel: c'était de rapporter publiquement tout ce qu'elle croyait remarquer de mauvais dans les autres. L'inexpérience de son âge lui faisait souvent interpréter d'une manière fâcheuse les actions les plus innocentes. Un seul mot, une apparence légère, lui suffisaient pour former d'injustes soupçons; et à peine venaient-ils de s'établir dans son esprit, qu'elle courait les répandre comme des faits avérés. Elle y ajoutait même quelquefois les circonstances que lui avait prêtées son imagination pour se rendre la chose vraisemblable à elle-même. Vous devez penser aisément combien de maux furent produits par ses récits indiscrets. D'abord toutes les familles de son quartier furent brouillées ensemble. La division se répandit ensuite dans chacune d'elles en particulier. Les maris et les femmes, les frères et les sœurs, les maîtres et les domestiques, étaient dans un état de guerre continuel. La con-

fiance était soudain bannie des sociétés où la petite fille entrait avec sa mère. On n'osait plus se permettre devant elle le moindre épanchement. Les personnes d'un caractère faible tremblaient en sa présence, et n'en étaient pas plus disposées à l'aimer. Celles qui avaient plus de fermeté dans l'esprit, lui adressaient des reproches terribles. On en vint bientôt à lui fermer toutes les maisons de la ville, comme à une malheureuse créature atteinte de la peste. Mais ni la haine, ni les humiliations, ne pouvaient la corriger d'un défaut dont l'habitude s'était déjà profondément enracinée dans son esprit.

Cette gloire était réservée à Dorothée sa cousine, la seule qui voulût encore recevoir ses visites, où repondre à ses invitations, dans l'espérance de la ramener d'un penchant qui l'entraînait au malheur de sa vie entière.

Aurélie était allée un jour la voir, et avait passé une heure ou deux à lui raconter des histoires malignes de toutes les jeunes demoiselles de sa connaissance, malgré le dégoût que Dorothée témoignait à l'écouter.

Maintenant, ma petite cousine, lui dit-elle, lorsqu'elle eut fini, faute de respiration, fais-moi aussi des histoires à ton tour. Tu vois une compagnie assez ridicule, pour être en fonds d'anecdotes plaisantes.

Ma chère Aurélie, lui répondit Dorothée, lorsque je vois mes amies, je me livre toute entière au plaisir de leur société, sans perdre ma joie à remarquer leurs défauts. J'en reconnais d'ailleurs un si grand nombre en moi-même, que je n'ai guère le tems de m'embarrasser de ceux des étrangers. Comme j'ai besoin de leur indulgence, je leur accorde toute la mienne. J'aime mieux fixer mon attention sur leurs bonnes qualités, afin de tâcher de les acquérir. Il me semble qu'il faut n'avoir rien à éclairer dans son pro-

pre cœur, pour porter le flambeau dans celui des autres. Je te félicite de cet état de perfection, dont je suis malheureusement bien éloignée. Continue, ma chère cousine, ces nobles fonctions d'un censeur charitable qui veut rappeler le genre humain à la vertu en lui montrant la laideur du vice. Tu ne peux manquer de recueillir une bienveillance universelle pour des travaux si généreux.

Aurélie qui se voyait devenue l'objet de la haine publique, sentit aisément les railleries piquantes de sa consine. Elle commença, dès ce moment, à faire des réflexions sérieuses sur le danger de ses indiscrétions. Elle frémit d'horreur sur elle-même, en retraçant devant ses yeux tous les maux qu'elle avait causés, et résolut. d'en arrêter le cours. Elle eut bien de la peine à se défaire de la coutume qu'elle avait prise, d'envisager les choses du côté seul qui pouvait fournir matière à des interprétations défavorables. Mais quelles difficultés peuvent résister à une ferme et courageuse résolution? Elle parvint enfin à ne tourner la pénétration de son esprit observateur, que vers les objets dignes de ses éloges; et les jouissances odieuses de la malignité, furent remplacées par une satisfaction bien plus pure et bien plus flatteuse. Elle était la première à présenter toutes les actions équivoques, sous un point de vue qui les fît excuser. Lorsqu'elle ne pouvait se les offrir à elle-même avec des couleurs favorables: peut-être, se disait-elle, ne sais-je pas toutes les circonstances de cette aventure; on a eu sans doute des motifs louables que j'ignore. Enfin, si le cas n'était susceptible d'aucune indulgence, elle plaignait le coupable, rejetait sa faute sur une trop grande précipitation, ou sur l'ignorance du mal qu'il pouvait commettre.

Cependant elle fut bien long-tems encore à regagner les cœurs qu'elle avait aliénés. Elle était déjà parvenue à l'âge de s'établir, et personne ne se présentait pour l'épouser. On l'avait évitée avec tant de soin pendant des années entières, qu'on avait insensiblement perdu son souvenir, comme si sa carrière eût été finie pour le monde.

Elle se croyait déjà abandonnée à passer sa vie dans une triste solitude, privée des plaisirs d'un heureux mariage et d'une société choisie d'amis, lorsqu'un étranger fort riche adressé à son père, l'ayant un jour entendu prendre le parti d'un absent qu'on accusait, fut si touché de la bonté d'un caractère qui sympathisait avec le sien, qu'il crut avoir trouvé la femme la plus propre à faire son bonheur. Il demanda sa main à ses parens, et mit à ses pieds la disposition de son cœur et de sa fortune.

Aurélie de plus en plus convaincue, par une double expérience, des désagrémens attachés au penchant cruel de dévoiler les fautes de ses semblables, et de la joie délicieuse qu'on trouve dans sa propre estime et dans celle des gens de bien, en excusant, par une tendre indulgence, les faiblesses de l'humanité, propose tous les jours son exemple à ses enfans, pour les garantir du malheur dont elle était prête à devenir la victime.

LE VIEUX LAURENT.

Lettre de George de Vallière, à Camille sa sœur.

Ma chère Camille,

J'ai de bien tristes nouvelles à t'apprendre. Notre vieux ami Laurent vient de mourir. Il était, comme tu le sais, indisposé depuis cet automne, et il y a quinze jours qu'il ne sortait plus de sa chambre. Avant hier au soir, qnand je revins de mes exercices, on me dit qu'il était mort dans l'après-midi: j'ai bien pleuré, je t'assure. Sa maladie me l'avait fait prendre dans une nouvelle amitié; j'employais mes heures de récréation à lui rendre tous les soins dont j'étais capable. Ah! je lui devais bien plus que je n'ai pu faire. C'était l'ami de notre plus tendre enfance. Pendant nos premières années, nous avons plus vecu dans ses bras que sur nos pieds Jamais il ne grondait; au contraire, on le voyait toujours gai, doux et complaisant. Comme il était joyeux quand il nous avait procuré quelque nouveau plaisir! je crois que sa plus grande peine en mourant était de ne pouvoir plus nous rendre de services: Il était plus ancien dans la famille que mon papa. Quoi qu'il ne fût qu'un simple domestique, tout le monde avait une espèce de vénération pour lui. Tant qu'a duré sa dernière maladie, il ne venait personne nous rendre visite sans demander aussitôt: et le pauvre Laurent, comment va-t-il? Je voyais que cette question flattait mon papa, qui le regardait comme son ami le plus fidèle. Aussi, ne l'a-t-il pas abanné dans ses vieux jours, et il lui a procuré tous les secours dont il avait besoin. Un homme bien riche n'aurait pu en avoir davantage. Hier au soir, on fit ses funérailles; je demandai à mon papa la permission de les suivre. Il eut quelque peine à me l'accorder, craignant que cela ne me fît trop d'impression; mais il vit que j'aurais été bien plus

triste s'il m'avait refusé: j'accompagnai donc le convoi, tenant un bout du drap noir qui couvrait le cercueil. Il me semblait que par-là nous étions encore attachés l'un à l'autre, et que je le retenais sur la terre. Lorsqu'il fallut le lâcher, ma main s'était roidie: mais ce fut bien plus douloureux au moment où je le vis descendre dans la fosse, et sur-tout après qu'elle fut recouverte: je ne pouvais en détacher mes regards. Jusques-là je n'avais pu me figurer que nous fussions tout-à-fait séparés par la mort. Tant que je voyais son cercueil, il me restait quelque chose de lui, mais lorsque ce dernier reste m'eut échappé, c'est alors que je sentis qu'il était réellement et à jamais perdu pour moi. Toute cette nuit, j'ai cru le voir en songe. Son ombre ne m'a pas fait peur. Il semblait me sourire, et je trouvais du plaisir à le caresser. J'ai passé toute la matinée dans ma chambre tout seul, et occupé à t'écrire. Je croyais ne pouvoir te dire que deux mots, et ma lettre s'est allongée en te parlant de lui. Notre ami est venu me voir. M. Hutton, ce respectable vieillard, qui cherche à faire du plaisir aux gens, lorsqu'il n'est pas occupé à leur faire du bien, lui avait donné pour moi une petite histoire, en anglais, d'une servante qui avait nourri sa maîtresse. Je l'ai trouvée si touchante que je me suis mis tout de suite à la traduire de mon mieux, pour qu'elle serve à ta consolation, comme elle a fait un moment à la mienne. A chaque trait d'amitié d'Elspy, je disais: voilà ce que Laurent aurait fait pour nous, si nous avions été à la place de Mad. Macdowell. Ah! mon pauvre Laurent! mon ami Laurent! adieu ma chère sœur! je ne puis t'en écrire davantage. Il faut que je descende auprès de mon papa, pour tâcher d'adoucir son chagrin, tout triste que je suis. Présente mes respects à mon oncle et à ma tante, et donne-leur deux baisers bien ten-

dres pour moi. Nous avons fait une perte que nous ne pouvons réparer qu'en nous aimant de plus en plus. Adieu donc, je t'embrasse avec un nouveau cœur de frère et d'ami.

George de Vallière.

ELSPY CAMPBELL.

(Cette pièce était iuclusc dans la lettre précédente.)

Madame Macdowel, veuve Ecossaise, d'une haute naissance, après avoir joui jusqu'à l'âge de cinquante ans des avantages de la fortune, s'en vit tout-à-coup dépouillée et réduite à la plus extrême pauvreté. Elle n'avait point d'enfans pour la faire subsister du travail de leurs mains, et le reste de sa famille se trouvait enveloppé dans sa ruine. Errante dans les montagnes, elle y mendiait le long du jour, un abri pour la nuit et un morceau de pain.

Elspy Campbell, qui l' avait servie pendant plusieurs années, et qui en avait toujours été traitée avec beaucoup d'égards et de ménagemens, apprend ces tristes nouvelles au fond de la retraite où elle vivait éloignée de son ancienne maîtresse. Elle part aussitôt, et la cherche à la trace de ses malheurs. Après bien des courses pénibles, elle la trouve enfin, se jette à ses pieds, et lui dit: ma bonne maîtresse, quoique je sois presque aussi âgée que vous, je suis plus forte, et je me sens encore en état de travailler, au lieu que vous n'êtes propre à rien entreprendre, à cause de votre ancienne manière de vivre, de vos chagrins, et des infirmités qui vous sont survenues. Venez avec moi dans ma petite chaumière; elle est saine et bien close. Avec cela j'ai un demi-arpent de jardin, qui me rapporte plus de pommes de terre que nous n'en pouvons consommer. Après

avoir essayé ce que je puis faire pour vous, ou plutôt ce que Dieu voudra faire pour nous deux, vous serez libre de me quitter si vous trouvez un meilleur gîte, ou de rester avec moi si vous n'en trouvez point. Prenez courage, ma bonne maîtresse. J'étais chez vous une fière travailleuse; je n'ai point changé. Je vous trouverai de la nourriture, s'il en perce sur la terre; et s'il n'y en perce pas, je creuserai au-dessous pour vous en chercher.

O Elspy! lui dit la veuve infortunée, je m'abandonne à votre amitié! je veux vivre et mourir avec vous; je suis sûre que la bénédiction du Seigneur se trouvera par-tout où vous êtes. Elles se mirent aussitôt en marche vers l'hermitage d'Elspy. La chaumière était petite, mais bien située. L'ordre et la propreté faisaient toute sa décoration. Un trou pratiqué dans la muraille servait de passage à la lumière, lorsque le vent ne soufflait pas de coté; lorsqu'il y soufflait, cette ouverture était bouchée par un petit paquet de roseaux; Elspy se contentait de la sombre clarté qui pénétrait par la cheminée. Le lit qu'on ne voyait point en entrant, était défendu du vent de la porte par un mur de torchis. Il était composé d'une paillasse, d'un matelas assez mince, avec des draps fort blancs, et une couverture de laine grossière. Il n'y avait point de rideaux; mais aussitôt qu'Elspy se vit honorée de la société d'un eôte si respectable, elle en tissut de natte, meilleur apri contre le froid que le damas le plus soyeux. C'est dans ce lit que madame Macdowell goûtait le repos, les pieds appuyés sur le sein d'Elspy, qui se courbait comme un cercle autour de ses jambes pour les réchauffer. Jamais elle ne voulut consentir à prendre place à côte de sa maîtresse. Plus elle la voyait déchue de son premier état, plus elle lui montrait de respect et d'obéissance pour lui faire perdre l'idée de ses malheurs. Une vieille bible, les

aventures de Robinson, deux ou trois volumes dépareillés de dévotion et de morale fournissaient une ample matière à leurs entretiens. Quant à leurs repas, elles avaient quelquefois des œufs, toujours du lait avec des pommes de terre; et les pommes de terre les mieux cuites, l'œuf le plus frais, la plus grande tasse de lait, se trouvaient constamment placés devant madame Macdowell.

On sera sans doute curieux de savoir comment s'y prenait Elspy pour entretenir sa maison dans cette frugale abondance. C'était au moyen de son filage en hiver, et de ses travaux dans les champs au tems de la moisson. Il est vrai qu'elle avait un avantage marqué sur de plus jeunes femmes, moins encore par son activité naturelle, que par un angle obtus formé dans sa taille qui portait ses yeux et ses mains beaucoup plus près de la terre ou de son rouet. Lorsque les denrées étaient montées à un prix trop haut pour que ses moyens pussent y atteindre, elle n'avait qu'à se baisser pour les recueillir dans son voisinage. Elle avait imaginé, pour cet effet, une méthode très efficace; elle allait devant la demeure des plus riches fermiers seulement; et là, s'arrêtant sur la porte, les bras levés, elle disait: Je viens demander quelque chose, non pour moi, car je peux vivre de tout; mais pour ma maîtresse, femme noble, fille du lord James, petite-fille du lord Archibald. Si les fermiers la secouraient selon ses prétentions bien modérées, elle ajoutait: Que la bénédiction de Dieu, de ma maîtresse, et d'Elspy Campbell, se répande sur cette maison et sur tous ceux qui l'habitent. Mais, s'ils refusaient de la seconrir, elle terminait d'une autre manière sa harangue, et s'écriait: Que la malédiction de Dieu, de ma maîtresse, et d'Elspy Campbell, tombe soudain sur cette maison, et sur ses habitans! Il est aisé d'imaginer quel succès opérait la

différence de ces deux formules dans un pays naturellement hospitalier et très attaché à sa noblesse. Elle recueillait des vivres, du linge, et quelques petites pièces de monnaie, qu'elle mettait soigneusement en réserve pour acheter à sa maîtresse des souliers et des bas, qui lui servaient lorsqu'ils étaient à demi-usés.

C'est ainsi qu'elles vivaient heureuses toutes les deux, l'une, de ses soins, l'autre, de sa reconnaissance. Elspy avait des principes très-sévères sur les devoirs qu'elle s'était imposés. Madame Macdowell était noble, et, quoique nourrie par Elspy, elle devait toujours conserver sa noblesse, c'est-à-dire, ne jamais travailler, jusqu'à ne pas se laver les pieds elle-même. Un jour que cette femme admirable portait une corbeille de fumier dans son jardin, sa maîtresse était sortie avec une petite cruche pour chercher de l'eau, et s'en retournait furtivement après en avoir puisé. Elspy l'aperçut, laissa tomber sa corbeille, courut lui prendre la cruche des mains, répandit l'eau à terre, et en alla puiser de nouvelle. Comme elle rentrait à la maison, elle dit d'une voix respectueuse: Pardonnez, fille du lord James, petite-fille du lord Archibald; mais vous ne puiserez jamais une goutte d'eau, tant que je serai en vie.

Le bruit de tous ces procédés généreux étant parvenu jusqu'à moi, je lui fis passer les secours que ma fortune me permettait de lui donner, aussi long-tems qu'elle vécut, c'est-à-dire, pendant quatre ou cinq ans après que je fus instruit de son histoire. Toutes les fois que dans un repas on me portait une santé, je donnais toujours le nom d'Elspy Campbell à joindre au mien. Un nom si vulgaire excitait ordinairement la curiosité sur l'objet de mon affection. On m'interrogeait, et je répondais: Elspy est une vieille femme mendiante..... Une vieille femme mendiante, s'écriait-on?

Oui; mais écoutez jusqu'au bout; et alors suivait en substance le récit que je viens de faire. Je ne l'avais pas achevé, que les demi-couronnes et les demi-guinées pleuvaient à l'envi pour elle dans mon chapeau. Ces petites sommes qu'elle recevait assez fréquemment, lui donnèrent occasion de dire un jour à mon messager: quel est donc celui qui vous envoie? un ami de Dieu sans doute! Il me fait du bien comme lui, sans que je l'aie jamais vu.

Madame Macdowell mourut. Elspy ne put lui survivre que de quelques mois, du regret de l'avoir perdue. Elle ne se souvenait que des anciennes bontés de sa maîtresse, oubliant ce qu'elle avait fait à son tour pour y répondre.

La glorieuse servilité de cette femme ne fut pas une étincelle de reconnaissance, qui pétille un moment et s'éteint aussitôt. Ce fut une flamme ardente qui brûla pendant vingt années, jusqu'à ce que la mort vint l'ensevelir sous les cendres de sa tombe, d'où elle se ranimera avec un nouvel éclat dans le matin de ce jour qui n'aura jamais de fin!

LE VIEUX LAURENT.

Réponse de Camille de Vallière, à la lettre de George.

O MON frère, quel malheur tu viens de m'annoncer! je ne reverrai donc plus mon ami Laurent! Hélas! le pauvre homme! il semblait le craindre, quand je partis de la maison pour venir ici. Vous ne me retrouverez peut-être plus, me dit-il, mademoiselle Camille: au moins pensez un peu à moi. Ah! j'y ai bien toujours pensé: je me faisais une joie de l'en convaincre à mon retour; je lui tricotais une bonne paire de bas de laine pour cet hiver; j'y travaillais encore au moment où j'ai reçu ta lettre; l'ouvrage m'est tombé des mains. Quand je l'ai ramassé, il m'est échappé

un torrent de larmes. Ce n'est donc plus pour lui, me suis-je écriée! Oh! oui, ce sera toujours pour lui. Je veux l'achever, et je le tiendrai dans mon armoire, pour me rappeler chaque jour son souvenir. Tu ne me dis point dans ta lettre s'il te parlait souvent de moi: je suis bien sûre qu'il ne m'avait pas oubliée: mais c'est que tu as craint d'ajouter à mes regrets. J'en ai de bien vifs de n'avoir pu l'assister avec toi dans sa maladie. Je crois que le plaisir de recevoir nos soins aurait prolongé ses jours. Je te sais bon gré de l'avoir accompagné dans ses funérailles. Je n'en aurais pas eu la force; mais je n'en suis que plus touchée de ton courage et de ton amitié.

Dans la tristesse où j'étais, je n'ai pu lire, sans verser des larmes, l'histoire d'Elspy Campbell, que tu as eu la bonté de m'envoyer: je t'en remercie. Je pense, ainsi que toi, que notre ami Laurent aurait fait tout comme elle, s'il avait été à sa place, et nous à la place de Mad. Macdowell. Je crois que c'est bien la faute des maîtres, si la plupart des domestiques ne sont pas des Laurent et des Elspy. Ils leur parlent toujours avec dureté; comment veulent-ils que ces pauvres gens prennent pour eux d'autres sentimens que ceux de la crainte? Puisqu'ils sont placés par le hasard dans un rang inférieur, n'est-il pas de l'humanité de ne les pas fouler à nos pieds; de leur donner au contraire toutes les marques d'affection qui peuvent les relever dans leur propre estime, et nous concilier leur attachement? On cherche à se faire aimer dans sa patrie, dans sa ville, dans son voisinage; pourquoi ne vouloir pas être aimé dans sa maison par des personnes que l'on voit à chaque instant de la journée? Pourquoi n'en pas faire une seconde classe de ses enfans? Est-il beaucoup de ces maîtres qui eussent fait pour leur meilleur ami, ce que la généreuse Elspy a fait

pour sa maîtresse? Mon oncle m'a dit que l'Académie française venait de couronner, cette année, un trait exactement semblable. Je suis bien aise que de si belles actions soient plus connues. Elles engageront les maîtres à traiter leurs domestiques avec plus d'égards, puisque, malgré toute leur fortune, ils peuvent encore avoir besoin d'eux un jour; et les domestiques y trouveront un encouragement pour servir leurs maîtres avec plus de zèle et de fidélité. Je crois que si nous avons jamais une maison à conduire, nous saurons, comme notre papa, la remplir de gens dont les cœurs seront aussi prêts que les bras à nous servir.

Cette semaine, mon frère, est bien triste pour ta pauvre Camille. Mon oncle m'avait emmenée hier avec lui dans les champs, pour me distraire de mon chagrin par une petite promenade. Tout-à-coup nous entendîmes un tambour. Nous nous avançâmes; c'étaient des recrues, levées dans le pays, qui allaient partir. Il y avait au milieu des soldats plusieurs paysannes assemblées, qui avaient sans doute leurs maris ou leurs enfans dans la troupe; car ils ne faisaient que s'embrasser et verser des larmes. Nos yeux, après avoir parcouru cette foule, s'arrêtèrent sur une femme en habit de deuil qui, sans être de la première jeunesse, avait une figure d'une beauté remarquable. Dans ses bras était un jeune homme qu'on voyait se mordre les lèvres pour s'empêcher de pleurer. Elle lui présentait un flacon de vin, et quelque chose d'enveloppé dans un morceau de linge. Il prit l'un, mais refusa l'autre, quelques instances qu'on lui fît pour l'engager à l'accepter. Mon oncle s'avança vers elle, et lui demanda si c'était son fils.—Oui, monsieur; c'est mon seul garçon, et un si bon fils, que tout le monde entier ne pourrait en produire de pareil. Mon mari est mort depuis six mois, et m'a laissé trois filles, dont

la plus âgée n'a que cinq ans. Dans la dernière disette il s'était endetté de cinquante écus. Les créanciers sont venus à sa mort, et j'ai vu le petit champ qui nous fait vivre prêt à leur être abandonné. On levait des recrues dans le pays. Le fils d'un riche fermier s'était laissé enrôler par surprise. Il a déclaré que si un autre garçon du village voulait prendre sa place, il lui donnerait cent francs. Mon fils lui a proposé de porter la somme jusqu'à cinquante écus, et qu'il serait son homme. Enfin, ils se sont accordés à cinq louis. Je n'ai pas su un mot de tout cet arrangement que quand il a été conclu. Autrement j'aurais prié mon fils de nous laisser, mes filles et moi, dans la misère, plutôt que de nous priver de ses secours, lui qui me tient lieu d'ami, de protection, de tout au monde, car il a travaillé nuit et jour pour moi. J'ai cru tomber morte de douleur lorsqu'il m'a présenté les cinq louis qu'il a reçus pour son enrôlement. Je suis allée vers le sergent, toutes mes prières n'ont pu le fléchir. Mon fils a cherché à me consoler, en me représentant que notre champ étant presque libre, je pourrais vivre avec mes filles audessus des besoins. Tranquillisez-vous, me disait-il, je serai quelque tems en quartier dans le voisinage. Après l'exercice, je reviendrai pour vous aider à travailler. Mon terme n'est que de six ans, et ensuite j'aurai mon congé.... Hélas! s'écria-t-elle, tout allait si bien! pendant quatre mois il a travaillé avec tant d'ardeur, que nous avons achevé de payer nos dettes, et satisfait aux impôts de l'année. Et maintenant il faut qu'il s'en aille! Peut-être la guerre reviendra-t-elle, et je ne reverrai plus mon Julien, mon cher fils.

Mon oncle lui demanda ce qu'elle lui présentait dans le morceau de linge. C'est, répondit-elle, un louis d'or que j'ai reçu dernièrement d'une dame, pour avoir sevré son

enfant. C'est tout l'argent que je possède; et je le tenais en réserve pour les dernières extrémités. Ah! si mon Julien voulait au moins le prendre! mais j'aurais dû le connaître: il n'a jamais rien voulu recevoir de moi depuis qu'il peut travailler; au contraire, il m'a toujours donné ce qu'il gagne. Mon oncle lui demanda sa demeure, et lui promit de s'intéresser en sa faveur. Elle fut sensible à cette marque de bonté, et j'en fus aussi bien touchée pour elle. Vingt fois mes yeux s'étaient baignés de larmes pendant ses plaintes; mais je crois que je plaignais encore plus son fils; car on voyait la violence que se faisait le pauvre garçon, pour cacher sa douleur à sa mère, et ses pleurs à ses camarades, quelque peu qu'il eût à rougir d'un si juste attendrissement. Sa mère voulait l'accompagner un peu loin, mais elle est tombée évanouie au premier signal de la marche. Nous l'avons ramenée chez elle, et nous avons cherché de toutes les manières à la consoler, moi par de douces paroles; et mon oncle par des secours utiles. Ecoute, mon frère, je veux te dire l'idée qui m'est venue. Nous savons, par la perte de Laurent, combien il est cruel de se voir séparer de ceux que l'on aime. La pauvre femme souffre sûrement encore plus que nous, puisque c'est plus qu'un ami qu'elle a perdu. Nous ne pouvons pas nous rendre Laurent, mais nous pouvons au moins lui rendre son fils. J'ai fait pour mon oncle de petits travaux qu'il veut récompenser en me donnant une belle robe; je lui demanderai ma robe en argent comptant. Travaille de ton côté, sans perdre une minute, au dessin que tu fais pour mon papa; je sais qu'il doit te le bien payer. Nous réunirons nos petites fortunes, et nous achèterons le congé du nouveau soldat, à l'intention de Laurent. Si l'on est récompensé dans une autre vie du bien qu'on a fait dans celle-ci, cette bonne

œuvre passèra sur son compte, puisque c'est lui qui nous l'a inspirée; et il saura que nous l'aimons toujours, quoiqu'il soit mort. C'est la meilleure manière de prier pour lui.

Je dois partir d'ici dans huit jours pour retourner à la maison, nous arrangerons ensemble notre projet, et nous chargerons notre papa de l'exécuter. Il sera sûrement bien aise de nous servir. Cette espérance est la plus douce consolation que je puisse me donner, en attendant le plaisir de te revoir. Adieu; je t'embrasse avec la nouvelle amitié que tu me demandes, et qui durera toute ma vie.

Camille de Vallière.

LE PETIT PRISONNIER.

Première lettre de Dorothée de Joigny, à Honorine de Castel.

Ma chère Honorine,

Tu ne devinerais jamais ce qui vient d'arriver à mon frère, ce brave Daniel, dont le bon cœur et la sage conduite lui faisaient des amis de tous ceux qui le connaissaient. Tu sais cette bourse de deux louis d'or, dont maman lui fit dernièrement cadeau en ta présence le jour de sa fête. Eh bien! ces deux louis s'en sont allés; et le pauvre garçon ne peut ou ne veut pas dire ce qu'ils sont devenus. Comme l'on pense que c'est par obstination qu'il en fait un mystère, ou l'a renfermé ce matin dans une petite chambre où il ne voit personne, et dont il ne sortira qu'en disant son secret. Que je le plains de cette punition! L'opiniâtreté n'a jamais été son défaut. On lui a toujours reconnu un caractère docile et un cœur plein de franchise. J'ai voulu le défendre, on ne m'a pas écoutée; je suis pourtant bien

sûre qu'il n'a rien de condamnable à se reprocher. Viens me voir cette après-midi, si tu es libre, pour me consoler de ma peine. Le malheur de mon frère me rend aussi triste que s'il m'était personnellement arrivé. Adieu; j'attends ta visite ou ta réponse.

Ta bonne amie,

Dorothée.

REPONSE

D'Honorine de Castel, à Dorothée de Joigny.

Ma chère Dorothée,

Je plains ton brave Daniel; mais j'avoue franchement que c'est si peu, si peu, que ma pitié ne doit guère embarrasser sa reconnaissance: je ne pourrai jamais lui pardonner de trouver toujours en moi quelque chose à redire. Ce n'est pas qu'il se soit avisé de m'en exposer tout haut son sentiment; je l'aurais rabroué d'une belle manière: mais je vois fort bien à sa mine que je lui parais étourdie, brouillonne, orgueilleuse, que sais-je? Lorsqu,il m'arrive de parler des défauts des autres en leur absence, pour l'instruction de mes amis, à la manière dont il les défend, on croirait que je ne débite que des calomnies. Voilà maintenant mon petit juge lui-même condamné. Il faut qu'il soit bien coupable, puisque ses parens ont oublié la folle tendresse qu'ils avaient pour lui. Je suis charmée qu'ils apprennent enfin à le connaître: je parierais qu'il mérite un traitement plus rigoureux. L'obstination est un vice épouvantable; de plus, c'est un dissipateur mal-adroit. Tout l'argent qui lui vient de son père, il le prodigue vilainement à de la canaille, sans avoir l'esprit de s'en faire honneur pour lui-même. S'il

avait encore dépensé ses deux louis en bas de soie, en boucles à la mode ou en d'autres choses essentielles, on pourrait l'excuser; que dis-je? faire même son éloge. Cependant, je ne laisse pas, comme je te l'ai dit, que de le plaindre un peu, parce qu'il est ton frère. C'est toi que je plains tendrement d'être sa sœur. Il ne m'est pas possible aujourd'hui de t'aller voir: le tems est beau pour la promenade, et j'essaie une robe d'un goût ravissant. Adieu; crois-moi toujours ta plus sincère amie.

Seconde lettre de Dorothée de Joigny, à Honorine de Castel.

Mademoiselle,

Je suis pénétrée aussi vivement que je dois l'être, des protestations que vous me faites d'une sincère amitié. J'aurais souhaité seulement qu'elle vous eût engagée à parler de la tendresse de mes parens pour mon frère, avec un peu plus de respect, et à le traiter lui-même avec plus d'égards, sur-tout lorsqu'il est malheureux. Je ne reçois point vos condoléances sur le malheur que vous supposez pour moi, de lui appartenir de si près: j'en fais mon plaisir et ma gloire. Je me flatte que vous en jugerez de même, en lisant la lettre qu'il vient de m'écrire et que j'ai l'honneur de vous envoyer. Quoiqu'elle n'éclaircisse point l'affaire, il me semble que ce n'est pas là le ton d'un criminel. Je vous félicite du bon goût de votre parure, et vous souhaite beaucoup de plaisir dans votre promenade.

Lettre de Daniel de Joigny, à Dorothée sa sœur,

(incluse dans la précédente.)

Je sens, ma chère sœur, combien tu dois être touchée de mon sort, et je t'écris cette lettre pour te prier en grâce de ne point t'affliger. Ne pense pas que je sois coupable; au moins je crois ne pas l'être. Les deux louis sont en bonnes mains, et beaucoup mieux placés que dans les miennes. Pourquoi donc en faire un secret, me diras-tu? Pourquoi le cacher à tes parens, qui auront sujet de te regarder comme un enfant opiniâtre ou dissimulé, puisque tu leur refuses la confiance que tu leur dois? Voilà ce qui fait mon embarras, ma chère sœur, et je ne sais que répondre; j'ai besoin d'y réfléchir encore. Dans ma solitude j'ai tout le tems qu'il me faut pour cela. Si je trouve que j'ai eu tort, je le dirai; je découvrirai toute l'aventure. Je suis sûr que mes chers parens, qui m'ont déjà pardonné tant de fautes, me pardonneront encore celle-ci. Je souffre de leur inquiétude, bien plus que de ma prison. Adieu, ma chère sœur, conserve ton amitié au pauvre reclus.



Troisième lettre de Dorothée de Joigny, à Honorine de Castel.

Je t'ai écrit peut-être un peu trop durement, ma chère Honorine, en t'envoyant, il y a une demi-heure, la lettre que je venais de recevoir du pauvre Daniel. Je te prie de me le pardonner, et de n'attribuer mon dépit qu'au chagrin de te voir soupçonner mon frère avec tant de légèreté. Comme il doit être actuellement bien rétabli dans ton opinion, j'espère que tu me feras grâce en sa faveur. Je ne

puis cependant te cacher que ses affaires, au moins en apparence, prennent une mauvaise tournure. Un de nos domestiques a vu la bourse dans la boutique du confiseur voisin. Il n'a fait semblant de rien, et il l'est venu dire à mon papa, qui doit s'habiller cette après-midi pour aller prendre des éclaircissemens. Il n'est pas croyable que mon frère ait dépensé deux louis d'or en friandises, lui qui se prive de tout pour satisfaire son cœur généreux; mes parens eux-mêmes ne peuvent le croire: mais comment la bourse se trouve-t-elle dans cette boutique? Il ne l'a pas perdue, puis qu'il sait où elle est, et qu'il assure que c'est en de bonnes mains. Pourquoi donc en faire un mystère? En vérité, je n'y conçois rien. Quoi qu'il en soit, je suis tranquille sur son compte, et j'espère que tout ceci ne se terminera qu'à son avantage. Adieu; je t'embrasse pour notre raccommodement, et suis toujours, etc.

REPONSE

D'Honorine de Castel, à la lettre précédente.

Me voilà, ma chère Dorothée, tout aussi tranquille que toi sur le sort de Daniel, et aussi bien persuadée que cette affaire va se terminer à son avantage. Il apprend déjà, dans sa retraite, qu'il n'est pas lui-même exempt des défauts qu'il me reproche, et la correction sévère qu'il va recevoir, me donnera beau jeu. Voilà ce qui me tranquillise, et la manière dont je conçois que tout ceci doit se débrouiller heureusement pour lui. Il est essentiel pour sa perfection naissante, qu'il soit puni avec la dernière rigueur. Comment donc, monsieur l'hypocrite! vous faites accroire à vos parens que vous donnez votre argent à des malheureux, pour leur en escroquer sous ce prétexte; et

vous le mangez tout seul en confitures! Vraiment, je ne m'étonne plus s'il s'obstine à garder son secret; il lui ferait honneur. Opiniâtre, fourbe et gourmand, voilà trois belles qualités que je lui découvre à la fois. Il appelle les mains d'un confiseur, de bonnes mains! apparemment parce qu'elles font des bonbons. C'est assez bien raisonné. Adieu, ma pauvre amie. Je plains ton aveuglement pour ce vaurien, je brûle d'impatience de savoir comment ton héros se tirera de cette grande aventure. J'y prends assez d'intérêt pour te prier de m'en donner la première nouvelle. J'espère que tu ne refuseras pas cette marque d'attention à la meilleure de tes amies.

Honorine.

Quatrième lettre de Dorothée de Joigny, à Honorine de Castel.

Mademoiselle,

Je m'empresse de satisfaire votre généreuse curiosité. La grande aventure de mon héros s'est terminée d'une manière dont tout le monde sera satisfait, excepté les méchans, ce qui redouble le plaisir que je goûte à vous l'apprendre.

En voici l'histoire avec tous ses détails. Mon frère était hier au soir devant la porte de la maison, lorsqu'il vint à passer un vieillard, suivi de trois petits enfans qui pleuraient. Il les arrêta pour leur demander ce qui les rendait si tristes. Le vieillard honteux n'osait répondre. L'ainé des trois enfans lui dit, à travers ses sanglots, qu'ils n'avaient rien mangé de la journée. "Ah! mon petit monsieur, ajouta-t-il, nous sommes bien à plaindre. Nous avions autrefois, comme vous, de beaux habits et une belle maison, nous ne les avons plus. Notre papa et notre maman sont morts de chagrin. Il ne nous reste plus que notre grand-papa, qui

n'a plus de force pour nous gagner de quoi vivre." Le vieillard, à ces mots, cacha sa tête dans ses mains, et poussa des gémissemens pitoyables, sans pouvoir proférer une parole. Daniel, trop vivement ému par ce spectacle, n'eut pas le tems de penser à venir consulter mon papa; il courut chercher la bourse où étaient ses deux louis, et présenta le tout ensemble au vieillard. Celui-ci versait des larmes d'attendrissement et de joie, mais ne voulait pas prendre l'argent. Daniel se mit en colère, et ne s'apaisa que lorsque le vieillard parut céder à ses instances. Il reçut en effet la bourse; mais comme il jugeait ce présent trop considérable de la part d'un enfant tel que mon frère, il resolut de la rapporter le lendemain à mes parens. Il alla, pour cet effet, la déposer aussitôt chez le confiseur, en se faisant seulement donner une pièce de vingt-quatre sous pour en acheter du pain à sa petite famille. Je ne sais comment il s'est procuré le moyen de compléter les deux louis; mais il y a un quart-d'heure qu'il est venu les rapporter avec la bourse à mon papa. J'aurais voulu, mademoiselle, que vous eussiez été témoin de cette scène: vous auriez appris à concevoir de plus justes idées du cœur généreux de mon frère. Son noble sacrifice et la délicatesse de l'honnête vieillard ont touché mes parens jusqu'aux larmes. La pauvre famille a reçu deux fois la valeur de la bourse, et mon frère en a été payé par mille bénédictions. Le secret qu'il a cru devoir garder par modestie sur cet acte de bienfaisance, y ajoute un plus grand prix aux yeux de mes parens, et m'inspire pour lui une plus vive tendresse.

Comme c'est ici la dernière lettre que vous recevrez jamais de moi, j'ai l'honnneur d'être avec tous les sentimens de cérémonie,

Mademoiselle,

Votre très-humble et très-obéissànte servante,

Dorothée de Joigny.

LE DESORDRE ET LA MAL-PROPRETE.

Urbain passait, à juste titre, pour un excellent petit garçon. Il était doux et officieux pour ses amis, obéissant envers ses maîtres et ses parens.

Il n'avait qu'un défaut: c'était de ne prendre aucun soin de ses livres et de ses petits effets; d'être fort négligé dans sa parure, et très sale sur ses habits.

On l'avait souvent repris de sa négligence. Ces reproches l'affligeaient pour lui-même, et parce qu'il voyait ses amis les lui faire avec regret. Il avait mille fois résolu de se corriger; mais l'habitude était devenue si forte, que c'était toujours le même désordre et la même mal-propreté.

Il y avait long-tems que son papa lui avait promis, ainsi qu'à ses frères, de leur donner le plaisir d'une promenade sur l'eau.

Le tems se trouva un jour très serein: le vent était doux, la rivière tranquille. M. de Saint-André résolut d'en profiter. Il fit appeler ses enfans, leur annonça son projet; et comme sa maison donnait sur le port, il prit la peine d'y aller lui-même choisir une petite chaloupe, la plus jolie qu'il pût trouver.

Comme toute la jeune famille se réjouit! Avec quel empressement chacun se hâta de faire ses préparatifs pour une partie de plaisir si long-tems attendue!

Ils étaient déjà prêts, lorsque M. de Saint-André revint pour les prendre. Ils sautaient de joie autour de lui. De son côté il était ravi de leur joie: mais quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur Urbain, de voir l'état pitoyable de son accoutrement!

L'un de ses bas était descendu sur le talon; l'autre se roulait à longs plis autour de sa jambe, qui ne représentait pas mal une colonne torse. Sa culotte avait deux grands

yeux ouverts à l'endroit du genou. Sa veste était toute marquetée de taches de graisse et d'encre, et il manquait à son surtout la moitié du collet.

M. de Saint-André vit avec peine qu'il ne pouvait se charger d'Urbain dans un pareil état. Tout le monde aurait eu raison de croire que le père d'un enfant si désordonné devait être aussi désordonné lui-même; puisqu'il souffrait ce défaut dégoûtant dans son fils et comme il avait des qualités plus heureuses pour se faire distinguer par ses concitoyens, il n'était pas excessivement jaloux de cette nouvelle renommée.

Urbain avait bien un autre habit; malheureusement il se trouvait alors chez le tailleur, et ce n'était pas pour peu de chose. Il ne s'agissait de rien moins que d'y recoudre un pan qui s'etait détaché. Le dégraisseur devait ensuite en avoir pour deux ou trois jours de besogne à le remettre à neuf.

Qu'arriva-t-il, mes amis? vous le devinez sans peine.

Ses frères, qui avaient des habits propres et dont tout l'équipage faisait honneur à leur papa, montèrent avec lui dans la chaloupe. Elle était peinte en bleu, relevé par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames et les banderoles étaient bariolées de deux couleurs. Les matelots portaient des vestes d'une blancheur éblouissante, avec de larges ceintures vertes autour de leur corps, de gros bouquets de fleurs à leur côté, de grands panaches de plumes à leur chapeau. Il y avait dans le fond, près du gouvernail, trois hommes avec un hautbois, un fifre et un tambour, qui commencèrent à jouer sur les instrumens une marche guerrière, aussitôt que la chaloupe s'éloigna du bord. Le peuple assemblé sur le rivage, y repondait par de joyeuses clameurs.

Urbain, qui s'était fait une si grande fête de cette promenade, fut obligé de rester à la maison. Il est vrai qu'il

eut le plaisir de voir de sa fenêtre cet embarquement, de suivre de l'œil la chaloupe, dont un vent léger enflait les voiles, et qui paraissait voler sur la surface des eaux; et que ses frères, à leur retour, voulurent bien lui raconter tous les amusemens de leur journée, dont le seul récit les faisait tressaillir de joie.

Un autre jour, comme il s'amusait dans une prairie à cueillir des fleurs avec un de ses amis, pour en faire un bouquet à sa maman, il perdit une de ses boucles.

Au lieu de s'occuper à la chercher, il pria son camarade qui restait assis pour arranger le bouquet, de lui prêter une des siennes, parce qu'en marchant sur les oreilles pendantes de son soulier, il avait déjà trébuché deux ou trois fois.

Son ami lui prêta volontiers sa boucle.

Urbain, pressé de courir, l'attacha si négligemment, qu'au bout d'un quart-d'heure elle était déja hors de son pied.

Ils se trouvèrent fort embarrassés quand il fut question de rentrer au logis. La nuit était venue, et l'herbe était si haute qu'un agneau se serait caché sous son épaisseur. Le moyen d'y retrouver dans l'obscurité quelque chose d'aussi petit! Ils s'en retournèrent clopin clopinant, s'appuyant l'un sur l'autre, et tous les deux fort tristes, Urbain surtout, qui, doué d'un caractère très-sensible, avait à se reprocher d'exposer son ami à la colère de ses parens.

Le lendemain il se présenta devant toute sa famille rasemblée, avec une seule boucle pour ses deux souliers: triste coup d'œil pour un père, qui voyait par là combien ses leçons avaient été vainement prodiguées!

M. de Saint-André payait, tous les dimanches, une petite rente à ses enfans, pour leur donner le moyen de satisfaire aux fantaisies de leur âge, et sur-tout à leur générosité.

Les frères d'Urbain avaient le plaisir de l'employer à un usage si doux; mais pour lui, sa rente ne lui passait presque jamais dans les mains, parce que son père la retenait, tantôt pour lui acheter des boutons de manche, un col ou un chapeau, qu'il avait égarés; tantôt pour lui faire détacher ses habits et réparer leur désordre.

Une boucle d'argent est d'un certain prix. Ce n'était pas tout encore, il avait perdu celle de son camarade, et il fallait l'en dédommager tout de suite. Mais comment? Ses rentes de la semaine n'auraient pu y suffire de plus de trois mois.

Heureusement son père lui avait fait apprendre à écrire; et, pour me servir de l'expression commune, il avait une assez jolie main.

C'était le seul travail où il pût gagner quelque chose: je dois convenir, à sa louange, qu'il se prêta de fort bonne grâce à l'arrangement qui lui fut proposé.

Le père de son ami était un avocat célèbre qui donnait tous les jours un grand nombre de consultations. M. de Saint-André lui offrit de les faire mettre au net par Urbain, jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer la boucle de son ami qu'il avait perdue.

Urbain passait les heures de ses récréations à copier des écrits de procédures fort ennuyeux et tout griffonnés, tandis que ses frères allaient se promener à la campagne, ou qu'ils s'amusaient avec leurs camarades à jouer dans le jardin.

Oh! combien il soupira de son étourderie! et combien, dans un petit nombre de jours, elle lui fit perdre de plaisirs!

Il eut le tems de faire bien des réflexions sur lui-même, et de former, pour l'avenir, de bonnes résolutions, que son expérience lui a fait suivre fidèlement. Si je vous le montrais, mes chers amis, en voyant l'air de propreté qui règne

aujourd'hui dans sa parure, et l'arrangement qu'il observe dans tout ce qui lui appartient, vous ne croiriez jamais que c'est la même personne dont je viens de raconter l'histoire, pour vous instruire autant que pour vous amuser.

LE PETIT GRÉNADIER.

C'ÉTAIT le onze mai 1745, les armées étaient aux prises à Fontenoi.—Quelle chaude journée! disait à Antoine le vieil Eustache, en fumant sa pipe au milieu du corps-de-garde. Depuis vingt ans que je suis caporal, je n'ai jamais vu périr autant de braves gens qu'aujourd'hui! Je n'ose pas demander des nouvelles de nos camarades. Dieu nous soit en aide! Je crois qu'ils sont tous allés vers lui.

Nous avons la victoire, répondit un jeune soldat; près de dix mille ennemis sont restés sur la place.

Eustache secoua la tête d'un air affligé; il pensait que ces ennemis étaient des hommes, qu'ils avaient comme eux des femmes, des enfans à qui leur mort allait côûter des larmes.

Tout-à-coup Charlot entra dans le corps-de-garde. C'était un enfant de sept ans; on l'appelait le petit Grenadier, parce qu'il avait toujours montré beaucoup de courage. Son père, grenadier dans les gardes françaises, avait obtenu le grade de sergent, et reçut la croix de St.-Louis, après une bataille, pour un acte singulier de bravoure. Charlot le suivait partout depuis l'âge de quatre ans; en route on le mettait à cheval sur un canon. Le Balafré (c'était le nom du sergent) lui avait donné un petit fusil et tout l'accoutrement d'un grenadier. Lorsqu'on faisait l'exercice, il se mettait à côté des soldats, et s'appliquait à bien retenir tout ce qu'on leur enseignait. Déjà deux fois, en pas-

sant sa revue, le Roi avait remarqué sa bonne petite mine, et lui avait dit, en lui frappant un petit coup sur la joue: courage, mon bel enfant!

Charlot parlait peu, mais il écoutait beaucoup; sa physionomie avait quelque chose de sérieux, et il était plus grand et plus fort qu'on ne l'est ordinairement à son âge. Pendant les combats il se tenait toujours aussi près de son père qu'on le lui permettait. Plusieurs fois il lui avait sauvé la vie en avertissant ses camarades de le secourir aussitôt qu'il le voyait blessé. Le vieil Eustache était celui qu'il aimait le mieux après son père. Jamais on n'avait entendu Charlot pleurer; s'il tombait, s'il éprouvait quelques contrariétés, ses yeux se remplissaient de larmes, mais il les essuyait bien vite, et se mettait à chanter pour oublier son mal ou son chagrin. Cette fois Charlot avait voulu suivre son père à l'ordinaire; mais l'affaire avait commencé si vivement qu'il avait été obligé de rester en arrière et que personne n'avait pensé à lui, jusqu'au moment où il entra dans le corps-de-garde. Il portait entre ses bras le bonnet et le sabre de son père; il les jeta au milieu du corps-de-garde, et s'assit à terre en fondant en larmes.

Le vieil Eustache, tout effrayé de la pâleur et du désordre de cet enfant, jeta sa pipe et courut à lui.

Qu'as-tu, mon fils? lui dit-il. Le pauvre caporal, qui devinait le sujet de sa douleur, n'osa pas en dire d'avantage. Charlot le regarda fièrement et lui dit:

Le Balafré est mort, laisse-moi pleurer.

Eustache se mit à pleurer aussi.

Voilà son bonnet et son sabre, continua Charlot, si j'avais pu emporter sa hallebarde, je ne l'aurais pas laissée non plus, mais j'ai quelque chose de plus précieux que tout cela.

Et sa croix, reprit un soldat, qu'est-elle devenue, elle est sans doute tombée entre les mains des ennemis?

La voici, répondit Charlot, en la tirant de dessous sa veste; personne ne pourra me l'ôter; je veux moi-même la remettre au Roi; mon père me l'a recommandé avant de mourir.

Pauvre Charlot! reprit Eustache, tu lui as donc parlé? conte-nous cela, mon enfant.

—Sitôt que j'ai vu qu'on se disposait à partir pour livrer bataille, continua Charlot, je me suis glissé comme de coutume jusqu'auprès de mon père, et je lui ai serré les genoux pour qu'il me regardât; il m'a pris entre ses bras et m'a embrassé. Tout en me caressant, il detournait la tête, et j'ai vu qu'en me remettant à terre, il tombait de grosses larmes le long de ses joues.—Je ne sais pourquoi, a-t-il dit à son camarade, j'ai le cœur serré aujourd'hui; on dirait que j'embrasse cet enfant pour la dernière fois. Ce n'est pas l'embarras; il va siffler plus d'une balle d'ici à ce soir. Ecoute, Charlot, il faut t'éloigner de nous, mon enfant; retourne au corps-de-garde, et n'en sors pas avant la fin de la bataille; va prier Dieu pour le Balafré et pour tous les braves qui sont avec lui.—On a battu le pas de charge, il m'a fallu quitter mon père; mais quelque envie que j'eusse de lui obéir, je n'ai pu me résoudre à revenir ici; je me suis caché derrière un gros arbre pour le laisser passer, et j'ai prié Dieu tandis que la troupe défilait; ensuite je me suis mis à courir en regardant toujours le drapeau de la compagnie. Les officiers qui me voyaient courir ainsi, me faisaient signe de m'en aller: je me cachais un moment, puis je recommençais à marcher dès qu'on ne faisait plus attention à moi. Arrivé près de Fontenoi, j'ai vu les Anglais attaquer trois fois le village, et à la seconde attaque,

un escadron hollandais emporté presque tout entier par le canon. Cependant les ennemis avançaient toujours; bientôt trouvant devant eux quatre bataillons des gardes françaises et deux des gardes suisses, on s'approcha de part et d'autre. On n'était plus qu'à très-peu de distance: tout-à-coup, j'ai entendu une fusillade si terrible, que j'ai presque eu peur. J'avais les yeux sur le drapeau, il ne bougeait pas et cela m'a rassuré. Deux gardes suisses m'ont aperçu, et m'ont menacé de me tuer, si je ne m'en allais pas.—Hé bien, tuez-moi, leur ai-je dit, car je ne veux pas m'en aller. Alors l'un d'eux m'a pris entre ses bras, malgré ma résistance, et m'a emporté à plus de cinquante pas, en me disant de suivre le chemin qui était devant moi. Comme je n'étais pas le plus fort, j'ai fait semblant de lui obéir; mais sitôt qu'il a été parti, je me suis mis à courir de toutes mes forces jusqu'à ce que j'aie aperçu mon drapeau. Le bruit était devenu bien plus fort. Il y avait un grand ravin dont les deux bords étaient couverts d'une épaisse fumée, qui me cachait quelquefois le drapeau; pendant que je m'efforçais de le distinguer, j'ai vu les Anglais se former en une longue colonne qui s'avançait et gagnait toujours du terrain; quoique la fumée se fût dissipée, je ne voyais plus le drapeau. Il semblait qu'il y avait un peu d'étonnement et de confusion dans nos troupes. Tout l'état-major était en mouvement, je voyais de toutes parts emporter des officiers et des soldats blessés. Tout-à-coup je vis un officier général courir à bride abattue; m'ayant aperçu, il fit signe de la main qu'on m'éloignât, et alla faire marcher les mousquetaires et les autres corps de la maison du roi. Effrayé de l'ordre qu'il avait donné de m'éloigner, je me suis sauvé sans attendre qu'on l'exécutât, et je me suis jeté à plat-ventre dans un fossé. Au bout de quelque

tems je levai la tête pour voir si l'on ne me cherchait pas; j'ai vu que ce n'était plus les mêmes troupes: je suis revenu sur le bord du ravin; mais le drapeau n'était plus où je l'avais laissé; j'avais beau regarder, je ne pouvais plus retrouver le régiment des gardes. J'ai senti que j'étais prêt à pleurer; j'ai été obligé d'appuyer bien fort mes deux mains sur mes yeux pour retenir mes larmes.—Lâche, me disaisje en moi-même, ce sont tes jambes, et non pas tes larmes qui te feront retrouver ton père! Tout-à-coup j'entends un officier dire: les gardes françaises se sont ralliées là bas, du côté de l'Escaut. D'après ces mots, je courus sans trop savoir par où je devais prendre; arrivé sur le bord de l'eau, je recontrai des paysans qui voulurent m'arrêter, je me débattais; la vue de mon habit de grenadier les frappa, soit que ce fût pour s'en emparer ou qu'ils cherchassent à me faire peur, ils firent mine de vouloir m'en dépouiller. Je l'ôtai fièrement et m'assis dessus, les regardant d'un air menaçant; alors l'un d'eux qui était vieux, leur parla; ils se regardèrent et se mirent à rire; mais le bruit des combattans que nous entendîmes, les effraya. Pour moi, persuadé que j'allais me retrouver près de mon père, j'attachais mes yeux sur les drapeaux, et je me dirigeais sur eux. Le terrain était inégal; je descendis sans m'en apercevoir dans un bois taillis qui m'environna de toutes parts, et je finis par m'égarer. J'entendais de loin le bruit des armes; bientôt je n'entendis plus rien. Je pensais à monter sur un arbre pour découvrir quelque chose, lorsque je vis passer quatre soldats ennemis; ils m'aperçurent, me saisirent rudement par le bras, m'arrachèrent mon bonnet, mes habits, et tirèrent leurs sabres pour me tuer: je jetai un grand cri en cachant mon visage avec mes mains. Tout-à-coup j'entends le pas de plusieurs chevaux; je regarde, je vois les

ennemis s'enfuir, et un détachement de dragons qui entre dans le bois. La Tulippe était parmi eux, il me reconnaît, saute à bas de son cheval, et m'emporte avec lui. Je lui demande des nouvelles de mon père; il ne savait pas ce qu'il était devenu. Je lui racontais mes aventures, lorsque nous rencontrâmes un peloton d'ennemis qui nous forcèrent de combattre. Le pauvre La Tulippe fut tué du premier coup.

—Quoi! la Tulippe aussi? s'écria le vieil Eustache, en s'essuyant les yeux. Mon Dieu! mon Dieu! tous les braves gens sont donc allés vers toi! Achève, mon fils.

Dès qu'il fut mort, reprit Charlot, un camarade vint me prendre sur son cheval. Nous défîmes les ennemis, et bientôt nous arrivâmes sur le champ de bataille, vis-à-vis le ravin. On s'occupait de relever les blessés: je priai le camarade de me descendre, et je courus regarder tous ceux de la garde qui étaient étendus à terre. Enfin je rencontrai mon pauvre père, il avait reçu un coup de feu dans la poitrine; je me jetai sur lui en pleurant: il ouvrit les yeux, me serra la main, et me dit:

—Charlot, mon fils, je vais mourir, vive le roi et notre patrie! Détache ma croix; porte-la au roi, et dis-lui qu'il soit ton père, puisque le tien est mort à son service. Tu seras soldat aussi quand tu seras grand, n'oublie pas d'être honnête homme et bon camarade: on ne meurt qu'une fois; autant vaut le faire avec honneur, car, vois-tu, Charlot, les balles arrivent tout aussi bien aux lâches qu'aux braves.

Après ces paroles il a fermé les yeux. J'ai jeté de grands cris: les camarades sont venus, et m'ont dit qu'il était mort. Alors j'ai pris son bonnet et son sabre, j'ai serré sa croix dans ma veste, et je me suis laissé remettre sur le cheval du dragon, qui m'a conduit jusqu'à l'entrée du village.

Tiens, Eustache, continua le petit Grenadier, en versant un torrent de larmes, je voudrais que les ennemis m'eussent tué; je n'aurais pas vu mourir mon pauvre père.

Eustache secoua la tête, il était accablé de douleur; enfin il tendit la main à Charlot pour le relever. L'enfant, quoiqu'extrêmement fort pour son âge, était épuisé de fatigue: le vieux caporal l'engagea à dormir un peu sur le lit de camp.

—Est-ce que je pourrais dormir avec le chagrin que j'ai dans le cœur répondit Charlot.

—Peut-être, mon enfant; tu te reposeras du moins, et les forces te reviendront. Demain le roi passera la revue; il faut que tu sois en état de lui remettre la croix du Balafré.

—Tu as raison, mon vieil ami; tiens, ramasse-moi cela, ajouta-t-il en lui donnant le sabre et le bonnet; mais auparavant je veux les embrasser encore. Mon pauvre père! qui m'eût dit ce matin que je voyais ce bonnet sur ta tête pour la dernière fois? Ah! Eustache! que je voudrais être grand! Garde-moi ce bonnet: quand j'aurai la tête assez grosse pour le porter... tu veras.—Et il fit un geste menaçant.

Tous les soldats qui étaient dans le corps-de-garde, et qui l'écoutaient depuis long-tems, se mirent à rire à ces dernières paroles: Charlot les regarda sans parler, puis il se jetta dans les bras d'Eustache en pleurant.

—Tu ne ris pas, toi, bon Eustache, parce que tu es mon ami, et que tu regrettes le Balafré.

—Va dormir, mon enfant; tâche de te consoler un peu. Ton brave père est avec le Seigneur; il a toujours les yeux sur son petit Charlot. A propos, où est ta croix? Prends bien garde de la perdre; veux-tu me la donner?

—Non, non; elle est là, dit-il, en mettant la main dans son sein. Vois-tu, Eustache, je suis résolu à ne la donner qu'au Roi.

Il embrassa Eustache, et fut se jeter sur le lit de camp. Avant de s'endormir il croisa ses petites mains sur sa poitrine, de peur qu'on ne cherchât à lui ôter sa croix pendant son sommeil. Le pauvre enfant s'endormit bientôt; mais de gros soupirs qui s'échappaient de son cœur, prouvaient au vieil Eustache que tout en dormant il s'occupait de son père. A cinq heures du matin il était déjà debout. Lorsqu'il eut endossé son petit uniforme, nettoyé son fusil, lavé son baudrier, et que tout fut préparé pour passer la revue, Eustache le prit par la main, et l'emmena hors du village. Ils s'assirent tous deux au pied d'un arbre. Charlot ne disait rien, sa petite tête était tristement penchée sur sa poitrine, et le vieux caporal, qui ne parlait pas non plus, s'essuyait de tems en tems les yeux avec le bout de son mouchoir, lorsqu'il regardait le petit grenadier.

—Mon fils, lui dit-il enfin, dans quelques heures d'ici nous serons sous les armes, et le roi nous passera en revue. Au moment qu'il arrivera près de nous, tu lui présenteras la croix du Balafré; mais que lui diras-tu?

—Je lui dirai ce que m'a dit mon père.

—Oui; mais, vois-tu, c'est trop simple pour un roi; il faut lui faire un beau discours, lui dire quelque chose de mieux arrangé.

—Mais, Eustache, moi je ne sais parler que comme on parle dans le corps-de-garde; comment veux-tu que je lui fasse un discours?

—Non pas toi; mais pendant que tu dormais, moi j'en ai écrit un. Je vais te le lire; tu l'apprendras. Tiens, écoute.

Charlot attacha ses grands yeux noirs sur le caporal, et se disposa à écouter attentivement; alors Eustache tira de

sa poche quelques feuilles d'un mauvais papier, sur lequel était griffonné le discours suivant:

"*Sire,*

"Le fils d'un brave sergent appelé Charles-Antoine-Jacques Delorme, et surnommé le Balafré à cause d'un grand coup de sabre qu'il avait reçu au siège de Philisbourg, vous apporte sa croix, car il est mort, mon pauvre père, pendant la journée d'hier: devant Dieu soit son âme! Sire, c'était votre plus fidèle serviteur, et j'espère bien que je lui ressemblerai. Il avait l'honneur d'être membre de l'Ordre de Saint-Louis, ayant reçu la croix de votre main royale. Pour moi, Sire, je suis à présent un malheureux orphelin, qui n'espère qu'en votre protection; mais comme vous êtes le père de tous les soldats, vous serez aussi le mien, et comme Dieu, dit l'Evangile, n'abandonne point les petits oiseaux, vous étendrez vers moi votre main royale. Amen."

Le caporal avait cessé de lire: Charlot, après un moment de réflexion, lui demanda s'il croyait que le Roi entendrait mieux cela que les paroles du Balafré. Charlot craignait le contraire, parce que lui-même n'avait pas compris grand chose au discours du vieil Eustache: celui-ci l'assura qu'il ne l'entendrait pas mieux, mais que cela lui plairait davantage, et le petit Grenadier, satisfait de cette réponse, se mit en devoir d'apprendre le discours. A force de travailler il se le mit si bien dans la mémoire, que le vieux caporal, tout transporté de joie, aurait déjà voulu être en présence du Roi. Le bruit du tambour les avertit que ce moment approchait: ils rentrèrent dans le village pour prendre leurs fusils, et bientôt ils se trouvèrent rangés dans une belle et vaste plaine. Le Roi arriva, suivi de ses généraux; il passa dans tous les rangs, parlant aux uns, et distribuant aux autres les récompenses dues à leur bravoure. Pendant ce

temps Eustache faisait répéter à Charlot les paroles qu'il devait dire: mais plus le Roi approchait, plus le cœur et la mémoire du petit Grenadier se troublaient; ses mains devenaient toutes tremblantes. Eustache s'efforçait de le rassurer, et tremblait autant que lui; le bon caporal commençait à craindre que son discours ne valût rien; mais il n'osait le dire; il n'était plus tems d'en composer un autre, et il fallait bien que Charlot dît quelque chose: ce fut alors que le Roi passa devant eux. Le petit Grenadier tout interdit, ne pouvait faire un pas: le caporal, qui sentait que le moment était précieux, le poussa hors des rangs. Le pauvre Charlot tomba à genoux, et tendit la croix au Roi, balbutiant d'une voix faible le commencement de son discours, dont le roi n'entendit pas un mot: cependant le geste de l'enfant, la croix qu'il avait entre les mains, le frappèrent; il s'approcha de lui, et, d'un air de bonté, lui demanda ce qu'il voulait; alors Charlot fondit en larmes et s'écria, sans penser davantage à son discours:

Sire, mon père est mort! Ayez pitié de moi?

Le Roi le reconnut, et le regardant avec bonté, donna l'ordre qu'on le lui amenât après la revue, avec un homme capable de lui procurer des éclaircissemens qu'il ne pensait pas devoir attendre d'un enfant si jeune. Charlot était retourné auprès d'Eustache, qui s'efforçait de le calmer, car le petit grenadier, ému de la scène qui venait de se passer et de la circonstance qui y avait donné lieu, sanglotait sans pouvoir se contraindre.

Après la revue on les conduisit tous deux au quartier général. Le Roi entendit, de la bouche même du petit Grenadier, le récit que ce dernier avait déjà fait le soir précédent; il admira le courage et la tendresse filiale de cette petite créature. Son intention était de l'envoyer dans quel-

que collége pour y recevoir une éducation conforme aux bonnes qualités de son âme; mais à peine eut-il fait part de son dessein au vieil Eustache, que Charlot, oubliant sa timidité, lui répondit vivement:

Oh! Je vous en prie, Sire, laissez-moi avec tous les camarades de mon père; je veux être soldat comme eux, afin de battre les ennemis qui ont tué le Balafré. Je suis encore bien petit; mais j'espère que bientôt je deviendrai grand et fort, car je prie Dieu tous les jours qu'il me rende semblable au brave La Tulippe.

Le Roi sourit; il consentit à le laisser parmi ses gardes. Il en confia le soin au bon Eustache, et promit de continuer à l'enfant le même traitement que recevait son père.

Charlot continue de donner les plus belles espérances; docile, laborieux, il écoute les leçons du vieil Eustache avec autant de respect qu'il se souvient de celles de son père, et les nouvelles par la suite apprirent qu'il était décoré à son tour de la croix que portait le Balafré.

LE RETOUR DU PRINTEMS.

Le Lion et le petit Chien.

Apres plusieurs annonces trompeuses de son retour, le printems était enfin arrivé. Il soufflait un vent doux qui réchauffait les airs. On voyait la neige se fondre, les gazons reverdir, et les fleurs percer la terre: on n'entendait que le chant des oiseaux.

La satisfaction qu'avait éprouvée le maître de nos jeunes élèves pendant les études depuis plusieurs mois, le détermina à les récompenser, en leur accordant une longue promenade.

Après le diner, on prit la grande voiture et on se dirigea vers un village voisin, où une ménagerie ambulante, surprise par le froid, à la fin de l'automne, avait été obligée d'hiverner.

Nos jeunes élèves arrêtèrent plus particulièrement leur attention sur les bêtes féroces. L'un vantait le tigre pour sa fourrure; l'autre, l'ours pour sa souplesse, malgré sa pesanteur; celui-ci admirait le lion pour sa crinière, celui-là disait que ses rugissemens étaient effrayans. Hé bien, reprit ici le maître, cet animal, tout effrayant qu'il est par ses mugissemens, peut quelquefois servir de leçon aux hommes; je vais vous conter une histoire qui vous prouvera combien il est susceptible d'amitié:

Sous le règne de Guillaume III, roi d'Angleterre, tous les étrangers qui allaient à Londres se rendaient à la tour pour voir le grand lion et son petit chien; l'affluence du peuple était si grande, que le garde se procura en peu de tems une petite fortune. Cet animal était si prodigieux, qu'on l'appelait le roi des lions. Tandis qu'il se promenait dans les étroites limites de ses états; il était suivi par un joli petit épagneul noir qui gambadait autour de lui et souvent même le mordillait, tandis que le noble animal, avec un air de complaisance, baissait sa tête formidable, et se prêtait au badinage du roquet. Voici son histoire telle qu'elle a été racontée par le gardien:

Il était d'usage que ceux qui se présentaient pour voir les lions de la tour, lorsqu'ils ne voulaient ou ne pouvaient donner six sous, apportassent ou un chien, ou un chat comme une offrande à l'animal, au lieu d'argent. Un particulier ayant un jour apporté ce petit chien qu'il avait trouvé dans la rue, le jeta dans la cage du lion; on vit cette petite bête, a demi morte de frayeur, renversée sur le dos, la langue hors de la gueule et les pattes en l'air, en un mot

dans une attitude suppliante et semblant demander merci à un si redoutable maître. A ce spectacle le lion, loin de le dévorer ainsi qu'il avait fait des autres, se contenta d'abord de le regarder d'un œil grave, puis s'approchant doucement de lui, de le sentir, de le tourner tantôt d'une patte, tantôt de l'autre, et comme voulant caresser une espèce de joujou qui avait su lui plaire. Le gardien, aussi surpris que les spectateurs, alla chercher le diner du lion; alors on vit avec un surcroît d'étonnement ce redoutable animal se retirer dans le fond de sa cage les yeux fixés sur le petit chien, et l'invitant pour ainsi dire, à faire l'essai du met qu'on lui servait. L'Epagneul enfin un peu remis de sa frayeur, et sentant son appetit reveillé par l'odeur de la bonne chère, s'approcha d'abord en rampant, et, quoique tremblant encore, se hasarda de manger un peu. Le lion alors s'approcha doucement, mangea avec le petit chien, et le repas finit entr'eux de la manière la plus amicale.

A dater de cet instant, le petit chien devenu cher à son souverain, s'apprivoisa tellement avec lui, que sa familiarité fut poussée au point de risquer de l'impatienter par ses aboiemens, et quelquefois même par des morsures; mais le magnanime lion, loin de jamais en paraître irrité se prêtait avec grâce à toutes les folies de son ami et semblait même l'en aimer davantage. Environ un an après, l'épagneul étant mort d'un poison qu'un autre gardien jaloux de la prospérité de son confrère, lui avait, dit on, adminstré, le lion d'abord parut croire que son favori dormait un peu trop long-tems, ensuite il le flaira à différentes reprises; puis le retourna de tous cotés, et enfin, traversant sa cage d'un air inquiet et d'un pas précipité, il revint au petit animal le fixa d'un œil aussi tendre que douloureux, éleva sa superbe crinière et fit entendre un hurlemeut prolongé qui, pendant

quelques minutes, affecta les cœurs de tous les assistans. On tenta sans succès d'ôter de dessous lui la carcasse du petit chien; on lui offrit vainement les mets qu'il aimait le mieux: on lui jeta plusieurs autres petits chiens; mais il les mit en pièces, ne voulut essayer d'aucun, et ses rugissemens, ainsi que ses efforts pour briser les barres de sa cage, devinrent si terribles que ses forces s'étant insensiblement épuisées, on le trouva mort le cinquième jour au matin, sur le cadavre de son petit ami. Ils furent enterrés ensemble et vivement regretés.

Oh! le pauvre animal, s'écrièrent ici nos jeunes élèves! qu'il avait le cœur bon! Oui, dit l'un d'eux; mais je ne le trouve pas si extraordinaire que ceux dont j'ai lu l'histoire dernièrement dans mon ancien Testament. Conte nous donc cette histoire, lui dirent ses camarades.—"Il y avait dans la tribu de Judée un grand prophète âgé de douze ans. Ayant refusé d'adorer des idoles, il fut jeté dans la fosse aux lions; mais ces animaux, par la puissance de Dieu, ne lui firent aucun mal, malgré leur férocité. Voilà les lions que j'aime bien!

Les jeunes élèves revinrent très satisfaits de leur promenade, et se promirent bien de profiter des nouveaux plaisirs que leur préparait le retour de la belle saison.

FABLES EN PROSE ET EN VERS.

DEBUT DES JEUNES GENS DANS LE MONDE.

Le premier pas que l'on fait dans le monde,
Est celui d'où dépend le reste de nos jours;
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impression demeure; en vain croissant en âge
On change de conduite, on prend un air plus sage,
On souffre encor long-tems de ce vieux préjugé;
On est suspect encor quand on est corrigé:
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse,
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connaissez donc le monde, et songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez moins pour vous que pour lui.

LES DEUX RENARDS.

Deux renards entrèrent la nuit, par surprise, dans un poulailler; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets; après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer: l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder quelques provisions pour l'avenir. Le vieux disait: Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage: j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. Le jeune repondit: Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours; car pour ce qui est de revenir ici, chansons! il n'y fera pas bon demain; le maître, pour venger la mort de

ses poules, nous assommerait. Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, retourne le lendemain à sa proie, et est assommé par le maître.

Ainsi chaque âge a ses défauts; les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs: les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

LE RUISSEAU ET LA MONTAGNE.

Un ruisseau serpentait dans le creux d'un vallon,
Mais si chétif qu'on ignorait son nom.
Monsieur Lacroix, dans sa Géographie,
N'eût pas daigné nous en dire deux mots.
Heureusement on peut, dans cette vie,
Exister sans être un héros;
Et le ruisseau dans la prairie
Jouant avec les roseaux,
Laissait à petit bruit aller ses petits flots;
Chemin faisant, cependant il arrive
Au pied d'un mont ambitieux
Qui ferme le vallon. Le ruisseau, de son mieux,
Eparpillant son onde fugitive,
Cherche un passage, étend ses bras,
Rôde et fouille. "On ne passe pas",
Lui crie une voix de tonnerre.
C'est la montagne qui parlait.
Et montagne de Suisse. (Au style on le connait.)
Le ruisseau vainement s'apaise à la prière,
Et fait valoir sa parenté
Comme issu d'un rocher qui n'est pas écarté·
La montagne était dure et fière,
Et pour un malotru ne se dérangea pas.
Celui-ci faisait rage; et puis quand il fut las,
Comme un autre, il prit patience.

La chose tourna bien. Chaque jour, en effet,
Sans pouvoir échapper, l'onde s'accumulait.
Recevant plus qu'il ne dépense,
Chose assez rare au bon pays de France,
Le ruisseau s'enrichit, mais il y met le tems.
D'abord c'est une mare obscure et solitaire,
Puis un marais, qui couvre maints arpens.
Or, en si beau chemin on ne s'arrête guère;
De marais le ruisseau devient donc un étang,
Puis enfin un lac magnifique,
Glorieux rival du Léman,
Il nourrit de poissons toute une république,
De la montagne altière ose battre le flanc,
Et compte ses vaisseaux, ses ports et ses tempêtes.
Un obstacle est quelquefois bon,
S'en plaindre c'est sottise, en profiter raison.
Eugène et mon ruisseau lui durent leurs conquêtes;
Plus d'un homme excellent, que son siècle plaça
Aux belles pages de l'histoire,
Sans l'affront qui l'irrita,
Eût méconnu sa force et végété sans gloire.

Lemontey.

LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON.

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc, les chiens dormaient, et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flute avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui. Que venez-vous chercher ici? dit-il au glouton. L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau: j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il

davantage? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. Il est donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est, vivons comme frères, et paissons ensemble. Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces et l'avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-les par leurs actions, et non pas par leurs discours.

LA MOUCHE LUISANTE.

SOLITAIRE et rêveur, dans l'ombre de la nuit,
Je marche; un feu volant me charme, m'éblouit.
Quel est ce bel objet tout brillant de phosphore?
    Soudain mon esprit enchanté
Me le peint rayonnant de gloire et de beauté;
Je le poursuis. Bientôt je vois naître l'aurore,
C'est un insecte vil, sans couleur,
Qui végète inutile, et languit sans honneur.
Telle est la Renommée, idole mensongère,
Qui fuit ses poursuivans d'une aîle si légère!
Dans la nuit de l'erreur, d'un éclat immortel
A nos regards surpris sa tête se couronne,
Un feu brillant et pur brûle sur son autel;
Elle tient par la main le bonheur qu'elle donne;
Mais si de la raison un seul rayon nous luit,
    Tout cet éclât s'évanouit,
Cet enchantement cesse, et cette Renommée
    N'est plus qu'une épaisse fumee.

D***,

L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

UN jour une abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici? lui dit-elle d'un ton furieux.

Vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air! Tu as raison, répondit froidement la mouche, on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille: nous seules avons des lois et une république bien policée; nous ne cueillons que des fleurs odoriférantes; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche, la pauvreté n'est pas un vice; mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer: vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.

LE FLEUVE.

Un grand fleuve parcourt le monde:
Tantôt lent, il serpente entre des prés fleuris,
Les embellit et les féconde;
Tantôt rapide, il s'enfle, il se courrouce, il gronde,
Roulant, précipitant au milieu des débris
Son eau turbulente et profonde.
A travers les cités, les guérets, les déserts,
Il va, distribuant à mesure inégale,
Aux avides humains dont ses bords sont couverts,
Les trésors de son urne avare et libérale.
Ainsi, tandis que l'un, dans son repos,
Bénit la main de la nature,
Qui dans son héritage a fait passer leurs flots,
Ou les lui donne pour ceinture,

L'autre maudit le sol dont les flancs déchirés
Reproduisent sans cesse et le roc et la pierre,
Indestructible digue, éternelle barrière,
Assise entre le fleuve et ses champs altérés.
Mais le plaisant de cette histoire,
C'est de voir certain compagnon,
Plongé dans l'eau jusqu'au menton;
Plus il a bu, plus il veut boire.
Infatigable, et dans son bain,
Cent fois moins heureux et moins sage
Qu'un homme qui tout près, sans desirs, sans dédain,
Regardant l'eau couler, n'en prend pour son usage
Que ce qui peut tenir dans le creux de sa main.
Homme rare, sur ma parole!
Avec moi vous en conviendrez,
Mes bons amis, quand vous saurez
Que notre fleuve est le Pactole.

Arnault.

ARISTEE ET VIRGILE.

Virgile, étant descendu aux enfers, entra dans les campagnes fortunées où les héros et les hommes inspirés des dieux passaient une vie bienheureuse sur des gazons toujours émaillés de fleurs et entrecoupés de mille ruisseaux. D'abord le berger Aristée, qui était là au nombre des demi-dieux, s'avança vers lui, ayant appris son nom. Que j'ai de joie, lui dit-il, de voir un si grand poëte! Vos vers coulent plus doucement que la rosée sur l'herbe tendre: ils ont une harmonie si douce, qu'ils attendrissent le cœur, et qu'ils tirent les larmes des yeux. Vous en avez fait pour moi et pour mes abeilles dont Homère même pourrait être jaloux. Je vous dois, autant qu'au Soleil et à Cyrène, la gloire dont je jouis. Il n'y a pas encore long-tems que je les récitai, ces vers si tendres et si gracieux, à Linus,

à Hésiode et à Homère. Après les avoir entendus, ils allèrent tous trois boire de l'eau du fleuve Léthé pour les oublier: tant ils étaient affligés de repasser dans leur mémoire des vers si dignes d'eux, qu'ils n'avaient pas faits. Vous savez que la nation des poëtes est jalouse: venez donc parmi eux prendre votre place. Elle sera bien mauvaise cette place, répondit Virgile, puisqu'ils sont si jaloux. J'aurai de mauvaises heures à passer dans leur compagnie: je vois bien que les abeilles n'étaient pas plus faciles à irriter que le cœur des poëtes. Il est vrai, répondit Aristée: ils bourdonnent comme les abeilles; comme elles ils ont un aiguillon perçant pour piquer tout ce qui enflamme leur colère. J'aurai encore, dit Virgile, un autre grand homme à ménager; c'est le divin Orphée. Comment vivez-vous ensemble? Assez mal, répondit Aristée. Il est encore jaloux de sa femme, comme les trois autres de la gloire des vers; mais, pour vous, il vous recevra bien, car vous l'avez traité honorablement, et vous avez parlé beaucoup plus sagement qu'Ovide de sa querelle avec les femmes de Thrace, qui le massacrèrent. Mais ne tardons pas davantage: entrons dans ce petit bois sacré, arrosé de tant de fontaines plus claires que le cristal: vous verrez que toute la troupe sacrée se lèvera pour vous faire honneur. N'entendez-vous pas déjà la lyre d'Orphée? Ecoutez Linus qui chante le combat des dieux contre les géants. Homère se prépare à chanter Achille qui venge la mort de Patrocle par celle d'Hector; mais Hésiode est celui que vous avez le plus à craindre; car, de l'humeur dont il est, il sera bien fâché que vous ayez osé traiter avec tant d'élégance toutes les choses rustiques qui ont été son partage. A peine Aristée eut achevé ces mots, qu'ils arrivèrent dans cet ombrage frais où règne un éternel enthousiasme qui possède ces hommes divins.

Tous se levèrent: on fit asseoir Virgile; on le pria de chanter ses vers. Il les chanta d'abord avec modestie, et puis avec transport. Les plus jaloux sentirent malgré eux une douceur qui les ravissait; la lyre d'Orphée, qui avait enchanté les rochers et les bois, échappa de ses mains, et des larmes amères coulèrent de ses yeux. Homère oublia pour un moment la magnificence rapide de l'Iliade, et la variété agréable de l'Odyssée; Linus crut que ces beaux vers avaient été faits par son père Apollon, et il était immobile, saisi et suspendu par un si doux chant; Hésiode, tout ému, ne pouvait résister à ce charme. Enfin, revenant un peu à lui, il prononça ces paroles pleines de jalousie et d'indignation: O Virgile! tu as fait des vers plus durables que l'airain et le bronze; mais je prédis qu'un jour on verra un enfant qui les traduira en sa langue, et qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les abeilles.

LE LIVRE DE LA RAISON.

Lorsque le ciel, prodigue en ses présents,
Combla de biens tant d'êtres différents,
Ouvrage merveilleux de son pouvoir suprême,
De Jupiter l'homme reçut, dit-on,
Un livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre *la Raison*.
Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devait tous conduire à la vertu;
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.
L'enfance y vit des mots, et rien de plus;
La jeunesse, beaucoup d'abus;
L'âge suivant des regrets superflus;
Et la vieillesse en déchira les pages.

Aubert.

LES DEUX SOURIS.

UNE souris ennuyée de vivre dans les périls et dans les alarmes, à cause de Mitis et de Rodilardus, qui faisaient grand carnage de la nation souriquoise, appela sa commère, qui était dans un trou de son voisinage. Il m'est venu, lui dit-elle, une bonne pensée. J'ai lu dans certains livres que je rongeais ces jours passés, qu'il y a un beau pays nommé les Indes, où notre peuple est mieux traité et plus en sûreté qu'ici. En ce pays là les sages croient que l'âme d'une souris a été autrefois l'âme d'un grand capitaine, d'un roi, d'un merveilleux fakir, et qu'elle pourra, après la mort de la souris, entrer dans le corps de quelque belle dame, ou de quelque grand pendiar. Si je m'en souviens bien, cela s'appelle *métempsycose.* Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle: on voit des hôpitaux de souris qu'on met en pension, et qu'on nourrit comme personnes importantes. Allons, ma sœur, partons pour un si beau pays, où la police est si bonne, et où l'on fait justice à notre mérite. La commère lui répondit: Mais, ma sœur, n'y a-t-il pas des chats qui entrent dans ces hôpitaux? Si cela était, ils feraient en peu de tems bien des métepmsycoses: un coup de dent ou de griffe ferait un roi ou un fakir; merveille dont nous nous passerions très-bien. Ne craignez point cela, dit la première; l'ordre est parfait dans ce pays-là: les chats ont leurs maisons, comme nous les nôtres, et ils ont aussi leurs hôpitaux d'invalides qui sont à part. Sur cette conversation, nos deux souris partent ensemble: elles s'embarquent dans un vaisseau qui allait faire un voyage de long cours, en se coulant le long des cordages le soir de la veille de l'embarquement. On part: elles sont ravies de se voir sur la mer, loin des terres maudites, où les chats exerçaient leur tyrannie. La navigation fut heureuse: elles arrivèrent à Surate, non pour amasser

des richesses, comme les marchands, mais pour se faire bien traiter par les Indous. A peine furent-elles entrées dans une maison destinée aux souris, qu'elles y prétendaient avoir les premières places. L'une prétendait se souvenir d'avoir été autrefois un fameux bramin sur la côte de Malabar; l'autre protestait qu'elle avait été une belle dame du même pays avec de longues oreilles. Elles firent tant les insolentes, que les souris indiennes ne purent les souffrir. Voilà une guerre civile. On donna sans quartier sur ces deux franguis, qui voulaient faire la loi aux autres. Au lieu d'être mangées par les chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs. On a beau aller loin pour éviter le péril: si on est modeste et sensé, on va chercher le malheur bien loin: autant vaudrait-il le trouver chez soi.

ANECDOTES ET FAITS HISTORIQUES.

Un pauvre homme ayant été ramasser du bois dans la forêt de Hyde-Park près de Londres, vit un gentilhomme bien mis, qui se promenait d'un air triste et rêveur. Ce pauvre homme, croyant que c'etait un officier qui venait là pour se battre en duel,se cacha derrière un rocher. Le gentilhomme s'approcha de cet endroit, ouvrit une lettre qu'il lut d'un air fort ému, et qu'il déchira. Il tira ensuite un pistolet de sa poche, regarda l'amorce, et battit la pierre avec une clef. Après avoir jeté son chapeau en l'air, il appuya le pistolet sur son front; l'amorce prit, mais le coup ne partit point. L'homme qui s'était caché, s'élança sur l'officier, et lui arracha son pistolet; mais celui-ci mit l'épée la main pour en percer son libérateur, qui lui dit froidement: Frappez, je crains aussi peu la mort que vous, mais j'ai plus de courage; il y a plus de vingt ans que je vis dans l'indigence, mais je laisse à Dieu le soin de mettre fin à mes maux. Le gentilhomme,

touché de cette courte harrangue, resta uu instant immobile, répandit un torrent de larmes, et tira sa bourse qu'il donna à cet honnête vieillard, en le priant de ne faire aucune perquisition pour savoir qui il était, et lui jura qu'il abandonnait sa détestable entreprise. Quelle leçon pour les panégyristes du suicide, si mauvais appréciateurs du vrai courage!

Un prédicateur avait divisé son sermon en trente-deux points. Un de ses auditeurs se leva aussitôt. On lui demande où il veut aller: Je vais, dit-il, chercher mon bonnet de nuit; car je prévois, à la division de ce sermon, que nous pourrons bien coucher ici. Effectivement le prédicateur, ayant perdu le fil de ses subdivisions, ne put jamais retrouver la fin de son discours. Les auditeurs, perdant enfin patience, et voyant la nuit qui s'approchait, défilèrent l'un après l'autre. Le prédicateur, qui avait la vue basse, ne s'aperçut pas de cette désertion, et continua à s'escrimer dans la chaire; mais un petit enfant de chœur, qui restait, lui cria: Monsieur, voici les clefs de l'église; quand vous aurez fini, vous aurez soin de la fermer.

Un jour Louis XIV jouant au trictrac, il y eut un coup douteux. On disputait; mais les courtisans spectateurs, bien loin de le décider, gardaient le silence. Arrive M. le comte de Grammont: Jugez-nous, lui dit le roi. Sire, c'est vous qui avez perdu, dit le comte. Eh! comment pouvez-vous décider contre moi, sans savoir ce dont il s'agit? Eh! sire, ne voyez-vous pas que, pour peu que la chose eût été douteuse, tous ces messieurs vous auraient donné gain de cause? Ce M. de Grammont connaissait bien les courtisans.

Rien de plus ridicule, disait un ministre d'état aux courtisans qui l'environnaient, que la manière dont se tient le

conseil chez quelques nations nègres. Représentez-vous une chambre d'assemblée, où sont placées une douzaine de grandes cruches ou jattes à moitié pleines d'eau. C'est là que, nus et d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état: arrivés dans cette chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou, et c'est dans cette posture qu'on opine et qu'on délibère sur les affaires d'état. ... Eh bien! que dites-vous de cela? dit le ministre au seigneur le plus près de lui. Vous n'en riez pas! Non, répondit celui-ci car je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore. Qu'est-ce donc? reprit le ministre. C'est, répondit le seigneur, que je vois tous les jours un pays où les cruches elles-mêmes tiennent le conseil.

Pendant qu'on achevait de bâtir le Pont-Neuf, à Paris, un homme qui avait entendu parler les entrepreneurs d'un bon repas qu'ils devaient faire, se mit à toiser le long du pont, sans rien dire à personne. Sur cela on le croit connaisseur, et on l'invite à dîner. Après le repas, les entrepreneurs lui dirent qu'ils voyaient bien qu'il avait quelque pensée sur leur ouvrage, qui pourrait le perfectionner. Je songeais, leur dit-il en se levant de table et s'en allant, que vous avez très-bien fait de vous y prendre en large; car si vous vous y fussiez pris en long, vous n'en seriez pas venus à bout de la même manière.

Tout ce qui rappelle aux hommes qu'ils doivent se regarder comme frères, mérite d'être rapporté. Le gouverneur de la Virginie, causant un jour avec un négociant, vit passer un négre, qui le salua, et à qui il rendit le salut. Comment! dit le négociant, Votre Excel. s'abaisse jusqu'à saluer un esclave! Sans doute, répondit le gouverneur; je serais bien fâché qu'un esclave se montrât plus honnête que moi.

PIECES CHOISIES.

LE FEUILLAGE D'AUTOMNE.

REMARQUEZ-LES surtout lorsque la pâle Automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne:
Que de variété, que de pompe et d'éclat!
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance,
Hélas! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun: bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joucher les vallons,
De moment en moment la feuille sur la terre
En tombant interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie:
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie;
Viens, non le front chargé de nuages affreux,
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne;
Viens le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Delille.

LES QUATRE SAISONS.

VOYEZ comme l'année, en son cours qui varie,
Se partage en saisons, images de la vie.
Le Printems, jeune enfant, bercé par les zéphyrs,
Se couronne de fleurs, et sourit aux plaisirs.

Le blé, du laboureur espérance fragile,
Nourrit de sucs laiteux son enfance débile;
Et le fruit en bouton se cache sous les fleurs,
De dons plus précieux frêles avant-coureurs.
L'Eté, fils du Soleil, coloré par le hâle,
Succède au doux Printems, plus robuste et plus mâle.
C'est dans cette saison que l'An plus vigoureux
Enfante plus de fruits, brûle de plus de feux.
L'Automne, déjà mûr, sans être vieux encore,
S'enrichit des trésors que l'Eté fit éclore;
De la jeunesse en lui les feux sont amortis:
Même on peut sur son front compter des cheveux gris
L'Hiver; glacé du froid que souffle son haleine,
Le suit à pas tremblants et chemine avec peine.
Son front chauve et neigeux, et battu par les vents,
Ou n'a plus de cheveux, ou n'en a que de blancs.
Ainsi que les saisons, on voit changer les hommes.
Ce qu'hier nous étions, ce qu'aujourd'hui nous sommes,
Demain, faibles mortels, nous ne le serons plus.
Autrefois dans le sein où nous fûmes conçus,
De l'homme encore à naître incertaine espérance,
La nature ébaucha notre informe existence,
Et, de peur que le flanc où nous étions formés
Ne nous tînt en prison trop long-tems enfermés,
Sa main vint nous ouvrir les portes de la vie.
L'enfant respire à peine; il souffre, il pleure, il crie,
Il tente, pour marcher, des efforts long-tems vains;
Débile quadrupède, il rampe sur ses mains.
Sur ses pieds en tremblant par degrés il se dresse;
Bientôt de ses genoux essayant la souplesse,
Il marche, et, plein de force et de légèreté,
Passe rapidement le cours de son été,
Arrive à son automne; et sa marche affaiblie,
Chancèle en son hiver, au déclin de la vie,
Et l'entraîne en la tombe, où l'attend le trépas.
Milon, devenu vieux, pleure de voir ses bras,
D'os, de muscles tendus vigoureux assemblage,
Tomber, languir sans force, appesantis par l'âge.
Tu pleures, Tyndaris, et tu crains de te voir,
Lorsque ton œil éteint consulte ton miroir:
Cette Hélène si belle, et deux fois enlevée,

Tu la cherches, la vois, et ne l'as point trouvée!
O vieillesse cruelle! ô tems qui dans ton cours
Ne t'arrêtes jamais, et ravages toujours!
L'airain s'use, rongé par ta dent corrosive;
La vie est une mort et lente et successive.

Desaintange.

LA VILLE ET LES CHAMPS.

Au milieu du tumulte et du bruit des cités,
Mes esprits, loin de moi dans le vague emportés,
Dociles aux desirs d'une foule insensée,
A l'intérêt de plaire immolaient ma pensée.
Dans ces soupers où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos sens et nos goûts dédaigneux,
Où d'une main pour nous toujours enchanteresse,
Hébé verse en riant le nectar et l'ivresse,
Quel mortel, insensible aux charmes du poison,
D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison?
Des boudoirs de Paris les intrigues secrètes,
L'anecdote du jour, l'histoire des toilettes,
Les jeux d'un vil bouffon, des brochures, des riens,
Voilà les grands objets de tous nos entretiens.
Lorsqu'enfin, terminant ces bruyantes orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies,
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillants les rapides écarts
Ont sur le goût, les mœurs et les modes nouvelles
Lancé du bel-esprit les froides étincelles;
Mais, d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entre eux, un seul a-t-il réfléchi? Non:
J'ai suivi trop longtems ce tourbillon rapide;
A travers son éclat, j'en ai connu le vide;
Et, de Rome échappé, je reviens dans Tibur
Respirer les parfums d'un air tranquille et pur;
Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis ces détours que forment ses vallées,
J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux
Les replis ondoyants des joncs et des roseaux;

Et ces saules vieillis, de leur mourante écorce
Pousser encor des jets pleins de sève et de force.
Ici tout m'intéresse, et plaît à mes regards.
Sur les bords du ruisseau cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paraissent des fleurs que soutient la verdure.
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir;
Mais alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout à coup détaché de la tige,
S'enfuit...... et c'est encore une fleur qui voltige.
Les arbres, le rivage et la voûte des cieux
Dans le crystal des eaux se peignent à mes yeux:
Chaque objet s'y répète, et l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile.

Colardeau.

AMOUR DE LA RETRAITE.

Je voudrais inspirer l'amour de la retraite.
Elle offre à ses amant des biens sans embarras;
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous ses pas.
Solitude où je trouve une douceur secrette,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asyles?
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des Cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les mouvements divers inconnus à nos yeux;
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets,
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point sous de riches lambris:
Mais voit-on que le somme en perde de son prix!
En est-il moins profond, et moins plein de délices
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

La Fontaine.

CONSEILS A UN JEUNE HOMME.

Que je serai fâché, mon cher ami, si vous adoptez des maximes qui puissent vous nuire: je vois avec regret que vous abandonnez par complaisance tout ce que la nature a mis en vous; vous avez honte de votre raison, qui devrait faire honte à ceux qui en manquent. Vous vous défiez de la force et de la hauteur de votre âme, et vous ne vous défiez pas des mauvais exemples.

Vous êtes-vous donc persuadé qu'avec un esprit très-ardent et un caractère élevé, vous puissiez vivre honteusement dans la mollesse, comme un homme fou et frivole? et qui vous assure que vous ne serez pas même méprisé dans cette carrière, étant né pour une autre? Vous vous inquiétez trop des injustices que l'on peut vous faire et de ce qu'on pense de vous. Qui aurait cultivé la vertu, qui aurait tenté ou sa réputation ou sa fortune par des voies hardies, s'il avait attendu que les louanges l'y encourageassent? Les hommes ne se rendent d'ordinaire sur le mérite d'autrui qu'à la dernière extrémité. Ceux que nous croyons nos amis, sont assez souvent les derniers à nous accorder leur aveu. On a toujours dit que personne n'a créance parmi les siens; pourquoi? parce que les plus grands hommes ont eu leurs progrès comme nous; ceux qui les ont connus dans les imperfections de leurs commencemens, se les représentent toujours dans cette première faiblesse, et ne peuvent souffrir qu'ils sortent de l'égalité imaginaire où ils se croyaient avec eux: mais les étrangers sont plus justes; et enfin le mérite et le courage triomphent de tout.

Aimez la familiarité, mon cher ami, elle rend l'esprit souple, délié, modeste, maniable, déconcerte la vanité, et donne, sous un air de liberté et de franchise, une prudence qui n'est pas fondée sur les illusions de l'esprit, mais sur les principes indubitables de l'expérience. Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce; ils craignent les hommes qu'ils ne connaissent pas, ils les évitent, ils se cachent au monde et à eux-mêmes, et leur cœur est toujours serré. Donnez plus d'essor à votre âme et n'appréhendez rien des suites; les hommes sont faits de manière qu'ils n'aperçoivent pas une partie des choses qu'on leur décou-

vre, et qu'ils oublient aisément l'autre. Vous verrez d'ailleurs que le cercle où l'on a passé sa jeunesse se dissipe insensiblement; ceux qui le composaient s'éloignent et la société se renouvelle; ainsi l'on entre dans un autre cercle, tout instruit: alors si la fortune vous met dans des places où il soit dangereux de vous communiquer, vous aurez assez d'expérience pour agir par vous-même et vous passer d'appui.

Voulez-vous avoir la paix avec les hommes, ne leur contestez pas les qualités dont ils se piquent, ce sont celles qu'ils mettent ordinairement à plus haut prix; c'est un point capital pour eux. Souffrez donc qu'ils se fassent un mérite d'être plus délicats que vous, de se connaître en bonne chère, d'avoir des insomnies ou des vapeurs: laissez-leur croire aussi qu'ils sont aimables, amusans, plaisans, singuliers; et s'ils avaient des prétentions plus hautes, passez-les leur encore. La plus grande de toutes les imprudences, est de se piquer de quelque chose: le malheur de la plupart des hommes ne vient que de-là; je veux dire, de s'être engagés publiquement à soutenir un certain caractère, ou à faire fortune, ou à paraître riche, ou à faire métier d'esprit. Voyez ceux qui se piquent d'être riches, le dérangement de leurs affaires les fait croire souvent plus pauvres qu'ils ne sont; et enfin ils le deviennent effectivement, et passent leur vie dans une tension d'esprit continuelle, qui découvre la médiocrité de leur fortune et l'excès de leur vanité. Cet exemple se peut appliquer à tous ceux qui ont des prétentions. S'ils dérogent, s'ils se démentent, le monde jouit avec ironie de leur chagrin, et confondus dans les choses auxquelles ils se sont attachés, ils demeurent sans ressource en proie à la raillerie la plus amère. Qu'un autre homme échoue dans les mêmes choses, on peut croire que c'est par paresse, ou pour les avoir négligées. Enfin on n'a pas son aveu sur le mérite des avantages qui lui manquent; mais s'il réussit, quels éloges!

Il faut que je vous avertisse d'une chose, mon très-cher ami; les hommes se recherchent quelquefois avec empressement, mais ils se dégoûtent aisément les uns des autres; cependant la paresse les retient long-tems ensemble après que leur gout est usé. Le plaisir, l'amitié, l'estime (liens

fragiles) ne les attachent plus, l'habitude les asservit: fuyez ces commerces stériles, d'où l'instruction et la confiance sont bannies. Le cœur s'y dessèche et s'y gâte; l'imagination y périt.

Conservez toujours néanmoins avec tout le monde la douceur de vos sentimens. Faites vous une étude de la patience, et sachez céder par raison, comme on cède aux enfans, qui n'en sont pas capables et ne peuvent vous offenser; abandonnez surtout aux hommes vains, cet empire extérieur et ridicule qu'ils affectent: il n'y a de supériorité réelle, que celle de la vertu et du génie.

Voyez des mêmes yeux, s'il est possible, l'injustice de vos amis: soit qu'ils se familiarisent par une longue habitude avec vos avantages; soit que par une secrète jalousie, ils cessent de les reconnaître, ils ne peuvent vous les faire perdre. Soyez donc froid là-dessus; un favori admis à la familiarité de son maître, un domestique, aiment mieux dans la suite se faire chasser que de vivre dans la modestie de leur condition. C'est ainsi que sont faits les hommes; vos amis croiront s'être acquis par la connaissance de vos défauts une sorte de supériorité sur vous: les hommes se croyent supérieurs aux défauts qu'ils peuvent sentir; c'est ce qui fait qu'on juge dans le monde si sévèrement des actions, des discours et des écrits d'autrui. Mais pardonnez-leur jusqu'à cette connaissance de vos défauts, et les avantages frivoles qu'ils essaieront d'en tirer: ne leur demandez pas la même perfection qu'ils semblent exiger de vous. Il y a des hommes qui ont de l'esprit et un bon cœur: mais remplis de délicatesses fatiguantes, ils sont pointilleux, difficiles, attentifs, défians, jaloux; ils se fâchent de peu de chose, et auraient honte de revenir les premiers: tout ce qu'ils mettent dans la société, ils craignent qu'on ne pense qu'ils le doivent. N'ayez pas la faiblesse de renoncer à leur amitié par vanité ou par impatience, lorsqu'elle peut encore vous être utile ou agréable; et enfin quand vous voudrez rompre, faites qu'ils croient eux-mêmes vous avoir quitté.

Au reste s'ils sont dans le secret de vos affaires ou de vos faiblesses, n'en ayez jamais de regret. Ce que l'on ne confie que par vanité et sans dessein, donne un cruel repentir; mais lorsqu'on ne s'est mis entre les mains de son ami que pour s'enhardir dans ses idées, pour les corriger, pour tirer

du fond de son cœur la vérité, et pour épuiser par la confiance les ressources de son esprit, alors on est payé d'avance de tout ce qu'on peut en souffrir.

Il est bon de vous faire une nécessité de plaire par un vrai mérite, au hasasd même de déplaire à bien des hommes; ce n'est pas un grand mal de ne pas réussir avec toute sorte de gens, ou de les perdre après les avoir attachés. Il faut supporter, mon ami, que l'on se dégoûte de vous comme on se dégoûte des autres biens: les hommes ne sont pas touchés long-tems des mêmes choses; mais les choses dont ils se lassent n'en sont pas de leur aveu, pires. Que cela vous empêche seulement de vous reposer sur vous-même; on ne peut conserver aucun avantage de la gloire que par les efforts qui l'acquièrent.

Si vous avez quelque passion qui élève vos sentimens, qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère.

Par une raison fort semblable, lorsque vous aurez attaché à votre service des hommes qui sauront vous plaire, passez leur beaucoup de défauts. Vous serez peut-être plus mal servi, mais vous serez meilleur maître: il faut laisser aux hommes de basse extraction, la crainte de faire vivre d'autres hommes qui ne gagnent pas assez laborieusement leur salaire. Heureux qui leur peut adoucir les peines de leur condition.

En toute occasion quand vous vous sentirez porté vers quelque bien,lorsque votre beau naturel vous sollicitera pour les misérables, hâtez-vous de vous satisfaire. Craignez que le tems, le conseil n'emporte ces bons sentimens, et n'exposez pas votre cœur à perdre un si cher avantage.

Mon bon ami, il ne tient pas à vous de devenir riche, d'obtenir des emplois ou des honneurs; mais rien ne vous peut empêcher d'être bon, généreux et sage. Préférez la vertu à tout. Vous n'y aurez jamais de regret; il peut arriver que les hommes qui sont envieux et légers vous fassent éprouver un jour leur injustice. Des gens méprisables usurpent la réputation due au mérite, et jouissent insolemment de son partage; c'est un mal, mais il n'est pas tel que le monde se le figure, la vertu vaut mieux que la gloire.

[illegible]

J B

